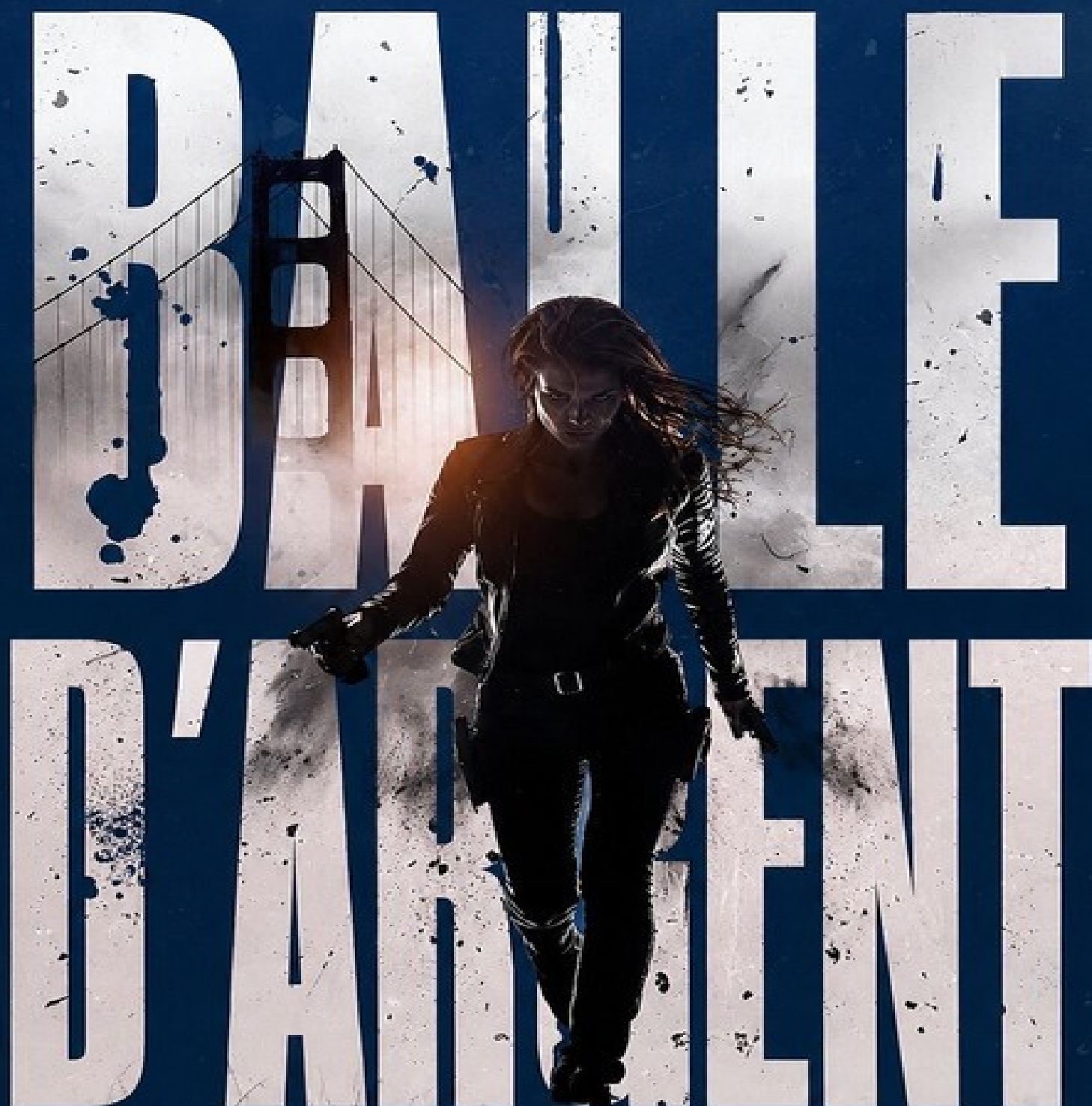


SÉRIE STELLA LAROSA #5



AUTEUR À SUCCÈS DU WALL STREET JOURNAL

L.T. RYAN
AND KRISTI BELCAMINO

Silver Bullet

Un thriller de Stella LaRosa

Tome 5

L.T. Ryan

avec

Kristi Belcamino



LIQUID MIND MEDIA

Copyright © 2026 L.T. Ryan, Stella Belcamino & Liquid Mind Media. Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être copiée, reproduite sous quelque format que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique ou autre, sans le consentement préalable du titulaire des droits d'auteur et de l'éditeur de ce livre. Cette œuvre est une fiction. Tous les personnages, noms, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont fictifs. Pour tout renseignement, contactez :

<http://LTRyan.com>

<https://www.facebook.com/JackNobleBooks>

Sommaire

[La série Stella LaRosa](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Du même auteur](#)

[À propos des auteurs](#)

La série Stella LaRosa

Black Rose

Red Ink

Black Gold

White Lies

Silver Bullet

Chapitre un

Half Moon Bay

Stella LaRosa s'appuyait contre la balustrade en bois de la terrasse surplombant l'océan Pacifique, un verre de cabernet à la main. En contrebas, les vagues se fracassaient contre les rochers. D'ordinaire, le bruit de l'océan l'apaisait, l'hypnotisait même, mais ce soir-là, elle n'arrivait pas à relâcher la tension nouée en elle.

Cette escapade romantique était prévue depuis des mois, une échappatoire à la pression des délais et aux scènes de crime sinistres. Mais Stella avait du mal à se détendre. N'avoir rien d'autre à faire que manger, dormir et faire l'amour, c'était peut-être le rêve de la plupart des gens, mais elle, ça la rendait fébrile. Et elle culpabilisait de réagir ainsi.

C'était peut-être la preuve que ce genre de week-end devait arriver plus souvent. Difficile à admettre, mais au fond d'elle-même, elle savait qu'elle avait besoin d'une vie qui ne se résume pas à son travail de journaliste d'investigation.

Le détective Rob Griffin sortit de la maison, pieds nus, son jean foncé tombant bas sur ses hanches, dévoilant un bout de peau qui lui fit hausser un sourcil. Il surprit son regard et sourit.

Il tenait une bière d'une main et, de l'autre, lui enlaça la taille. Il déposa un baiser lent dans le creux de son cou.

— Tu es en train de penser au travail, pas vrai ?

— C'est vrai, admit-elle avec une grimace.

— Je parie que je pourrais te faire penser à autre chose, dit Griffin en se penchant pour lui mordiller la lèvre inférieure.

Au bout de quelques secondes, Stella s'écarta.

— De quoi on parlait, déjà ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Il jeta un coup d'œil vers la baie vitrée de la chambre et haussa un sourcil.

— Notre réservation est dans quinze minutes, dit-elle à contrecœur.

— On pourrait arriver en retard, suggéra-t-il en plongeant ses yeux noirs dans les siens.

— On pourrait.

Il l'enlaça et la plaqua doucement contre la balustrade.

— On devrait faire ça plus souvent, murmura-t-il, les yeux rivés sur sa bouche. Quarante-huit heures entières sans scènes de crime, sans deadline, sans meurtriers.

— On dirait que c'est tout ce que je fais, à t'entendre.

— C'est tout ce que tu fais.

— Et toi, alors ? le défia-t-elle en arquant un sourcil. La seule différence, c'est que tu n'as pas de deadline.

Il haussa les épaules.

— Moi, je résous des meurtres. Les gens comme toi en font du sensationnel.

Elle poussa un hoquet d'indignation feinte et lui donna une tape sur la poitrine.

Il lui attrapa le poignet avec un sourire.

— Tu sais que je plaisante. Plus ou moins.

Stella adorait quand Griffin la taquinait, mais cette remarque l'avait un peu piquée. Elle s'efforça de ne pas le montrer. Elle savait que Griffin respectait son travail et qu'il ne faisait que répéter ce que pensaient les gens les plus ignorants, justement parce que c'était absurde.

Pourtant, au fond d'elle-même, Stella savait que cette inquiétude la taraudait : elle ne voulait jamais franchir la limite où ses articles feraient plus de mal que de bien.

Le vibreur de son téléphone interrompit ses pensées. Des années de réflexes lui firent tendre la main avant même qu'elle puisse s'en empêcher. Un coup d'œil à l'écran, et elle fronça les sourcils.

Son adrénaline monta en flèche quand elle comprit que son week-end paisible était terminé. Le message venait de son rédacteur en chef, Jack

Garcia. Journaliste pur et dur, Jack était petit et nerveux, avec un bouc taillé court. Il portait toujours une chemise blanche aux manches retroussées et une cravate desserrée, un look que Stella voyait comme un clin d'œil nostalgique à une époque révolue, celle du bon vieux temps des hommes de presse.

Ou des femmes de presse. Il y en avait eu, des femmes qui couvraient autre chose que les mariages et les mondanités, à l'époque. Mais très peu. Dieu merci, les choses avaient changé.

Avant qu'elle ne puisse lire le message, le téléphone de Griffin sonna.

Il le saisit, croisant le regard de Stella.

— Détective Griffin.

Stella baissa les yeux et parcourut rapidement le message de son rédacteur en chef.

« Attentat terroriste au sommet tech. Nombreuses victimes. Appelle-moi dès réception. »

C'était tout.

L'adrénaline afflua de nouveau, et un froid glacial lui noua le ventre. L'appel de Griffin n'était pas une coïncidence. Elle se tourna vers lui. Il avait blêmi. Griffin hochait la tête, écoutant son interlocuteur.

Stella composa le numéro de Garcia.

— Stella, dit-il. Je sais que tu n'es pas en ville, mais c'est...

— J'arrive, dit-elle avant qu'il ne puisse finir. Il savait qu'il était rare qu'elle s'accorde un week-end. Mais il savait aussi qu'elle avait de l'encre dans les veines. Aucun doute possible. Elle prenait l'affaire.

Elle croisa le regard de Griffin, toujours au téléphone.

Sans un mot, ils rentrèrent et commencèrent à faire leurs bagages.

Dix minutes plus tard, ils étaient en voiture. Dès qu'ils prirent la route, la radio ne parlait que de ça. L'attaque avait eu lieu au Sommet technologique de San Francisco, un événement annuel très fermé où l'élite de l'industrie se réunissait pour dévoiler les dernières avancées. Les informations étaient contradictoires — certains parlaient d'une fusillade, d'autres d'une explosion à l'intérieur, mais une seule chose était sûre : la zone était bouclée et des corps étaient évacués du centre de conférences. Le nombre exact restait inconnu. Le commandant de Griffin avait parlé d'une douzaine de victimes, peut-être plus.

Le téléphone de Griffin n'arrêtait pas de sonner. À peine raccrochait-il qu'un autre appel arrivait.

— Oui, chef, je suis en route. J'arrive dans vingt minutes.

Stella jeta un coup d'œil au GPS sur le tableau de bord. Il indiquait trente-huit minutes jusqu'au centre de conférences. Griffin écrasa l'accélérateur et doubla les voitures plus lentes sur la route sinueuse.

Avec n'importe qui d'autre, Stella se serait cramponnée aux accoudoirs, mais Griffin était un as du volant. Même quand sa BMW dépassait largement les limites de vitesse, frôlant les cent quarante sur cette route sinueuse, elle savait qu'il ne mettrait jamais sa vie en danger — ni celle de personne d'autre.

C'était l'une des raisons pour lesquelles elle l'aimait.

Jamais de sa vie elle ne s'était sentie aussi en sécurité avec un homme, que ce soit en fonçant le long de la côte californienne, en affrontant un tueur ou en lui confiant son cœur.

Avant sa mort, quelques mois plus tôt, le père de Stella avait toujours été une présence stable dans sa vie, mais contrairement à Griffin, il ne lui avait jamais donné ce sentiment de protection. Quand son oncle Dominic, le chef de la famille criminelle LaRosa, avait fait pression sur Stella pour qu'elle rejoigne les affaires familiales, son père n'avait pas dit un mot.

À cause des rapports de force au sein de sa famille, son père s'était toujours soumis à son oncle. Stella méprisait cet oncle, et pendant son enfance, il lui avait été difficile de faire confiance à son père ou de se sentir en sécurité auprès de lui, puisque c'était Dominic qui tenait les rênes.

Le côté mafieux de la famille semblait avoir disparu — ou être en sommeil — depuis la mort de son oncle. Stella espérait que ça durerait.

Autrefois, un autre homme lui avait donné un sentiment de sécurité — même si tout cela n'avait été qu'un mensonge. Nick, son grand amour, l'avait apparemment protégée — jusqu'à ce qu'il révèle sa vraie nature et qu'elle doive le tuer. Maintenant qu'elle vivait une relation saine, Stella se rendait compte que Nick ne lui avait jamais vraiment apporté la sécurité. Elle comprenait avec tristesse que c'était l'une des nombreuses raisons toxiques pour lesquelles elle était tombée amoureuse de lui : il avait toujours introduit dans sa vie une part de danger, de risque et d'incertitude.

Avec le détective, pourtant, c'était différent. Comme rien de ce qu'elle avait connu jusque-là.

Griffin lui inspirait confiance. Avec lui, elle se sentait chez elle. Elle pouvait s'adosser, fermer les yeux dans la voiture et s'endormir sans se soucier de la route. Non qu'elle allait le faire maintenant ; elle avait trop à

faire. Elle devait en apprendre le plus possible sur l'attaque terroriste pendant le trajet du retour.

Elle jeta un coup d'œil à Griffin : sa mâchoire était crispée et ses mains agrippaient le volant. Il parlait via le kit mains libres à ses différents interlocuteurs, tandis que Stella, écouteurs aux oreilles, parcourait ses contacts, appelait ses sources et suivait des pistes.

Alors qu'elle envoyait un texto à une source au bureau du médecin légiste, Stella remarqua un message reçu la veille au soir. Il était arrivé pendant qu'elle et Griffin savouraient un dîner de fruits de mer dans un restaurant au bord de la plage. Elle l'avait parcouru après leur retour à la maison louée, mais elle était trop fatiguée pour répondre.

En le relisant, elle écarquilla les yeux.

Carolyn Martin était une collègue que Stella avait rencontrée quand elle était en poste à Paris. Carolyn lui avait envoyé un message la veille pour lui dire qu'elle était à San Francisco pour une conférence tech.

Elles étaient amies depuis des années, du temps où elles étaient toutes deux reporters. En couvrant la guerre en Ukraine, Carolyn était tombée amoureuse d'un soldat serbe. Quand elle était tombée enceinte, le couple avait quitté le pays ravagé par la guerre pour s'installer à Belgrade. Des mois plus tard, elle avait envoyé un texto à Stella depuis son lit d'hôpital, brandissant son nouveau-né au visage tout rouge.

« Je viens de décrocher un nouveau boulot ! » avait-elle écrit.

Quelques mois plus tard, elle avait confié à Stella qu'elle jonglait avec la maternité et un emploi dans une boîte tech.

« C'est ennuyeux à mourir, mais je dois être responsable maintenant », avait-elle écrit.

« Je dois assumer mon rôle de mère auprès de Luka. Dragan a dû prendre un emploi civil, lui aussi. »

Stella ferma les yeux, consternée, en voyant le message de Carolyn de la veille : son amie était au centre de conférences.

Stella composa aussitôt le numéro de Carolyn. L'appel bascula directement sur la messagerie.

« Carolyn ? C'est Stella. Tu vas bien ? On parle de nombreuses victimes. Je suis en route pour le centre de conférences. Rappelle-moi dès que tu as ce message pour me dire que tu vas bien. »

Elle raccrocha.

L'inquiétude l'envahit. Griffin lui jeta un coup d'œil.

— Ça va ?

Stella secoua la tête et se mordit la lèvre.

— Je ne sais pas. Une amie proche était à la conférence tech. Carolyn Martin. Elle ne répond pas.

Griffin fronça les sourcils.

— Parfois le réseau sature quand trop de gens utilisent leur portable en même temps. Tu te souviens du mouvement de foule au festival de musique, l'été dernier ?

Stella hocha la tête.

— Hmm, oui, c'est peut-être ça.

Cela dit, Carolyn était une journaliste née. Stella ne serait pas surprise que son amie ait commencé à couvrir l'événement sur place.

Un texto passerait peut-être. Elle ouvrit ses messages et en envoya un à Carolyn.

« S'il te plaît, dis-moi que tu es en mode reportage et que c'est pour ça que tu ne décroches pas. Appelle-moi ou envoie-moi un message, s'il te plaît. »

Son téléphone sonna. Elle le saisit, espérant que c'était Carolyn. Mais non.

— C'est Malik, dit une voix de jeune homme.

Malik Hadid était stagiaire à son journal.

Depuis son arrivée quelques semaines plus tôt, Stella lui servait de mentor. Il était en dernière année à Berkeley, à quelques mois du diplôme. Ambitieux, travailleur, il apprenait vite.

— Je suis au centre de conférences. Ils ont bouclé le périmètre avec du ruban jaune, mais quelques personnes qui étaient à l'intérieur parlent aux journalistes. Ils disent qu'une des victimes est un pont de la tech qui a des liens avec le Pentagone. Ils pensent que c'est de l'espionnage industriel ou du cyberterrorisme. Des dizaines de blessés ou de morts.

Des dizaines. Stella ferma les yeux un instant. Les implications étaient vertigineuses.

— Stella ? demanda Malik. Qu'est-ce que je dois faire d'autre ? Garcia m'a dit d'essayer de parler aux gens pour savoir ce qui se passe.

— Bon travail, Malik. C'est parfait. Tu assures.

Elle grimaça en entendant ses propres mots.

— Appelle la rédaction et transmets ce que tu trouves. Quelqu'un là-bas rédigera l'article. Toi, tu restes sur place et tu continues à collecter des infos.

Prends des photos. Des vidéos. Continue les interviews. Note bien les noms, villes, âges et numéros de téléphone des gens que tu interrogues. On veut pouvoir les recontacter. Et donne de la couleur à la rédac : ce que tu vois, ce que tu entends, ce que tu sens — tous les sens. Il faut que le lecteur ait l'impression d'y être.

— Compris.

— Je t'envoie un texto quand j'arrive.

— D'accord. Merci.

Stella raccrocha.

— Un pont de la tech lié au Pentagone pourrait être parmi les morts, dit Stella à Griffin. Mon reporter sur place parle de dizaines de blessés ou de morts.

— J'entends la même chose, répondit Griffin. Et autre chose : pas de sang sur les corps.

Stella fronça les sourcils. Pas de sang. Elle retourna l'information dans sa tête, la confrontant à tout ce qu'elle avait entendu ces quarante dernières minutes. Un carnage sans sang. Aucun coup de feu signalé. Aucune explosion confirmée. Juste des gens à terre.

Leurs conversations simultanées emplissaient l'habitacle. Autant de bribes d'informations que Stella retournait dans sa tête tandis qu'ils fondaient vers la ville.

Quand ils atteignirent San Francisco, Stella avait une image plus claire de l'attaque — et le tableau était sombre. Au moins cinq morts confirmés, et des dizaines de blessés. Le bilan allait s'alourdir.

Alors qu'ils s'arrêtaient devant le ruban jaune tendu en travers du parking du centre de conférences, Griffin baissa sa vitre et montra son badge à l'agent en faction qui filtrait les accès. C'était un gamin, visiblement nerveux, mais à la vue du badge, il se détendit et souleva le ruban pour laisser passer la BMW. Tandis que la voiture avançait au pas, Stella aperçut un groupe de journalistes massés derrière le périmètre de sécurité avec les autres badauds. Elle reconnut quelques visages. Elle continua à scruter la foule jusqu'à repérer Malik. Il portait un bonnet et tenait un carnet à la main. Sa bouche forma un « O » de surprise en la voyant. Elle lui adressa un bref signe de tête. Une journaliste de télévision fronça les sourcils en voyant Stella sur le siège passager d'une voiture autorisée à franchir le cordon.

Elle ne pouvait pas en vouloir à la journaliste télé d'être amère. Bien sûr, c'était étrange qu'elle se retrouve à l'avant d'une voiture, escortée jusqu'à la scène de crime. D'habitude, elle était l'une des reporters qui suppliaient pour obtenir des informations de l'autre côté du ruban jaune, mais être dans la voiture de Griffin lui avait donné un accès qu'aucun autre reporter n'avait. On pourrait débattre de l'éthique professionnelle de la situation à un autre moment.

Pour l'instant, elle avait un sujet à couvrir.

Stella ressentit la montée d'adrénaline familière — ce mélange de peur et d'excitation qui accompagnait la chasse au scoop. Les gyrophares rouges et bleus se reflétaient sur les parois vitrées du centre de congrès. Des policiers en tenue anti-émeute montaient la garde aux portes.

Griffin se gara en travers près de l'entrée principale. Il ajusta son étui d'arme et enfila un blazer à l'air officiel, encore assis dans la voiture. Stella remplit un petit sac bandoulière de cartes de visite, de carnets et de stylos. Ils échangèrent un regard et hochèrent la tête avant d'ouvrir leurs portières.

— Reste discrète, pour qu'ils ne te mettent pas dehors, dit Griffin. Et on n'a aucune confirmation que quelqu'un ait été interpellé, donc ça pourrait être une fusillade en cours. J'ai un gilet pare-balles dans le coffre.

— Ça ira.

Stella sortit de la voiture. Elle ajusta sa veste en cuir, balaya le chaos du regard, déjà en quête d'un angle.

Avant qu'elle ne s'éloigne, Griffin lui saisit le bras d'une poigne ferme.

— Sois prudente.

Elle hocha la tête.

— Je le suis toujours.

Chapitre deux

Au loin, le hurlement aigu des sirènes se rapprochait, rendant toute conversation impossible. Tandis que Stella et Griffin se dirigeaient vers l'entrée, ils croisèrent des policiers en tenue anti-émeute, quelques personnalités politiques reconnaissables et des secouristes.

L'ambiance était tendue. Tout le monde attendait un signal pour agir. Les gens se rassemblaient par petits groupes, formant un demi-cercle à une cinquantaine de mètres de l'entrée.

Plusieurs ambulances s'arrêtèrent à proximité, et le silence retomba, troublé seulement par le murmure sourd des dizaines de personnes rassemblées devant le bâtiment.

Un centre de commandement mobile — une grande remorque avec les mots *Services d'urgence de San Francisco* peints sur le côté — venait d'être déposé par un semi-remorque qui s'éloignait.

Stella balaya la scène du regard.

Un petit groupe de personnes se tenait à l'écart, pris en charge par plusieurs secouristes. Stella plissa les yeux pour les observer. La plupart des survivants portaient des masques à oxygène serrés sur le visage, le plastique transparent embué à chaque respiration laborieuse. Quelques-uns étaient assis sur l'asphalte, penchés en avant, les mains sur les genoux — pas paniqués, hébétés, comme s'ils essayaient de se rappeler où ils se trouvaient. Une femme était allongée sur le dos sur une civière, sa poitrine se soulevant et s'abaissant faiblement tandis qu'un ambulancier surveillait la jauge d'une bouteille d'oxygène à côté d'elle.

Stella compta huit personnes sous oxygène. Puis dix. Puis d'autres encore, qui apparaissaient de l'autre côté du bâtiment.

Elle pouvait comprendre qu'une ou deux personnes aient besoin d'oxygène supplémentaire — choc, problème de santé préexistant, inhalation de fumée. Mais tous ?

Griffin suivit son regard.

— D'après ce que j'ai entendu, la plupart des gens présents dans le centre de conférences se sont échappés par les sorties de secours dès le début de l'incident, dit-il à voix basse, remuant à peine les lèvres.

— Rob.

Stella garda les yeux rivés sur les secouristes.

— Ils sont sous oxygène. Il y a eu un incendie ?

Il secoua la tête.

— Pas que je sache.

Elle pinça les lèvres. Pas d'incendie. Pas de sang sur les corps. Des victimes décrites comme immobiles, les yeux ouverts, comme si elles s'étaient simplement figées en pleine pensée. Des survivants qui suffoquaient. L'esprit de Stella passa en revue les indices comme toujours, rassemblant les contours d'une image avant d'avoir toutes les pièces. Quoiqu'il se soit passé à l'intérieur de ce bâtiment, cela s'était propagé dans l'air. Cela avait terrassé certaines personnes sur place et laissé d'autres lutter pour respirer. Pas une balle. Pas une bombe. Quelque chose d'invisible.

La pensée s'imposa, discrète mais percutante : un agent chimique.

Cela expliquerait tout : l'immobilité des corps, l'absence de blessures, les masques à oxygène, le périmètre de sécurité. Et pourquoi le robot de déminage se dirigeait vers les portes plutôt qu'une équipe tactique. Ils ne cherchaient pas un tireur à l'intérieur. Ils essayaient de déterminer si l'air lui-même représentait encore une menace.

Parvenus à l'avant de la foule, Stella et Griffin s'arrêtèrent. Personne n'avait franchi le demi-cercle formé autour de l'entrée, à l'exception d'une demi-douzaine de policiers en tenue anti-émeute postés de chaque côté des portes, à l'abri des regards.

De là où elle se trouvait, regardant à travers les dizaines de portes vitrées du centre de conférences, les couloirs étaient vides. Elle plissa les yeux. Il y avait quelque chose contre un mur. Par terre. Avec horreur, Stella comprit que c'était une personne. Peut-être blessée. Ou morte. Sinon, pourquoi n'avait-elle pas bougé ?

Son attention fut attirée par un groupe important de membres du SWAT qui se rassemblaient sur un côté du bâtiment. Puis la foule s'écarta, et un robot d'un mètre de haut, suivi d'un homme en combinaison de démineur, se dirigea vers le bâtiment.

L'homme s'accroupit derrière le robot et manipula une télécommande pendant quelques secondes.

— Inspecteur Griffin !

La voix était proche. C'était Don Williams, un commandant de police qui, Stella le savait, ne l'appréciait guère.

Baissant la tête, elle recula dans la foule, se fondant dans la masse. Elle ne voulait pas se faire expulser.

Trop tard. Williams se tenait juste devant elle, le visage fermé, la mâchoire crispée.

— Mademoiselle LaRosa, vous devez retourner avec les autres journalistes.

— Je croyais qu'il y avait une conférence de presse ?

— Il y en a une. Vous êtes en train de la rater. Elle a lieu derrière le périmètre de sécurité.

— Compris, dit-elle.

Elle se retourna pour partir, avec l'intention de se fondre dans la foule plutôt que de vraiment s'en aller. Mais Williams aboya un autre ordre.

— Agent Frank ? Veuillez raccompagner cette journaliste auprès de ses collègues.

Stella se hérissa. *Ses collègues ?* Elle se tourna pour voir l'expression de Griffin, mais un sergent qu'elle ne connaissait pas l'avait déjà entraîné à l'écart.

Suivant l'agent qui ouvrait la marche, Stella ne cessait de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule pour voir ce qui se passait avec le robot, mais la foule se refermait derrière elle à mesure qu'elle avançait, lui bouchant la vue.

La conférence de presse était déjà en cours lorsque Stella passa sous le ruban de sécurité. Les flashes crépitaient, les journalistes se bousculaient pour avoir une meilleure place, et au centre de tout cela, le chef de la police Darryl Mattson se tenait derrière un pupitre frappé du sceau du département de police de San Francisco. Il était flanqué d'hommes au visage impassible en costumes bleu marine. Des agents du FBI. Stella chercha son amie proche, l'agente Ana Rodriguez, mais ne la vit pas.

Elle s'empressa de sortir son téléphone pour enregistrer les paroles du chef.

Sa voix était posée tandis qu'il lisait une feuille de papier :

— À 16 h 42 environ, une attaque coordonnée a eu lieu au Sommet technologique de San Francisco. Les rapports préliminaires indiquent que plusieurs assaillants ont infiltré l'événement, entraînant de tragiques pertes humaines. Nous avons des raisons de croire qu'il s'agit de l'œuvre d'une cellule terroriste isolée. Bien que l'enquête soit en cours, il n'y a actuellement aucune menace pour le public.

Aucune menace actuelle. Les doigts de Stella se crispèrent sur son carnet. C'était le genre de phrase que les autorités servaient à la presse pour rassurer les gens — que ce soit vrai ou non. S'il n'y avait aucune menace, pourquoi envoyaient-ils un robot inspecter le bâtiment ? Pourquoi les survivants étaient-ils encore sous oxygène près d'une heure après l'évacuation ? Pourquoi le FBI était-il déjà sur place avant la plupart des premiers secours ?

Des questions fusèrent de la foule.

— Avez-vous des suspects en garde à vue ?

— S'agit-il d'un acte à motivation politique ?

— Comment les victimes sont-elles mortes ?

— Pouvez-vous confirmer que des dirigeants de grandes entreprises technologiques figurent parmi les victimes ?

Le chef Mattson leva la main, ramenant le silence.

— Nous ne communiquons pas de noms pour le moment. Les familles sont encore en cours de notification. Nous déterminons toujours les causes des décès et le nombre de victimes.

Stella s'avança, sachant que s'imposer face au chef était le seul moyen de se faire entendre parmi les journalistes de télévision, lisses et agressifs.

— Chef, dit-elle en se plantant juste devant lui, si la scène est sécurisée, pourquoi envoient-ils un robot à l'intérieur à l'instant même ?

Il croisa son regard. Un léger froncement de sourcils traversa son visage avant qu'il ne détourne les yeux, ignorant complètement sa question. Le visage de Stella s'embrasa. De colère, pas d'embarras.

Les reporters télé se bousculèrent vers l'avant, et Stella recula dans la foule.

C'est alors que Stella aperçut Malik, debout au fond, le visage pâle, les doigts crispés sur son téléphone comme sur une bouée de sauvetage. Dès

que le chef eut conclu la conférence de presse et que les journalistes commencèrent à se disperser, Stella se fraya un chemin vers le stagiaire.

— Malik ! appela-t-elle.

Il leva les yeux, surpris, puis son visage s'éclaira de soulagement.

— Stella, Dieu merci. C'est le chaos. J'ai envoyé ce que le chef vient de dire à la rédaction, mais c'est du vent.

— Bienvenue dans le journalisme local, dit-elle d'un ton sec.

— Du nouveau depuis notre coup de fil ?

— Pas vraiment, dit-il en secouant la tête.

— Quand es-tu arrivé ? insista Stella.

Il sourit.

— Tôt. J'ai eu de la chance. J'étais à quelques rues seulement et j'ai capté l'info sur le scanner de la police. Ils étaient en train de tendre le ruban quand je suis arrivé.

— Excellent. Essaie de te souvenir. Quand tu es arrivé, as-tu vu quelque chose d'inhabituel ?

— Pas vraiment. Des gens qui sortaient en courant du centre de conférences. Des dizaines, Stella. Peut-être des centaines. Ils ont tous foncé vers leurs voitures, mais j'ai réussi à en faire parler six. Aucun ne savait ce qui s'était passé. C'était comme une émeute, une bousculade. Ils disaient tous avoir entendu que des gens étaient morts, et tout le monde s'est mis à paniquer et à courir.

Stella hocha la tête, attendant la suite.

— Un type a dit qu'il avait vu l'un des morts. L'homme était allongé sur le dos, comme s'il faisait une sieste. La bouche grande ouverte, les yeux aussi. Il était juste là, allongé. Mort.

— Flippant. Il a décrit autre chose ?

Malik plissa les yeux, fouillant sa mémoire.

— Non. Juste qu'il avait l'air de dormir, la bouche et les yeux grands ouverts. Qu'est-ce qui se passe ?

Stella secoua la tête.

— Si seulement je le savais.

Elle marqua une pause. Malik avait forcément vu quelque chose. Quelque chose qui donnerait un indice sur ce qui s'était passé à l'intérieur.

— Tu as vu autre chose ? Entendu quelque chose de bizarre, d'inhabituel ? Même un détail insignifiant ?

Malik se mordit la lèvre, réfléchissant, et tapota du pied.

— Non, pas vraiment.

— N'importe quoi.

Ses yeux se plissèrent.

— Attends. Peut-être. Je ne suis pas sûr. Mais tu sais, quand tu captes quelque chose sur le scanner, c'est en temps réel, pas vrai ? Genre, le 911 reçoit les appels à la seconde même ? Eh bien, comme je te disais, je n'étais qu'à deux rues. Alors quand je suis arrivé, je me suis garé juste devant. Ma voiture est toujours là, coincée derrière le périmètre de sécurité, dit-il en montrant du doigt.

— Mais ce qui était bizarre, c'est que les fédéraux étaient déjà là quand je me suis garé. Bizarre, non ?

— Quoi ?

Stella fronça les sourcils.

— Comment tu sais que c'étaient des fédéraux ?

— Il y avait deux, peut-être trois de ces berlines bleu marine du FBI, garées en vrac devant l'entrée. Vides. Personne à l'intérieur. Juste les voitures. Une portière côté conducteur était encore ouverte, comme si quelqu'un s'était garé et avait foncé à l'intérieur sans même la refermer.

Son pouls s'accéléra.

— On dirait qu'ils étaient là avant même que les appels au 911 ne soient passés.

Malik hocha la tête.

— Comme s'ils savaient que ça allait arriver.

Stella retourna l'information dans sa tête. Le FBI ne se déployait pas aussi vite sur une scène découverte en temps réel — pas sans s'être positionné à proximité au préalable. Leur temps de réponse impliquait une connaissance préalable, un tuyau, ou une opération déjà en cours. Aucune de ces possibilités n'était rassurante. Toutes pointaient dans la même direction : quelqu'un savait que cela allait arriver, et la déclaration publique sur une cellule terroriste isolée était soit incomplète, soit une fausse piste délibérée.

À cet instant, son téléphone sonna.

Elle jeta un œil à l'écran. Griffin.

— Il faut que je prenne cet appel.

Malik lui fit signe et s'éloigna de quelques pas, la tête baissée, feuilletant son carnet de reporter.

— Salut, je suis coincée avec la plèbe du mauvais côté du périmètre, plaisanta-t-elle.

Griffin resta silencieux une seconde, et le cœur de Stella s'emballa. C'était une blague douteuse, puisque parfois être « de l'autre côté du ruban » signifiait qu'on était mort, mais Griffin n'avait jamais reculé devant l'humour noir qui permettait aux reporters et aux flics de tenir le coup.

— Stella, j'ai une mauvaise nouvelle. Je viens d'avoir des noms parmi les victimes confirmées. C'est préliminaire, pas officiel. Ils ont juste relevé les badges sur les corps.

Sa voix était posée, mesurée. Elle sentit le sang refluer de son visage, ses joues soudain glacées. Le sol se déroba sous ses pieds.

— Je suis désolé, Stella. Ton amie, Carolyn, fait partie des noms qu'ils ont relevés.

Le monde autour d'elle se brouilla. La cohue, les lumières clignotantes, le chaos de la scène de crime — tout s'estompa en arrière-plan. Elle n'entendait plus que son propre pouls, battant à ses oreilles.

Pourquoi Stella avait-elle ignoré le texto de Carolyn ? Elle savait pourquoi. Elle avait cru avoir tout le temps du monde pour répondre à sa vieille amie. Stella était avec Griffin, savourant de rares moments de normalité volés au quotidien, pensant — pour une fois — à elle-même plutôt qu'à un article. Un luxe rare. Un luxe égoïste.

Maintenant Carolyn était morte. Et Stella ne lui parlerait plus jamais.

Ses poings se serrèrent tandis qu'elle se frayait un chemin à travers la foule, laissant Malik crier son nom derrière elle.

Elle devait démasquer les responsables. Et l'image qui se formait dans son esprit était trop précise, trop délibérée, pour être le fruit du hasard. Un magnat de la tech lié au Pentagone parmi les morts. Une arme invisible qui ne laissait aucune trace. Le FBI sur place avant la première ambulance. Quelqu'un savait. La cible, la méthode, le timing — rien de tout cela ne portait la signature d'une cellule isolée agissant par idéologie. C'était la signature d'une opération. Planifiée, dotée de moyens, exécutée avec une précision qui ne venait pas d'un manifeste. Elle venait d'un manuel.

Stella avait couvert assez de faits divers pour faire la différence entre le chaos et la chorégraphie.

C'était de la chorégraphie.

Chapitre trois

Stella se fraya un chemin à travers la foule de badauds, tête baissée, en direction du ruban jaune qui délimitait la scène de crime.

Lorsqu'elle atteignit le ruban et leva les yeux, elle se retrouva face à un visage familier et rassurant.

— Hé, petite, où tu crois aller comme ça ?

La voix était bienveillante et légèrement taquine. Le sergent Tommy Mazzoli se tenait de l'autre côté du ruban. Il avait la carrure d'un ancien athlète qui n'avait jamais tout à fait décroché : large d'épaules, le torse épais, avec un ventre qui trahissait sa réconciliation avec l'abandon de la salle de sport. Ses cheveux poivre et sel étaient coupés court sous sa casquette, et une moustache soigneusement taillée surmontait une bouche prompte à sourire et plus prompte encore à mentir quand le métier l'exigeait. Vingt-trois ans dans la police avaient laissé leur empreinte — non pas sur un trait en particulier, mais sur l'ensemble de sa personne, sur sa façon de se tenir, alerte sans être crispé, aux aguets sans en avoir l'air. Il avait des yeux bienveillants, ce qui avait toujours surpris Stella chez lui. Les flics qui avaient vu ce que Mazzoli avait vu avaient généralement quelque chose de plus opaque dans le regard. Avec Mazzy, on arrivait encore à lire.

— Mazzy, ils ont tué mon amie. Il faut que je voie son corps.

Son sourire s'effaça.

— Bon sang, Stella. Je suis désolé. Mais tu sais que je ne peux pas te laisser entrer.

— Il faut que je la voie. Il faut que je sache comment elle est morte.

Il attendit qu'elle ait fini, puis souffla bruyamment.

— Je comprends. Mais personne ne voit les victimes à part le personnel de la morgue et les légistes. Du moins pour l'instant. Des inspecteurs assisteront sûrement aux autopsies, mais tu ne voudrais pas la voir de toute façon, Stella. C'est pas beau à voir.

Il hocha tristement la tête.

— Je ne comprends pas, dit Stella d'une voix accablée. Comment sont-ils morts ? J'ai vu un corps près de l'entrée. Il était juste allongé là. Rien qui indique comment il était mort. J'ai entendu dire qu'une des victimes avait la bouche et les yeux ouverts, qu'on aurait dit qu'elle faisait la sieste. Pas de sang sur les corps.

Mazzy hocha la tête.

— Tes infos sont bonnes, dit-il à voix basse, la tête penchée, remuant à peine les lèvres. Et j'ai entendu autre chose — mais tu ne m'as rien entendu dire, et ce n'est pas confirmé.

— D'accord, souffla-t-elle.

— Il y avait *un peu* de sang.

Il marqua une pause, puis reprit à voix basse.

— Mais vraiment pas beaucoup. Juste des filets. On ne le verrait pas sans être tout près.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Stella fronça les sourcils.

— Je préfère ne pas entrer dans les détails.

— Dis-le-moi quand même, dit-elle avec impatience. Je peux encaisser.

— Ils saignaient des oreilles, de la bouche, du nez et des yeux.

— Oh non.

Les mots lui avaient échappé avant qu'elle ne puisse les retenir. Elle s'y attendait déjà — elle l'avait deviné à tout ce que Mazzy n'avait pas dit — et pourtant, ça la frappa comme un coup de poing.

— Je t'avais prévenue, tu ne voulais pas savoir.

Pendant un instant, elle ne put parler. Carolyn allongée sur le sol de ce centre de congrès, saignant des yeux, la bouche ouverte comme celle de quelqu'un qui n'a plus le contrôle de rien. Stella chassa violemment cette image.

— Qu'est-ce qui peut provoquer ça ?

Sa voix était pressante.

Mazzy la regarda droit dans les yeux.

— La seule explication logique, c'est le poison.

— Donc ça pourrait être un accident ?

Il haussa les épaules, mais son expression disait le contraire.

— Il faut que je trouve un moyen d'entrer, dit-elle distraitemment, regardant par-dessus l'épaule de Mazzoli, gagnée par la panique.

— Écoute, petite, il n'y a rien pour toi là-dedans en ce moment.

— De toute façon, je ne peux pas partir, dit-elle. Je suis venue avec Rob, on n'est pas d'ici. On est venus directement. Toutes mes affaires sont dans sa voiture.

— Rob va bosser toute la nuit. Il va être pris un bon moment. C'est le toutou du chef en ce moment — ils mettent en place un poste de commandement, dit Mazzoli. Elle est où, sa voiture ?

Stella désigna un point au-delà du périmètre de sécurité.

— Tu as besoin de récupérer quelque chose tout de suite ?

Stella se sentait à la dérive. Ce n'était pas comme ça que la journée était censée se passer. L'escapade romantique du week-end n'était pas le problème. Elle avait accepté depuis longtemps que sa vie ne laissait guère de place à ce genre de choses. Mais ce sentiment d'impuissance sur une scène de crime — sans rien à faire, sans accès, sans angle d'attaque — était déstabilisant. Surtout parce que son amie était parmi les victimes, et parce qu'on l'avait coupée de Griffin si brutalement.

— Non, je suppose que non, finit-elle par dire. Je peux me débrouiller sans mon sac pour l'instant.

— Laisse-moi t'appeler un taxi.

— C'est bon, dit-elle sèchement.

Elle regretta aussitôt son ton. Elle essayait de ne pas passer ses nerfs sur Mazzoli.

Il lui lança un regard inquiet.

— Je vais me débrouiller, dit-elle plus doucement.

Elle réussit à esquisser un petit sourire.

— Stella, rentre chez toi. Je viens d'apprendre qu'il n'y aura pas d'autre conférence de presse ni de communiqué avant demain matin. Ils sont trop occupés sur les lieux. Et d'après ce que j'entends, c'est peut-être le FBI qui fera le point.

Stella hocha la tête, assimilant l'information, prenant conscience qu'elle était encore sous le choc de la mort de son amie. Le FBI, c'était une bonne chose. Peut-être que son amie Ana pourrait la tenir au courant. Baissant la tête, elle afficha le numéro personnel d'Ana sur son téléphone.

— Je t'enverrai un texto si j'apprends quoi que ce soit de confirmé, dit Mazzoli, remuant à peine les lèvres, sans croiser son regard. Depuis mon téléphone jetable. Mais n'attends pas grand-chose. Ils jouent la carte du secret sur ce coup-là. Ça ne me plaît pas.

Aussi réticente qu'elle fût à partir, Stella savait qu'il avait sans doute raison. C'était probablement la dernière conférence de presse de la nuit. À moins d'une arrestation, il était logique qu'ils veuillent attendre d'en savoir plus avant de communiquer quoi que ce soit d'autre. Elle n'aimait pas ça, mais elle l'acceptait.

En regagnant la rue, elle appela un taxi et envoya un SMS à Ana.

— Toute information serait utile, écrivit-elle. Mon amie Carolyn Martin fait partie des victimes.

En tapant ces mots, elle sentit les larmes lui piquer les yeux. Elle les refoula d'un battement de paupières. Elle n'avait pas le temps de pleurer. Pas maintenant. Plus tard.

Ana répondit aussitôt.

— Je suis vraiment désolée pour ton amie, écrivit-elle.

Puis il y eut une pause. Stella fixait les trois points indiquant qu'Ana tapait encore.

— Je suis tellement bouleversée. Je ne suis pas en ville. Pas dans le pays, en fait. Ils m'ont envoyée en Colombie. À Carthagène. Une formation spéciale sur la lutte antidrogue. Je ne peux pas en dire plus.

— Merci, répondit Stella. Deux mots qui disaient tout.

Puis le taxi arriva.

Ce ne fut qu'après s'être installée sur la banquette arrière et avoir donné au chauffeur l'adresse du journal qu'elle consulta ses e-mails professionnels. Malgré ce qu'elle avait dit à Mazzoli en le quittant, elle ne rentrait pas chez elle se coucher. Elle allait directement à la rédaction.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le chauffeur de taxi.

Elle ne voyait que ses yeux sombres dans le rétroviseur.

— Pourquoi toute cette police ? Tout va bien ? Vous travaillez pour journal ?

Elle n'était pas d'humeur à bavarder.

— Pas vraiment sûre, marmonna-t-elle en baissant la tête.

Heureusement, il comprit le message et ne posa plus de questions.

Connectée à son compte professionnel sur son téléphone, Stella parcourut ses e-mails. Ils s'étaient accumulés pendant ses trente-six heures

d'absence. En les survolant, son cœur s'emballa.

Enfoui parmi les messages sans importance, un nom familier. Carolyn Martin. Elle ouvrit l'e-mail à toute vitesse.

— Consulte ta messagerie Headway.

Le message était arrivé ce matin-là.

Stella se pencha vers le chauffeur.

— Changement de programme.

Elle rentrait d'abord chez elle récupérer l'ordinateur portable qu'elle avait utilisé quand elle faisait partie d'une équipe gouvernementale clandestine à l'étranger — puis elle irait à la rédaction.

Headway était une opération clandestine non répertoriée, conçue pour neutraliser les menaces contre le gouvernement américain. L'équipe se composait de soldats d'élite déclarés morts au combat afin d'effacer toute trace de leur identité. Et, pour une raison inconnue, de Stella.

Elle était la dernière survivante de l'équipe.

Dès que le taxi s'arrêta devant son immeuble, elle bondit dehors, traversa le hall en courant et martela le bouton de l'ascenseur. L'adrénaline lui vrillait les veines.

Dans son appartement, elle sortit l'ordinateur crypté de Headway d'un compartiment secret de son bureau. Une fois connectée, elle ouvrit aussitôt un e-mail de Carolyn.

— Je suis à San Francisco, en mission d'infiltration pour La Veritas. Je suis désolée de t'avoir menti. Personne n'est au courant, sauf Dragan. C'est le nouveau rédacteur en chef. Tu ne dois en parler à personne. Pas seulement pour nous, mais pour toi aussi.

La Veritas — du latin « Vérité » — était une agence de presse basée en Europe, spécialisée dans les sujets que les autres médias n'osaient pas aborder. Apparue sur la scène médiatique dix-huit mois plus tôt, elle s'était imposée comme une publication agressive et sans états d'âme, prête à fouiller les affaires qui coûtaient la vie aux journalistes. Tous ses reporters utilisaient des pseudonymes, et ce depuis l'assassinat du rédacteur en chef fondateur, la première année. Tout dans l'organisation était conçu pour l'opacité : on ne savait jamais qui étaient les reporters, où ils se trouvaient, ni où le journal lui-même était basé.

— Mon Dieu, murmura Stella. Carolyn n'a pas arrêté d'enquêter. Elle est simplement passée dans la clandestinité.

Elle poursuivit sa lecture.

— J'espérais te mettre au courant en personne, mais au cas où je ne pourrais pas — ou ne le ferais pas — il faut que tu saches. Je suis ici pour enquêter sur une entreprise appelée Helix. On a reçu des infos : ils préparent la démonstration d'une nouvelle arme. Ça va être gros. Et dangereux. Si tu n'as pas de mes nouvelles, c'est que j'ai été grillée. Sinon, tu me dois un verre, ma belle. Et je compte bien le réclamer. Réponds à ce message dès que tu le reçois. Je n'aurais jamais dû t'écrire hier soir sur nos téléphones perso. Je pensais que ma couverture tenait, mais quelque chose s'est passé qui me fait craindre des fissures. On doit rester sur des canaux cryptés à partir de maintenant.

C'était tout.

Stella resta immobile un instant, la lueur de l'écran pour seule lumière dans la pièce. Carolyn avait su qu'elle risquait d'être démasquée. Elle avait envoyé cet e-mail comme une assurance, une bouteille à la mer, adressée à la seule personne en qui elle avait assez confiance pour reprendre le flambeau.

Stella secoua lentement la tête.

C'était grave. Très grave.

Elle rangea l'ordinateur Headway pour l'emporter à la rédaction, l'esprit déjà en ébullition. Carolyn n'était pas tombée par hasard sur un attentat. Elle enquêtait sur ceux qui l'avaient perpétré. Ce qui signifiait qu'elle n'était pas morte au mauvais endroit au mauvais moment. Elle se trouvait exactement là où son enquête l'avait menée — et les responsables de l'attaque le savaient peut-être.

Et si les communications de Carolyn avaient été surveillées — si ceux qu'elle redoutait avaient vu qu'elle avait contacté Stella sur une ligne non sécurisée — alors Stella ne détenait pas seulement une piste.

Elle était devenue une cible.

Chapitre quatre

Normalement, à la tombée de la nuit, la salle de rédaction était déserte : ses fenêtres sombres donnaient sur le Golden Gate Bridge, les bureaux étaient vides, et seuls résonnaient le murmure discret du personnel restant, le cliquetis des doigts sur les claviers et le bourdonnement constant des vieux néons.

Ce soir-là, quand Stella entra, l'énergie était palpable. D'un coup d'œil, elle repéra six journalistes de jour à leurs bureaux, qui martelaient leurs claviers ou parlaient au téléphone. La demi-douzaine de téléviseurs suspendus au plafond, habituellement en sourdine, diffusaient à faible volume des images de présentateurs du monde entier. Toutes les chaînes couvraient l'attaque de San Francisco.

Au lieu d'être assis à son propre bureau, Garcia tenait cour dans la salle de conférence. Stella voyait qu'il était avec la directrice de publication et quelques correcteurs.

Elle s'arrêta devant le téléviseur le plus proche et lut le bandeau d'information qui défilait en bas de l'écran : « Les autorités estiment qu'au moins vingt-quatre personnes sont mortes dans l'attaque terroriste. Des dizaines d'autres blessées. Aucun groupe n'a revendiqué l'attentat. »

Une fois installée à son bureau, Stella sortit l'ordinateur portable Headway de son fourre-tout et se connecta via un VPN. Puis elle ralluma son poste fixe et lança une recherche sur Helix, l'entreprise que Carolyn avait mentionnée, mais dont elle n'avait jamais entendu parler.

Quelques recherches ciblées donnèrent des résultats maigres, mais suffisants pour se faire une idée. Helix était une société militaire privée. Son

insigne représentait un serpent enroulé autour d'un poignard. Au-delà – date de fondation, direction, contrats, liste de clients – les archives publiques étaient presque chirurgicalement vides. Pas de communiqués de presse. Pas de profils de cadres sur LinkedIn. Aucun document dans les bases de données habituelles. Pour une entreprise qui semblait opérer à grande échelle, elle n'avait quasiment aucune empreinte, ce qui, d'après l'expérience de Stella, signifiait l'une des deux choses suivantes : soit elle était nouvelle, soit elle se cachait délibérément.

Elle se connecta au Dark Web. Elle avait besoin de quelqu'un de mieux connecté qu'elle. Son contact hacker, BL4D3, avait toujours répondu présent quand ça comptait, même quand le risque pour lui était réel.

« BL4D3. Je cherche des infos sur Helix. Société militaire privée. »

Elle appuya sur *envoyer*. Elle vérifierait plus tard.

Puis elle se connecta à plusieurs forums complotistes sous son ancien nom de code Headway : Black Rose.

« Besoin d'infos sur Helix. Société militaire privée. Noms. Numéros. États financiers. Tout ce qui n'est pas facilement accessible au commun des mortels. Je paie en bitcoin pour de bonnes infos. »

Elle publia le même message sur une demi-douzaine de forums, en variant suffisamment la formulation pour éviter d'être signalée comme un bot, puis se cala dans son siège.

Garcia sortit de la salle de conférence et émit un petit sifflement. Elle leva les yeux et il lui fit signe d'approcher.

Elle ferma l'ordinateur portable Headway et se dirigea vers la salle de conférence. Stella n'avait rencontré la directrice de publication, Patricia Sontag, qu'une seule fois. Grande – près d'un mètre quatre-vingts – et mince comme un mannequin, elle avait un carré roux plaqué derrière les oreilles et des lèvres fines peintes d'un rouge cuivré assorti. Stella et elle avaient maintenu une distance cordiale depuis cette première rencontre, et ce soir ne faisait pas exception : Sontag lui adressa un bref signe de tête et reporta son attention sur son téléphone.

— Bon travail là-bas avec Malik, dit Garcia.

— Où est-il ? demanda Stella.

— On l'a envoyé à l'hôpital pour essayer de parler aux familles des victimes.

Stella hocha la tête.

— J'ai mis Griswold au commissariat, au cas où ils convoquent une conférence de presse là-bas.

Josh Griswold était le journaliste de police de jour.

— Ses sources disent que la police ne donnera pas de conférence de presse sur les lieux.

— C'est ce qu'on m'a dit aussi, répondit-elle.

— Sur quoi tu travailles ?

— J'ai reçu un tuyau, commença-t-elle.

Il sourit.

— Évidemment.

Le visage de la directrice resta de marbre.

— Je suis des pistes sur les responsables potentiels.

— Très bien. J'ai mis Altus, Booth et Sandosham sur les victimes. On a une liste de noms à confirmer, donc ils travaillent aussi sur cet angle.

Quelques heures plus tard, les trois autres journalistes rendirent leurs papiers et partirent. Stella continua à chercher des informations sur Helix, mais faisait chou blanc.

Pendant ce temps, Griffin continuait à lui envoyer des messages cryptiques :

« Aucun flic local autorisé à moins de 100 mètres du centre de conférences maintenant. »

« Les fédéraux ont débarqué en hélicoptères. Pas le FBI. Aucune idée. »

« Camion frigorifique amené pour les corps. »

« Air Force One atterrit à minuit. »

Le président ?

Stella jeta un œil à la machine à expresso sur son bureau. Elle allait avoir besoin d'un triple. Elle partirait pour le centre de conférences à 23 h 30. Elle ouvrit son tiroir et en sortit son moulin et un sachet de grains. Le bruit du moulin attira l'attention de Garcia. Elle lui fit signe d'approcher. Il repoussa sa chaise et vint vers elle d'un pas tranquille.

— Qu'est-ce que t'as ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bord du bureau en face d'elle.

— Air Force One. Minuit.

Garcia caressa sa barbiche, les yeux plissés.

— On pourrait retarder le tirage d'une heure. Mais pas plus. C'est tout ce qu'on peut faire.

— Je serai sur place à 23 h 30. On met à jour notre article avec l'info que le président vient en ville ?

— Ta source est fiable ? C'est Griffin ?

— Ne me demande pas ça, Garcia.

Elle le dit avec un demi-sourire, mais elle pensait chaque mot.

Garcia regarda au loin pendant quelques secondes.

— D'accord. On pourrait présenter ça comme une rumeur, que le président arriverait en avion ce soir.

— On ne s'inquiète pas de se faire griller sur ce détail, si ? demanda Stella.

— Pas sur ça. En fait, plus il y a de médias au courant de sa présence, plus il sera obligé de faire une déclaration. C'est vraiment ce dont on a besoin en ce moment. Je vais aussi vérifier avec le bureau de l'AP à Washington, voir ce qu'ils ont entendu.

Garcia avait passé des années à l'Associated Press avant de changer de camp, et il gardait toujours ses sources au chaud.

Une heure plus tard, Stella vérifia l'ordinateur portable Headway. Toujours pas de réponse de BL4D3, et rien sur les forums. Elle rassemblait ses affaires pour retourner au centre de conférences quand tous les grands écrans de la salle de rédaction s'illuminèrent pour une édition spéciale.

De l'autre côté de la pièce, Garcia se tenait debout, raide comme un piquet, télécommande en main.

Stella repoussa sa chaise et s'approcha, les yeux rivés sur l'écran. Un gigantesque sceau présidentiel l'occupait tout entier.

— Nous attendons une conférence de presse spéciale, annonça le présentateur. Air Force One a atterri à San Francisco il y a quelques minutes, alors que le président s'apprête à réagir à ce qui semble être une attaque terroriste contre une conférence tech.

Stella jura entre ses dents. Le président était déjà là. Elle consulta son téléphone. Aucun message de Griffin. Étrange. Il n'avait sans doute pas pu se libérer pour lui écrire. Ça devait être ça.

D'instinct, elle se dirigea vers la porte. Garcia, sans quitter l'écran des yeux, tendit le bras.

— Tu dois faire ton reportage d'ici, dit-il. Tu n'arriveras jamais à temps.

Elle s'arrêta. Il avait raison. Simple réflexe.

L'image bascula sur le président, escorté jusqu'à l'entrée du centre de conférences.

— Le président se dirige vers le podium, dit la journaliste. La situation est manifestement délicate : il a demandé à notre chaîne d'envoyer un seul journaliste pour le pool, et tous les autres médias ont été priés de rester derrière le périmètre de sécurité.

Stella reconnut la voix. Janet O'Hara. Une journaliste chevronnée de la Maison-Blanche, trois administrations à son actif, et pas du genre à se laisser déstabiliser.

— Un seul journaliste pour le pool, marmonna Garcia. Un seul ?

— Pitoyable, dit Stella.

Puis le président prit la parole :

— Mes chers compatriotes, je viens d'être informé par les directeurs du FBI et de la CIA sur la situation. Voici ce que nous savons à cette heure. Ce soir, à 16 h 42, une cellule terroriste isolée s'est infiltrée dans la Conférence technologique de San Francisco et a utilisé une toxine encore non identifiée pour tuer trente-six personnes.

Trente-six.

Il poursuivit :

— Nous pensons savoir qui est responsable de cet acte horrible, même si aucun groupe n'a encore revendiqué l'attentat. Parmi les victimes figurent le sénateur américain Ramsey Xiong, Keira Johnson, PDG de ByteBix, et Rayan Omar Al Mansoor, ambassadeur de Bahreïn.

Le président marqua une pause, laissant ses mots faire leur effet.

— Ces personnalités ne sont ni plus ni moins importantes que les dizaines d'autres victimes. Nous les avons nommées uniquement parce que leurs familles ont expressément donné leur accord, afin d'aider le monde à mesurer l'ampleur de cet acte horrible. Aucune information ne sera communiquée sur les autres victimes tant que leurs familles n'auront pas été prévenues. Un centre d'appel a été mis en place pour les proches. Outre les victimes innocentes qui ont perdu la vie aujourd'hui, vingt-trois personnes ont été blessées et sont actuellement soignées dans les hôpitaux de la région.

— Je suis venu ce soir pour adresser un message au monde et à ces terroristes. L'Amérique ne tolérera pas le terrorisme sur son sol. Nous prenons cet acte très au sérieux. Nous mettons en œuvre tous les moyens à notre disposition pour traquer ces individus et leur faire payer ce qu'ils ont fait. Correction...

Il marqua une pause.

— Ce qu'ils ont fait aux *citoyens du monde entier*. Certains des morts et des blessés sont des ressortissants étrangers, et nous collaborerons également avec Interpol. Retenez bien ceci : cet acte ne sera pas oublié. Nous les traquerons aux quatre coins du monde. Que Dieu bénisse l'Amérique.

Il s'éloigna, entouré par le Secret Service.

— Eh bien, c'était une déclaration forte, dit O'Hara en se tournant vers la caméra pour la première fois.

Derrière elle, un mince cordon d'agents contenait une petite foule.

— Le bilan humain est effroyable. Les dirigeants du monde entier se mobilisent déjà pour offrir leur soutien. Nous aurons davantage d'informations sous peu.

L'antenne revint au plateau.

— Tu ne trouves pas ça bizarre que le président ait débarqué pour faire une déclaration ? demanda Stella.

Garcia caressa sa barbiche.

— Pas vraiment. C'est un attentat de grande envergure.

— Oui. Mais quand même.

— C'est vrai que c'est un peu tôt pour qu'il rapplique comme ça.

— On n'a pas vraiment de précédent pour ce genre de situation, Dieu merci. Mais on dirait qu'ils l'ont envoyé ici en catastrophe. Il était sur place moins de six heures après l'attaque. Et depuis quand une conférence de presse présidentielle se fait avec un seul journaliste ?

Garcia expira lentement.

— Je ne sais pas. Tout ça est très bizarre.

Il se tourna vers Stella.

— Rentre chez toi dormir un peu. Moi aussi, j'y vais. Quelques heures. On se retrouve ici demain matin, d'accord ?

À contrecœur, Stella accepta.

— Tu as sans doute raison.

Il se pencha pour éteindre son ordinateur, attrapa sa vieille mallette en cuir et son blazer.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Stella retourna à son bureau et fit mine de ranger ses affaires jusqu'à ce qu'elle entende le signal de l'ascenseur dans le couloir.

Puis elle ouvrit le portable Headway et se reconnecta au Dark Web sous le pseudo Black Rose. Toujours pas de messages.

Elle parcourut d'autres forums, changeant d'approche : « Recherche lien entre Helix et toxine qui tue silencieusement sans laisser de trace. Paie en bitcoin pour bonnes infos. »

Ce n'est qu'alors qu'elle se déconnecta et rassembla ses affaires pour partir.

Chapitre cinq

À sa grande surprise, Griffin l'attendait dans le hall de son immeuble. Leurs deux valises étaient posées près du fauteuil où il était assis.

Elle venait de descendre de la voiture et avait déverrouillé la porte du hall quand elle l'aperçut. Il lui adressa un sourire las.

— Je ne voulais pas me montrer présomptueux en entrant sans y être invité.

Elle se blottit dans ses bras ouverts, et il la serra contre lui, longuement, très fort.

— J'ai l'impression de ne pas t'avoir vue depuis une semaine, murmura-t-il à son oreille.

— Je n'arrive pas à croire qu'il y a quelques heures, on était seuls à boire du vin et à faire l'amour, dit-elle.

Elle se rapprocha et lui mordit la lèvre inférieure.

— Et on était sur le point de recommencer.

Il lui rendit son baiser, mais se détacha rapidement, pivotant légèrement pour s'écarter d'elle.

— Désolé si ça paraît insensible, mais ton appartement est beaucoup plus proche du centre de conférences que le mien. Je dois y retourner dans quatre heures. J'ai besoin d'une douche et de quelques heures de sommeil.

C'était un peu insensible. Et à sa surprise, Stella en fut légèrement blessée. Pourtant, elle garda une voix égale.

— Toi et moi, pareil.

Elle se glissa sous les couvertures pendant que Griffin prenait sa douche, et resta allongée dans le noir, les yeux fixés au plafond, en essayant

de ne pas penser à Carolyn. En vain, ou presque. Elle repensa à la dernière fois qu'elles s'étaient trouvées dans la même ville – Paris, trois ans plus tôt, un mardi soir pluvieux autour d'une bouteille de bordeaux partagée – puis elle s'obligea à s'arrêter, car le chagrin était une porte qu'elle ne pouvait pas se permettre de franchir maintenant. Plus tard. Il y aurait du temps pour ça plus tard.

Elle ne fut pas surprise quand Griffin se glissa dans le lit, vêtu d'un t-shirt à manches longues et d'un pantalon de pyjama en flanelle qu'il gardait chez elle.

— Tu te sens mieux ? demanda-t-elle.

— Mmmhmmm, murmura-t-il.

Il se retourna et lui présenta son dos.

Stella ressentit un petit pincement au cœur, agaçant. Jamais il ne s'était endormi sans la prendre dans ses bras.

Elle lui tourna le dos et ferma les yeux. Le sommeil vint par fragments, avec des images décousues plutôt que de vrais rêves. Le corps étendu près de l'entrée principale du centre de conférences. Les filets de sang dont Mazzoli avait parlé, qu'elle n'avait pas vus, mais qu'elle pouvait maintenant imaginer avec une clarté terrible. La voiture du FBI avec une portière encore ouverte. Le président derrière un pupitre, arrivé impossiblement vite.

Ces deux dernières images continuaient de la tarauder. Pas seulement étranges. Orchestrées. Comme des pièces placées sur un échiquier par quelqu'un qui savait exactement où elles devaient tomber.

Elle pensa à Carolyn et s'accorda cinq minutes pour se souvenir d'elle. *Vraiment* se souvenir d'elle – sa façon de rire trop fort dans les restaurants tranquilles, sa façon de traquer une histoire comme si elle avait un compte personnel à régler avec la vérité. Des larmes silencieuses coulèrent sur ses tempes et se perdirent dans ses cheveux.

Elle découvrirait ce qui s'était passé dans ce centre de conférences. Elle devait au moins ça à Carolyn.

* * *

Quand elle se réveilla, Griffin était parti.

Stella s'étira et fouilla sa mémoire. Lui avait-il seulement dit au revoir ? Elle avait le sommeil léger. Elle préféra supposer qu'il s'était simplement éclipsé discrètement pour ne pas la réveiller, mais cela la dérangeait quand

même. Il avait toujours pris soin de lui dire au revoir, une habitude qu'elle attribuait à la nature de leur travail – on apprenait à ne rien laisser en suspens quand on passait ses journées entouré de morts.

Elle chassa cette pensée. Tous deux étaient sous une pression énorme. C'était l'une des plus grandes scènes de crime sur lesquelles il avait jamais travaillé, et l'un des plus gros sujets qu'elle avait jamais couverts. Elle ne pouvait pas lui en vouloir quand rien dans tout cela n'était normal.

Au fil de la journée, Stella envoya des textos à Griffin. Parfois pour le travail : des nouvelles de la scène de crime, du rapport toxicologique, de l'agence fédérale non identifiée. Parfois personnels, juste pour lui dire qu'il lui manquait. Chaque message s'affichait comme lu. Chacun recevait un cœur ou un pouce levé en retour.

Pas de mots. Juste des réactions.

Elle remarqua ce petit manège et n'aima pas ça. Essayait de se convaincre de ne pas y voir plus que ça. Échoua.

Il y avait plus important. Elle devait découvrir qui avait tué Carolyn.

Au travail, Stella gardait le portable Headway ouvert sur son bureau, y jetant un œil entre deux recherches sur son ordinateur de la rédaction. Une poignée de personnes avaient répondu à ses requêtes sur les forums du Dark Web, mais tout ce qu'elles proposaient restait superficiel – rien qu'elle n'aurait pu trouver sur Google en moins de trois minutes.

BL4D3 était différent. Il lui avait envoyé un message pour dire qu'il travaillait dessus, que les premières rumeurs pointaient vers une opération de dissimulation gouvernementale. Il lui avait dit de patienter.

Elle le croyait. BL4D3 ne l'avait jamais envoyée sur une fausse piste. S'il parlait de dissimulation, elle commencerait à en esquisser les contours – et elle avait déjà les éléments. Le FBI sur les lieux avant les ambulances. Le président sur place en six heures. Un seul journaliste de pool à une conférence de presse présidentielle. Des informations verrouillées comme elle n'en avait pas vu depuis les jours qui avaient immédiatement suivi le 11 septembre.

Une dissimulation expliquait tout.

Peu avant qu'elle ne quitte la rédaction pour la nuit, une brève conférence de presse fut diffusée depuis Washington. Le directeur du FBI, Donald Drummond, apparut dans la salle de presse de la Maison-Blanche. Il avait l'assurance mesurée et imperturbable d'un homme qui avait passé des décennies à peser chacun de ses mots.

— Il n'y a pas grand-chose à communiquer, mais soyez assurés que nous suivons toutes les pistes, dit-il. Nous pensons nous rapprocher des auteurs. Avec l'aide de nos partenaires internationaux, nous estimons qu'une arrestation est imminente.

Stella le regarda deux fois sur l'écran de la rédaction. Quelque chose sonnait faux. Le discours était trop lisse. L'assurance trop calibrée. Les organisations terroristes revendiquaient presque toujours leurs attaques – la fanfaronnade faisait partie du processus, du but même. La peur avait besoin d'un auteur. Quiconque avait fait ça était resté silencieux, et le directeur du FBI annonçait déjà des arrestations imminentes avec un sourire qui n'atteignait pas ses yeux.

Ça ne collait pas. Rien de tout ça ne collait.

Elle intégra la citation à son article et commença à ranger ses affaires.

— Je pars aussi, dit Garcia quand elle passa devant son bureau. Bon travail aujourd'hui. Va dormir un peu. Si j'apprends quoi que ce soit, je t'appelle.

— Pareil, dit-elle.

Chez elle, Stella mangea un reste de pizza froide debout devant l'évier de la cuisine, prit une longue douche et se laissa tomber sur le lit. La chambre était faiblement éclairée par la lune, dont les rayons obliques filtraient à travers les stores à moitié fermés, projetant de pâles lignes argentées sur les murs.

Elle venait de s'endormir quand son téléphone vibra pour signaler un texto.

Stella ? Je suis en bas. Je peux encore dormir chez toi ?

Griffin.

Elle fixa le message un instant. *Encore*. Le mot restait là, suspendu.

Je suis au lit. Entre, tapa-t-elle en réponse.

Un petit clic, la porte d'entrée qui s'ouvre et se referme. Le glissement du verrou. Des pas dans le couloir. L'embrasure de la chambre assombrie par une ombre. Stella resta immobile, l'observant à travers ses paupières mi-closes.

Elle ne savait pas trop ce qu'elle ressentait. Pas le soulagement habituel quand il arrivait. Quelque chose de plus méfiant. Toute la journée, elle avait repensé à la manière dont leur dernière conversation s'était terminée, ou plutôt ne s'était pas terminée — lui qui se détournait, remontait les

couvertures, ne disait rien. Elle lui avait accordé le bénéfice du doute. Elle le lui accordait encore.

Mais elle avait autre chose en tête que la distance entre eux.

Griffin s'assit avec précaution au bord du matelas et se frotta le visage d'une main. Dans le mince rai de lune, elle voyait son épuisement — épaules affaissées, mâchoire crispée, les cernes sous ses yeux plus creusés que jamais. L'espace d'un instant, elle envisagea de laisser tomber, de se blottir contre lui et de faire comme si rien n'avait changé. Mais ce n'était pas son genre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? finit-il par dire, brisant le silence comme le font les hommes quand ils sentent venir quelque chose et espèrent que la brièveté suffira à l'esquiver.

Elle se redressa. Elle avait autre chose en tête que la tension entre eux, et l'idée qui avait mûri toute la journée devait être formulée à voix haute.

— Je pense que le gouvernement étouffe l'affaire, dit-elle doucement. C'est la seule explication logique.

— Stella, ne fais pas ça.

Elle cligna des yeux.

— Ne fais pas quoi ?

Rob expira par le nez.

— Laisse tomber.

Son estomac se noua.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon sang ?

— Ça veut dire : laisse tomber cette affaire.

Sa voix avait une dureté qu'elle ne lui connaissait pas. Pas seulement de la fatigue. Autre chose. Quelque chose de délibéré.

Elle se figea.

— Tu ne m'as jamais dit de lâcher une affaire.

— Peut-être qu'il est temps que je le fasse.

Les mots claquèrent comme une porte qu'on referme. Elle sentit la fureur la traverser — et en dessous, quelque chose de pire. Une blessure. Celle qu'on ressent quand quelqu'un en qui on a confiance vous parle comme à une étrangère.

Elle n'éleva pas la voix. Gardra sa respiration régulière, ses mains détendues sur la couette, et attendit de voir s'il allait se raviser. Mais il ne se tourna pas pour la regarder. Il resta assis au bord du lit, face au mur.

Elle se leva et alla dans la salle de bain, puis ferma la porte derrière elle.

Dans le miroir, elle étudia son propre visage. Elle cherchait à déterminer si elle s'était trompée sur lui — si la version de Rob Griffin en qui elle avait confiance était une version qu'elle avait en partie construite elle-même. Elle agrippa le bord du lavabo et laissa le froid du carrelage la ramener à la réalité. Elle n'allait pas s'arrêter. S'il pensait qu'elle le ferait, il ne la connaissait pas du tout.

S'il ne voulait pas l'aider, elle le ferait sans lui.

Quand elle ressortit, il était déjà sous les couvertures, sur le côté, le dos tourné vers elle. Elle se glissa à côté de lui et resta allongée dans le noir, à l'écoute. Sa respiration était lente et régulière. Mais elle savait qu'il était éveillé.

— Rob, dit-elle doucement.

Rien. Le pâle clair de lune dessinait les lignes dures de ses épaules, la rigidité de son dos. Il ne bougea pas.

Elle se détourna et fixa le plafond.

* * *

Il était parti à quatre heures. Elle l'observa à travers ses paupières entrouvertes — il rassemblait ses vêtements dans le noir, se déplaçait sans bruit, se glissait hors de la chambre sans un mot.

Encore. Pas d'au revoir.

Elle resta allongée après le déclic de la porte d'entrée, laissant le silence de l'appartement s'installer autour d'elle. La tristesse vint d'abord, un poids creux derrière le sternum. Puis la colère prit le relais, plus vive et plus nette, comme toujours.

Elle était encore éveillée une heure plus tard quand son téléphone s'alluma.

L'écran affichait : Appelant inconnu.

Elle répondit.

— Allô ?

La voix à l'autre bout du fil était passée par un brouilleur, réduite à quelque chose de mécanique et d'asexué.

— Vous devriez mieux surveiller votre partenaire.

L'appelant lui dit que Griffin avait rencontré une femme. Deux soirs de suite. Sur un parking derrière un diner abandonné près de Ghirardelli Square.

Stella se redressa lentement, le téléphone plaqué contre son oreille. Le clair de lune tombait sur les draps en bandes pâles et obliques. Elle écouta sans interrompre, ce qui était plus difficile qu'il n'y paraissait.

— Vous mentez, dit-elle quand l'appelant eut terminé. Les mots sortirent à plat, par réflexe. Même en les prononçant, elle repassait déjà la chronologie — Griffin qui arrivait en retard, qui lui tournait le dos, qui lui disait de laisser tomber l'affaire, qui partait sans un mot. Pas une fois. Deux fois.

L'appelant raccrocha sans répondre.

Stella resta immobile, le téléphone encore contre son oreille. Son pouls était régulier, ce qui la surprit. Pas de la peur. Quelque chose de plus froid. Elle s'accorda trente secondes pour le ressentir — la piqûre, l'humiliation particulière d'être la dernière à savoir — puis elle l'enfouit.

Elle n'allait pas foncer jusqu'à Ghirardelli Square. Elle n'allait pas l'affronter ni passer les trois prochaines heures à éplucher ses textos à la recherche de preuves. Elle avait vu trop de gens détruits par cette spirale, et elle refusait de tomber dans le même piège.

S'il voulait quelqu'un d'autre, elle ne voulait pas de lui.

Elle se leva, enfila sa robe de chambre et se dirigea vers son bureau. Le journalisme était la seule chose qui ne l'avait jamais laissée tomber. La seule chose sur laquelle elle pouvait compter, un point fixe quand tout le reste vacillait.

Elle se connecta au Dark Web sous le pseudo Black Rose et vérifia ses messages.

Il y en avait un. D'un nom d'utilisateur qu'elle ne reconnaissait pas : BlackRoseFan. Elle cliqua dessus.

— Vous cherchez au mauvais endroit. Helix est l'entreprise. Silver Bullet est l'arme.

Avant qu'elle ne puisse répondre, le message disparut.

Elle se renversa dans sa chaise et fixa l'écran vide où s'étaient affichés les mots. Silver Bullet. Une arme avec un nom, ce qui signifiait qu'elle avait été conçue, testée, baptisée par quelqu'un. Ce n'était pas une attaque improvisée ni une cellule isolée qui agissait par instinct. C'était un produit. Et Helix l'avait introduite dans un centre de conférences rempli de dirigeants de la tech, de dignitaires étrangers et d'une sénatrice californienne, pour faire la démonstration de ce dont elle était capable.

Tout devenait plus clair maintenant. Pas seulement un acte terroriste.
Une démonstration.

Le sommeil l'avait quittée. Elle se leva et alluma la machine à expresso.
Elle avait du travail à faire. Seule, s'il le fallait.

Chapitre six

La salle de rédaction vibrait de cette énergie particulière qui n'accompagnait que les gros scoops — une urgence contenue, chacun s'activant avec détermination, l'air chargé de cette fébrilité sourde propre aux gens qui savaient que leur travail comptait.

La plupart du temps, la majorité des journalistes travaillaient à distance ou passaient leurs journées sur le terrain. Aujourd'hui, les bureaux étaient pleins. Politique, tribunaux, économie, divertissement — tous avaient mis de côté leur couverture habituelle et étaient venus. Quand une attaque terroriste aux répercussions internationales frappait à quelques rues de votre propre immeuble, on se pointait.

Stella avait été convoquée tôt pour une réunion générale de la rédaction sur la couverture à venir. Même si elle ne l'avait pas été, elle serait venue de toute façon. Ce n'était pas de la vertu. C'était de l'instinct — et, si elle était honnête avec elle-même, la certitude que rester seule chez elle avec ses pensées sur Griffin et l'appel anonyme aurait été une punition en soi.

Elle pouvait tout faire le cœur brisé. Elle l'avait prouvé assez souvent pour ne plus compter.

Quand elle entra dans la salle de rédaction, les journalistes et les rédacteurs étaient rassemblés dans la salle de conférence. La directrice de publication participait par vidéo, son visage anguleux remplissant un écran déroulé. Garcia se tenait en bout de table, bloc-notes à la main.

Stella s'installa sur une chaise près de Josh, le journaliste police de jour. Il lui fit un signe de tête et lui tendit un paquet ouvert de grains de café

enrobés de chocolat. Elle en versa plusieurs dans sa paume. Son expresso matinal à la maison remontait à des heures.

— Vous avez été formidables, commença Garcia. On avait la BBC, l'AP, le Times — et j'en passe — tous en ville, et on a travaillé nos sources et décroché l'info en premier, à chaque fois.

Il marqua une pause.

— Je suis vraiment fier de vous.

Quelques journalistes remuèrent sur leurs sièges. Un « mais » arrivait. Il y avait toujours un « mais ».

Stella et Josh échangèrent un regard entendu.

— Mais on a relâché la pression depuis, dit Garcia. On se fait griller sur des sujets qu'on devrait dominer. Je ne vous fais pas de reproches — je sais que vous vous donnez à fond — mais je vous demande de tenir encore quelques jours. Cette histoire ne va pas disparaître. Si on peut rester en tête jusqu'à avoir une vue d'ensemble — qui sont les terroristes, les profils de toutes les victimes, la couverture des arrestations éventuelles — on doit être propriétaires de ce sujet. C'est notre ville. Nous sommes le journal de référence.

Stella regarda autour de la table. Ses collègues affichaient cet épuisement particulier qui s'accumule sur des jours plutôt que des heures — cernes, vêtements froissés, ce regard légèrement creusé des gens qui carburaient à la caféine, à l'adrénaline et à un sens du devoir qui ne les laissait pas s'arrêter.

Elle comprenait la directive, et ce qu'elle exigeait d'eux.

— Cela dit, poursuivit Garcia, tous les lecteurs ne veulent pas que le journal entier soit consacré à ça. Les gens se tournent toujours vers nous pour les critiques de films, les votes du conseil scolaire, le sport. Ceux d'entre vous qui couvrent ces domaines — je sais que vous avez tout laissé tomber pour donner un coup de main, et je vous en suis reconnaissant — mais la directrice et moi avons convenu que vous devriez en grande partie retourner à votre couverture habituelle. Cependant, si quelque chose d'important éclate sur cette affaire, on pourra vous rappeler. Compris ?

Des têtes acquiescèrent autour de la table.

— Donc ceux d'entre vous qui couvrent des domaines autres que les faits divers, les tribunaux, la politique et l'actu chaude — allez sur le terrain. Faites votre boulot.

Une demi-douzaine de journalistes se levèrent et sortirent, suivis des rédacteurs sport et culture.

Garcia attendit que le calme revienne avant de poursuivre.

— On a six stagiaires en ce moment, et je vais les mettre à contribution. Chacun sera en binôme avec un journaliste expérimenté.

— Je prends Malik, dit Stella.

Garcia sourit.

— J'allais justement le dire. Malik veut devenir journaliste police — Stella est le bon choix. Et Alicia ira avec Josh pour la même raison.

Il passa en revue le reste des binômes efficacement, puis enchaîna sur les affectations. Le journaliste judiciaire suivrait les mises en accusation à venir et préparerait également un article historique sur les poursuites pour terrorisme intérieur — l'attentat d'Oklahoma City, l'attaque des Jeux olympiques d'Atlanta — mettant la situation actuelle en perspective. Les journalistes politiques couvriraient la réponse législative et suivraient les retombées diplomatiques. Tous les autres restaient sur l'attaque elle-même.

— Priorité numéro un : les terroristes, dit Garcia. Qui sont-ils ? C'est ça, le sujet. Tribunaux, politique — gardez l'oreille ouverte. Si quelqu'un spéculé, on vérifie.

Il feuilleta son bloc-notes.

— Mission secondaire pour tout le monde : les portraits des victimes. Des dizaines de morts. Ça fait environ deux portraits par journaliste. Je veux de la profondeur sur ces gens. Pas seulement des noms et des fonctions — qui étaient-ils ? Qui ont-ils laissé derrière eux ? Que faisaient-ils dans cette salle ?

Le silence se fit autour de la table, comme chaque fois qu'une mission touchait les gens au vif.

Stella le sentit dans sa poitrine avant de pouvoir s'en empêcher. Carolyn. Dragan. Leur fils Luka, qu'elle n'avait jamais vu qu'en photo sur un lit d'hôpital. Elle avait passé l'appel aux familles des centaines de fois au cours de sa carrière — avait appris que neuf fois sur dix, les personnes endeuillées voulaient parler, que partager celui ou celle qu'elles avaient perdu avec un inconnu au téléphone était étonnamment cathartique. Elle y croyait. Elle l'avait vu fonctionner.

Mais c'était le mari de Carolyn. C'était différent. C'était trop proche.

Et pourtant — ferait-elle confiance à quelqu'un d'autre pour le faire ?

— Garcia, commença-t-elle.

Il la regarda avec une expression qui disait qu'il savait déjà.

— Je ne pense pas qu'il soit approprié — ni éthique — que tu écrives sur ton amie, dit-il. C'était mesuré, pas méchant.

— Mais j'aimerais que tu supervises l'article.

Avant que Stella ne puisse répondre, Malik s'éclaircit la gorge.

— Si ça vous convient à tous les deux, j'aimerais écrire son portrait.

Stella le regarda. Il soutint son regard sans ciller — aucune pose, juste de la sincérité.

— Merci, dit-elle. Le soulagement fut immédiat et sincère.

— Je te donnerai tout ce que j'ai sur elle et je te mettrai en contact avec son mari.

D'abord, elle appellerait Dragan elle-même. Elle s'assurerait qu'il comprenne que Malik était quelqu'un de confiance.

Tandis que Garcia continuait à distribuer les portraits de victimes, Stella laissa une prise de conscience plus discrète se former sous la logistique de surface : elle avait une arrière-pensée. Garder le vrai travail de Carolyn hors du journal — au moins pour l'instant — signifiait contrôler l'histoire assez longtemps pour découvrir ce que Carolyn avait réellement mis au jour. Malik pouvait écrire sur la conférence technologique, sur la femme que Carolyn semblait être. Il n'avait pas besoin de savoir pour La Veritas. Elle lui faisait confiance pour suivre ses directives le moment venu.

* * *

Plus tard, lorsque la salle de rédaction s'était vidée et que Garcia s'était retiré dans la salle de pause avec un plat à emporter, Stella termina le profil de victime qu'on lui avait confié — un président de la Chambre de commerce locale, soixante et un ans, qui assistait au sommet chaque année depuis une décennie — et le mit de côté.

Les correcteurs étaient penchés sur leur travail. Le murmure de la salle de rédaction était ténu.

Elle prit son téléphone personnel et composa le numéro de Dragan.

Il répondit à la deuxième sonnerie, la voix prudente.

— Allô ?

— C'est Stella.

Sa voix s'étrangla sur le premier mot, mais elle poursuivit.

— Je suis vraiment désolée.

— Stella !

La méfiance céda aussitôt la place à quelque chose de plus chaleureux et de plus éraillé.

— Tu l'as vue avant ?

— J'étais en déplacement. Je suis arrivée trop tard.

Elle sentit l'étreinte familière de la culpabilité et garda une voix posée.

— Je m'en veux.

— Ça ne va pas nous aider à découvrir qui a fait ça.

Elle se redressa. Il avait raison, et elle lui en était reconnaissante.

— Dis-moi tout. Qu'est-ce qu'elle savait ?

Il expira longuement.

— Pas grand-chose, honnêtement. Mais elle m'a envoyé un texto quelques minutes avant que ça arrive. Elle était pressée — des mots mal orthographiés, décousus. J'essaie de comprendre quoi en faire. J'allais te contacter. C'est juste que...

Sa voix se brisa, à peine, avant qu'il ne se reprenne.

— J'essaie d'accepter qu'elle ne soit plus là. Et de m'occuper de Luka.

— Oh, Dragan.

Il s'éclaircit la gorge.

— Son texto disait : « Helix. Arme secrète. NBACC dans le Maryland. Ça remonte jusqu'au plus haut niveau. Ce n'est que le début. »

— NBACC, répéta Stella en attrapant un stylo.

— Le National Biodefense Analysis and Countermeasures Center, dit-il. Une installation fédérale dans le Maryland. Une arme secrète liée à Helix qui implique des gens aux plus hauts niveaux du gouvernement. Et elle a dit que ce n'était que le début — quoi qu'il se soit passé dans ce centre de conférences, elle voulait me faire comprendre que ce n'était pas terminé. Elle a aussi dit de ne faire confiance à personne.

Stella nota tout dans son carnet personnel plutôt que dans celui du travail. Elle le laissa parler, sans révéler qu'elle savait déjà pour Helix. Parfois, ce dont une source avait le plus besoin, c'était d'être celle qui vous apprenait la nouvelle.

— D'après ce que je peux reconstituer, continua-t-il, Helix a développé cette arme en partenariat avec des gens au sein du gouvernement. Ce qu'elle n'avait pas encore pu confirmer, c'était si les victimes de la conférence étaient les cibles réelles, ou si elles se trouvaient simplement dans la salle quand quelqu'un a déclenché l'attaque.

— Dragan, je déteste aborder ça maintenant, mais on nous a confié des profils de victimes. Carolyn est sur la liste.

Un bref silence.

— Tu veux écrire sur elle.

— Un de mes collègues — un jeune journaliste en qui j'ai confiance — a demandé à s'en charger. Je superviserai son travail. Je voulais m'assurer que tu saches qui s'en occuperait.

— Bien sûr, dit-il.

L'assurance dans sa voix était celle d'un homme qui avait passé des années à envoyer d'autres dans des situations difficiles.

— Je ferai tout ce que je peux pour aider.

— Il s'appelle Malik Hadid. C'est un étudiant de Berkeley en dernière année, presque diplômé. Il est bon. Je lui dirai de ne pas mentionner ton vrai travail dans l'article — le tien et celui de Carolyn. La Veritas reste confidentiel jusqu'à ce qu'on décide autrement. Je ne vois aucune raison de mentionner tout ça avant de savoir à quoi on a affaire.

Dragan réfléchit.

— Gardons ça pour nous pour l'instant. Jusqu'à ce qu'on sache ce qu'elle a trouvé et qu'on puisse démasquer ces gens comme il faut. Après ça, je me fiche de ce qui sera publié. Je travaille là-dessus jour et nuit, Stella. C'est personnel.

Elle comprenait. C'était la seule chose que l'un ou l'autre avait à dire à ce sujet.

— Et Luka ? demanda-t-elle après un moment.

— Ma mère s'est installée chez moi. Elle s'occupera de lui pendant que je travaille.

L'image se forma doucement dans son esprit — une grand-mère s'installant dans un appartement de Belgrade, un enfant qui ne comprenait pas encore ce que signifiait l'absence de sa mère, un père qui, lui, comprenait.

— S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire... commença Stella.

— Découvre qui a fait ça, dit Dragan. Ensuite, on le dira au monde entier. Et ils paieront.

Chapitre sept

La salle de rédaction ne comptait plus qu'une poignée de journalistes quand Stella leva les yeux de son ordinateur. L'agitation frénétique de tout à l'heure — les téléphones qui sonnaient, les reporters qui s'interpellaient d'un bureau à l'autre, Garcia qui aboyait ses ordres — avait cédé la place au ronronnement sourd des néons et au tintement occasionnel d'un texto entrant.

De son bureau, Stella apercevait la ville nocturne à travers les grandes baies vitrées. San Francisco scintillait comme d'habitude, mais ce soir, la vue l'emplissait de mélancolie plutôt que de réconfort. Elle était triste à cause de Griffin. Son instinct lui soufflait que c'était le début de la fin. Elle aurait dû se méfier, ne pas baisser sa garde, ne pas tomber amoureuse.

Mais sa mélancolie allait au-delà. Il y avait aussi la mort de son amie.

Ramenant son regard vers l'écran, Stella esquissa un sourire doux-amer devant l'article affiché.

Elle avait mis Malik et Dragan en contact, et le gamin avait assuré comme un chef. Elle venait de terminer de relire son papier. Il avait su saisir l'essence de Carolyn avec une précision instinctive, de celles qui ne s'enseignent pas. Pendant sa relecture, elle avait dû retenir ses larmes plus d'une fois. Pas le temps pour ça. Elle cliqua sur Envoyer, transmettant l'article au rédacteur suivant pour validation.

Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise, attrapa son téléphone et envoya un texto à Malik, deux mots : *Merci*.

Il répondit aussitôt. *Merci de m'avoir confié cet article.*

Stella se leva et s'étira. Son corps était courbaturé après des heures passées penchée sur le clavier. Elle posa les mains sur le dossier de sa chaise et ferma les yeux.

Elle détestait ce silence. Le silence empêchait d'ignorer les petites choses qui font mal.

La façon dont Griffin ne l'avait pas embrassée pour lui dire au revoir. La façon dont il s'était détourné d'elle dans le lit, deux nuits de suite. La façon dont ses textos aujourd'hui étaient laconiques, transactionnels, vidés de toute intimité. L'appel anonyme faisant allusion à une liaison.

Elle était une femme adulte. Elle n'allait pas jouer à des jeux.

Elle attrapa son téléphone et lui envoya un texto : *Je voulais juste prendre des nouvelles.*

Il répondit aussitôt. *Toujours au commissariat. On parle plus tard.*

Pas : *Tu vas bien ?* Pas : *Tu me manques.* Juste : *plus tard.*

— N'importe quoi, marmonna-t-elle en posant le téléphone face contre le bureau.

Elle arpenta son box de long en large, les bras étroitement croisés. Elle se rappela qu'elle n'avait pas le luxe de se laisser submerger par l'état de sa relation. Pas quand Carolyn était morte. Pas quand le gouvernement mentait. Pas quand des familles attendaient toujours près de leur téléphone.

Elle se força à regagner sa chaise, ouvrit l'ordinateur portable Headway et se connecta.

Sa boîte de réception signala un nouveau message chiffré de BL4D3.

J'ai quelque chose. Tu es prête ?

Elle souffla et tapa sa réponse. *Balance.*

En attendant, elle sortit un classeur de son tiroir — son journal de bord des appels aux sources et des observations de terrain. Elle feuilleta jusqu'à la page intitulée « Victimes : Observations préliminaires » et contempla sa propre écriture.

Masques à oxygène mais pas de blessures visibles. Corps paisibles, « comme endormis ». Sang aux yeux et aux oreilles (Mazzy). Pas d'explosions, pas de coups de feu. Pas d'inhalation de fumée. FBI sur place avant les appels au 911.

Son ordinateur tinta.

Les rumeurs pointent vers un agent chimique. Effet instantané. Pas de signes externes. Aérosolisé ou diffusé via le système de ventilation. Tue en

quelques minutes. Pas de saignement sauf traces au niveau des orifices. Profil classique d'une toxine contrôlée.

Elle laissa échapper un long souffle. Elle s'en doutait. Aucun responsable ne l'avait confirmé publiquement, et les médias avaient tourné autour du pot, mais le tableau se dessinait depuis deux jours.

Ce qui apparut ensuite sur l'écran la figea sur place.

Le terrorisme cherche la visibilité, la peur, le message, le chaos. Les tests d'armes cherchent des données.

Elle tapa : *Tu es en train de dire que ce n'était pas du terrorisme. C'était un test d'arme.*

Une pause. Puis : *Je dis que quelqu'un voulait voir si son jouet fonctionnait.*

Son estomac se noua.

Elle se leva d'un bond, repoussant sa chaise si fort que les roulettes dérapèrent et heurtèrent le bureau derrière elle. Elle attrapa sa tasse de café, s'aperçut qu'elle était vide, et jura entre ses dents.

Elle jeta un œil à sa machine à expresso et se souvint qu'elle n'avait plus de grains. Elle traversa la salle de rédaction en direction de la salle de pause, marmonnant tout du long. À la machine à expresso, sa main tremblait légèrement tandis qu'elle versait les grains dans le moulin. Le broyeur se mit en marche avec assez de bruit pour que le seul autre occupant de la salle de pause, un correcteur, lève les yeux. Elle l'ignora.

Armée d'un double expresso, elle regagna son bureau d'un pas décidé.

Mon amie est morte à cette conférence, tapa-t-elle. Elle a envoyé un texto à son mari avant de mourir. NBACC. Ça te dit quelque chose ?

La réponse fut immédiate. *NBACC = National Biodefense Analysis and Countermeasures Center. Fort Detrick, Maryland. Géré par le gouvernement, sécurité maximale. Ils effectuent des autopsies sur les victimes d'agents biologiques et chimiques. Ils voient ce que le gouvernement ne veut pas que le public voie.*

Puis : *Et ?*

La gorge de Stella se serra. Le texto de Carolyn à Dragan avait été fragmenté, précipité — les mots de quelqu'un qui savait qu'elle n'aurait peut-être pas beaucoup de temps : *Helix. Arme secrète. NBACC dans le Maryland. Ça va jusqu'au sommet. Ce n'est que le début.*

Stella tapa : *Mon amie enquêtait sur une société militaire privée appelée Helix. Elle avait des informations selon lesquelles ils prévoyaient une*

démonstration d'une nouvelle arme. Elle a mentionné le NBACC dans sa dernière communication avant de mourir.

Une autre pause. Plus longue cette fois.

Puis : Black Rose. Tu dois écouter. Si le NBACC est impliqué, ce n'est pas une attaque terroriste. C'est un étouffement officiel. Ce labo ne se contente pas de traiter les victimes. Il fait disparaître les preuves pour le compte de ceux qui ont créé tout ça.

Un frisson lui parcourut les bras. Elle laissa l'information faire son chemin. Sans s'effondrer. En digérant.

Puis elle tapa : *Si j'y vais, tu peux me faire entrer ?*

Une autre pause, plus courte cette fois. *Quelques minutes seulement, pas plus. Caméras coupées pendant dix minutes. Codes d'accès, autorisation unique. Mais tu devras faire vite.*

Elle avala sa salive. *Je réserve mon vol là, maintenant.*

Elle tendait déjà la main vers sa carte de crédit d'urgence, celle qui n'était pas liée à ses comptes principaux, avant même d'avoir fini de taper.

Garcia était rentré chez lui. Elle lui envoya un texto depuis son fauteuil de bureau. *Je suis une piste. Hors réseau. Je te recontacte bientôt.*

Elle rassembla ses affaires et se dirigea vers l'ascenseur. Pendant la descente, elle réserva sur son téléphone un vol de nuit pour Baltimore. Elle n'utilisa pas son vrai nom.

Dans son appartement, elle passa rapidement de pièce en pièce. Elle n'avait pas préparé de sac d'urgence depuis des années, mais la mémoire musculaire guida ses mains. Ordinateur portable Headway. Clé USB cryptée. Téléphone jetable. Gants en cuir. Passeport. Vêtements de rechange. Liquide en petites coupures. Trousse de premiers secours compacte. Bombe lacrymogène. Lunettes noires. Elle ferma le sac en cuir noir et se redressa.

Avant qu'elle ne ferme l'ordinateur portable Headway, une notification apparut sur l'écran.

Appel vocal entrant : BL4D3.

Elle répondit immédiatement.

— Dis-moi.

Sa voix était basse et plate, teintée d'un léger accent d'Europe de l'Est qu'elle n'avait jamais pu situer plus précisément que quelque part à l'est de Vienne.

— Tu es en danger maintenant, dit-il. Si Helix ou leurs commanditaires savent que Carolyn t'a contactée, tu es déjà une cible potentielle. Tu dois te faire discrète. Aucune trace.

Stella attrapa ses clés et éteignit la lampe de bureau.

— À quel point ?

Il parla rapidement, comme il le faisait quand le compte à rebours était déjà lancé.

— Je te mets en place un canal fantôme. Pas d'opérateur. Pas de cloud. Aucun compte à ton nom. Oreillette à conduction osseuse, téléphone jetable blindé, communications vocales cryptées uniquement. Si quelqu'un surveille tes signaux, tu disparais.

— Où est-ce que je le récupère ?

— Tu arrives à BWI. Porte C. Hudson News. Troisième présentoir de chargeurs de téléphone, pochette noire avec une étiquette rouge. Ne t'attarde pas dessus.

Stella s'arrêta à la porte.

— Tu plaisantes.

— Je ne plaisante jamais avec la surveillance.

Un silence.

— C'est déjà actif. Le téléphone ne sonnera pas. Il ne s'allumera pas. Quand tu touches l'oreillette, je suis là.

Elle enfila sa veste.

— Plus aucun appel depuis ton téléphone personnel après ça, ajouta-t-il. Plus aucun texto. Si je ne suis pas dans ton oreille, pars du principe que quelqu'un d'autre écoute.

Elle sortit dans le couloir et referma la porte derrière elle.

— Alors reste dans mon oreille.

— Arrive d'abord à Baltimore.

— J'y vais.

— Encore une chose.

Son ton changea, dépouillé de son efficacité habituelle.

— Ne dis pas à ton rédacteur en chef où tu vas. Ne le dis pas à l'inspecteur.

Elle s'arrêta net.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Son silence était lourd de sens.

— Quelque chose cloche de son côté.

— Explique.

— Pas complètement. Pas encore. Mais son empreinte numérique est anormale. Quelqu'un s'est introduit dans ses comptes. Cryptage de niveau gouvernemental. Qui que ce soit, soit ils le surveillent, soit ils le manipulent.

Ses doigts se crispèrent sur la bandoulière de son sac.

— Donc il pourrait être compromis.

— Black Rose.

Sa voix était calme, presque prudente.

— Soit il trempe dedans, soit c'est un pion. Dans les deux cas, tu ne lui dis rien.

— Comment tu sais tout ça sur lui ?

— Je ne travaille pas avec des gens sans savoir tout ce qu'il y a à savoir sur eux. Absolument tout.

La ligne se coupa.

Stella resta immobile dans le couloir de son immeuble. Le silence s'installa autour d'elle, presque palpable. La lumière du plafond vacilla une fois. Elle fixa le sol et s'obligea à respirer.

Elle pensa au dos de Griffin tourné vers elle dans l'obscurité. À « laisse tomber ». À *on parle plus tard*. À un parking derrière un diner abandonné près de Ghirardelli Square.

Elle força ses jambes à bouger.

En bas, elle traversa le hall capuche relevée, tête baissée, jusqu'à ce que l'air froid de la nuit lui frappe le visage. Elle héla un taxi depuis le trottoir.

— L'aéroport, dit-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère.

Le taxi s'engagea dans la circulation.

Son téléphone vibra dès qu'elle boucla sa ceinture. Numéro inconnu. Le texto était court.

Une fois que tu auras atterri, tu n'existes plus. Pas d'appels, pas de textos, pas de cartes de crédit, pas de badge nulle part. Ne dis à personne où tu es. Carolyn t'a contactée sur une ligne non sécurisée. S'ils l'ont repérée, tu es déjà sur une liste.

Puis plus rien.

Stella posa le téléphone écran contre sa cuisse et regarda la ville défiler derrière la vitre. La baie apparut brièvement entre les immeubles, sombre et plate sous un ciel sans lune, puis disparut.

Elle se permit de le ressentir un instant. Pas la peur de Helix. Pas la peur de ce qui l'attendait à Fort Detrick. C'était la peur tapie sous tout le reste depuis deux jours, celle qu'elle n'avait pas nommée jusqu'ici.

Griffin n'était peut-être plus de son côté.

Elle appuya son front contre la vitre fraîche et laissa cette pensée s'installer sans broncher.

Puis elle serra la mâchoire et se redressa.

Elle n'avait pas besoin de confiance. Elle avait besoin de la vérité. Et dans quelques heures, elle serait dans le Maryland pour la trouver.

Chapitre huit

Quand l'avion atterrit dans le Maryland, Stella se sentit comme un fantôme.

Personne ne savait où elle se trouvait. Ni sa mère. Ni Garcia. Et surtout pas Griffin.

L'avertissement de BL4D3 continuait de résonner : Griffin n'était peut-être pas compromis lui-même, mais son matériel électronique pouvait l'être. Quoi qu'il en soit, Stella avait décidé de ne plus prendre de risques. Elle avait éteint son téléphone à San Francisco et résisté à l'envie de le rallumer.

L'aéroport BWI sentait le café brûlé, la sueur et l'air recyclé.

Stella traversa l'aéroport en scrutant les environs derrière de grandes lunettes de soleil noires. Elle portait un pantalon tactique noir, un blouson aviateur en soie et des rangers. Un sac en cuir pendait à son épaule, ses cheveux sombres flottant autour de son visage. Au milieu de tout ce noir, son rouge à lèvres était la seule touche de couleur.

Elle se déplaçait avec une neutralité maîtrisée. Ni précipitation, ni hésitation. Un Starbucks. Un kiosque à journaux avec les derniers gros titres sur l'attentat. Des agents du DHS regroupés près du retrait des bagages. Elle n'accorda pas un second regard à tout cela.

BL4D3 la guida jusqu'au Hudson News.

L'homme derrière le comptoir était petit, corpulent, une casquette gavroche enfoncée sur le front. Il croisa son regard exactement une seconde.

— Je vais aller pisser un coup, dit-il. Une fois que vous aurez pris un magazine, je vous suggère de faire pareil.

Il s'éloigna.

Stella trouva la pochette noire sur le troisième présentoir, derrière une rangée de câbles de chargement. Elle était plus lourde que prévu. Ses doigts trouvèrent du métal froid à travers le nylon, et son estomac se noua.

Toilettes. Maintenant.

Elle se laissa porter par le flot de passagers qui débarquaient et se glissa dans une cabine au fond des toilettes pour femmes. Elle posa le sac sur le réservoir et en ouvrit la fermeture éclair. Le Glock était niché à côté d'un chargeur de rechange, d'une pochette Faraday, d'un téléphone jetable, d'un badge de contractant à l'allure officielle et de l'oreillette. À conduction osseuse, noir mat, conçue pour se plaquer contre le crâne et disparaître.

Une fiche cartonnée reposait sur le dessus avec des instructions dactylographiées : *Tuez votre téléphone. Pochette Faraday. L'oreillette reste en place. C'est la seule ligne sûre. Le jetable est chargé. Bougez vite.*

Elle glissa son téléphone personnel dans la pochette Faraday. Plaça l'oreillette. Glissa le Glock dans sa ceinture, dans le dos, et le badge dans la poche de sa veste.

Silence. Puis une voix, proche comme un murmure derrière son oreille.

— Vous êtes en ligne.

— BL4D3.

— Ne prononcez plus mon nom, dit-il. Même avec ça, on ne peut pas être trop prudents.

Elle se lava les mains et étudia son reflet. Même visage. Mêmes yeux. Mais le monde s'était considérablement rétréci.

— Ce canal utilise un chiffrement rotatif, continua-t-il. S'il est intercepté, il meurt. Si je meurs, il meurt.

— Réconfortant.

— Deux clics, c'est l'abandon. Trois, c'est la fuite.

Elle ne demanda pas ce qui venait après « la fuite ».

Elle commanda un VTC avant de sortir des toilettes. Quand elle passa devant, le kiosque à journaux avait un autre employé derrière le comptoir. L'homme plus âgé ne leva pas les yeux. Bien.

Tandis que la voiture s'éloignait du terminal, BL4D3 combla les lacunes.

— Les retards d'autopsie ne sont pas des retards. C'est du confinement. Silver Bullet est conçu pour ne rien laisser qu'un laboratoire civil puisse identifier.

— Mode de diffusion ?

— Environnemental. CVC. Libération contrôlée dans le système de ventilation.

— Un test.

— Oui. Et vous vous dirigez vers l'installation qui évalue ce qui vient après. Celle qui traite tout ce que l'arme a touché une fois que les corps ne fournissent plus d'informations d'eux-mêmes.

NBACC. Fort Detrick.

— Si Helix sait que vous posez les bonnes questions, ajouta-t-il, ils ne vous arrêteront pas.

Elle observa le reflet du chauffeur dans le rétroviseur. Il fixait la route, l'air ennuyé.

— Ils essaieront de me tuer ?

— Pire, dit doucement BL4D3. Ils feront en sorte que vous n'ayez jamais été là.

Le VTC ralentit sans qu'on le lui demande. Le chauffeur s'arrêta le long d'une route de service.

— Terminus, dit-il.

L'installation devant elle n'était pas signalée. Des structures basses en béton derrière des clôtures, éclairées par des projecteurs blancs. L'architecture gouvernementale dans ce qu'elle avait de plus délibérément anonyme.

— Marchez, dit BL4D3. Allure normale. Vous êtes à votre place ici. Utilisez le badge.

Elle ajusta la bandoulière du sac et se dirigea vers l'entrée piétonne, les épaules détendues et l'expression blasée, comme marchent les contractants quand ils préféreraient être n'importe où ailleurs. Elle avait déjà joué ce rôle, dans des circonstances plus difficiles que celles-ci.

Le point de contrôle était discret. Une cabine vitrée, un lecteur de badge et une agente de sécurité en uniforme, la quarantaine, qui leva à peine les yeux de son écran.

— Bonsoir, dit la femme.

Stella passa le badge. Feu vert.

L'air à l'intérieur devint immédiatement plus froid, purgé de tout ce qui était humain. Le bâtiment bourdonnait du son de systèmes gérant d'autres systèmes. Elle suivit les indications discrètes de BL4D3 à travers des couloirs administratifs, des murs beiges, des chartes encadrées, la neutralité

institutionnelle d'un lieu qui avait décidé depuis longtemps de ne pas attirer l'attention sur lui.

Puis l'ascenseur la fit descendre.

Quand les portes s'ouvrirent, la façade prit fin. Pas de fenêtres. Pas d'art. Des caméras nichées dans les coins supérieurs du plafond. C'était là que le bâtiment cessait de jouer la comédie.

Elle sortit et sentit le resserrement familial dans sa poitrine.

Claustrophobie. Vieille ennemie.

Headway ne l'avait pas traitée comme quelque chose à comprendre ou à ménager. Ils l'avaient signalée, documentée, puis systématiquement exploitée. Pièces sans fenêtres. Couloirs en sous-sol. Portes en acier qui se fermaient avec un clic final et résonnant. Ils l'avaient laissée seule dedans, parfois pendant des minutes, parfois plus longtemps, surveillant ses constantes vitales de l'autre côté du mur pendant que son poulx s'emballait et que ses poumons oubliaient leur rythme. L'instruction était toujours la même : *respirez et laissez passer. Cataloguez les sensations plutôt que d'y réagir. C'est de la panique. Ce n'est pas la mort. Encore. Encore.* Jusqu'à ce que la différence devienne instinctive.

Ils avaient durci les épreuves. Des espaces plus étroits. Des plafonds plus bas. Des durées plus longues. Des lumières qui vacillaient, puis s'éteignaient complètement. La leçon n'était jamais le confort. C'était la fonctionnalité. Pouvait-elle encore penser ? Encore écouter ? Encore bouger ? Si elle échouait, ils le notaient et la renvoyaient le lendemain. Si elle réussissait, ils resserraient les paramètres.

Elle avait appris à reconnaître les signes. La poitrine qui se serre, les fourmillements qui envahissent les membres, l'envie de bouger vite ou de se figer complètement. Elle avait appris à ralentir sa respiration, à compter sans compter, à s'ancrer à quelque chose de réel. La panique était devenue un bruit de fond. Un voyant d'alerte qu'elle accusait réception puis écartait. Elle ne disparaissait jamais. Elle cessait simplement de l'emporter.

Elle la sentit à présent parcourir son cuir chevelu et chercha la première distraction fiable.

Griffin.

Il détesterait cet endroit, pensa-t-elle. Trop propre. Trop contrôlé. Il croyait que la vérité exigeait des frictions, du désordre, des gens qui se disputaient dans les couloirs et laissaient échapper ce qu'ils auraient dû taire. Cet endroit ne fuyait pas. Il absorbait. Penser à lui avait son propre

poids, une douleur sourde pour laquelle elle n'avait pas le temps. Mais quand elle avait besoin d'ancrer son esprit à quelque chose de réel, c'était encore lui qu'il trouvait en premier.

Elle ne savait pas quoi en faire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

La voix de BL4D3 la ramena brusquement.

— Rien, dit-elle doucement. J'y suis presque.

Le couloir débouchait sur une section qui clochait avant même qu'elle puisse dire pourquoi. Des laboratoires aux parois vitrées, figés en pleine opération. Des postes de travail abandonnés, des chaises repoussées comme si leurs occupants étaient sortis et n'étaient jamais revenus. Des écrans encore allumés affichant des données en suspens, des chiffres arrêtés en plein calcul.

— C'est ici qu'ils apportent tout après, dit BL4D3. Les échantillons. Les résidus environnementaux. Tout ce que l'arme a touché quand les corps n'ont plus rien à dire.

Stella ajusta le Glock à sa ceinture et avança.

Elle se glissa par la porte intérieure du laboratoire, la tirant derrière elle sans la laisser se refermer complètement. Sa garantie de pouvoir ressortir.

Le froid ici était plus mordant, celui de la réfrigération plutôt que de la climatisation. L'espace sentait le détergent industriel avec quelque chose de chimique en dessous, quelque chose qui tapissait le fond de la gorge. Les néons donnaient à tout une légère teinte verdâtre. Des rangées de tables en acier inoxydable s'alignaient sur toute la longueur de la pièce, chacune encombrée d'appareils de contrôle, de conteneurs d'échantillons scellés et de congélateurs à spécimens vitrés.

— Le black-out des caméras commence maintenant, dit BL4D3. Bouge.

Les voyants rouges au-dessus de chaque caméra s'éteignirent un par un.

Dix minutes.

Stella traversa la pièce rapidement, scrutant chaque ombre, chaque armoire, chaque interstice entre les congélateurs où quelqu'un aurait pu se cacher. Un panneau de risque biologique pendait de travers sur une porte d'armoire. Un gant en latex gisait au milieu du sol.

Son pouls battait vite, mais régulier.

— Le poste informatique est sur ta gauche, dit BL4D3. Tour noire, trois écrans.

Elle le repéra et se dirigea droit vers le bureau.

— Branche ta clé.

Elle s'agenouilla à côté du poste de travail et glissa la clé USB cryptée dans un port. Les écrans s'animèrent, des fenêtres en cascade de fichiers classifiés envahissant l'affichage. Formules chimiques. Données de séquençage ADN. Chaînes d'e-mails internes aux en-têtes caviardés.

— Clique sur le dossier intitulé RK-9C, dit BL4D3.

Elle obéit. D'autres dossiers s'ouvrirent, enfouis au cœur de zones restreintes.

— Maintenant tape exactement ce que je te dis.

Elle tapa rapidement, des suites de chiffres et de commandes qu'elle n'avait jamais vues dans aucun système d'exploitation standard, ses doigts gantés courant avec précaution sur les touches. Elle ne pouvait pas se permettre la moindre erreur.

Un bip discret.

Un nouveau répertoire apparut : ÉVÉNEMENT TECH SF, DONNÉES D'AUTOPSIE.

Son souffle se bloqua.

— J'y suis, chuchota-t-elle.

— Télécharge tout. Puis sors de là.

Elle cliqua sur Enregistrer. La barre de progression apparut dans le coin de l'écran et commença à avancer.

Trente pour cent. Quarante-deux. Soixante-huit.

Son genou tressautait contre le pied du bureau. Elle se força à s'arrêter.

Quatre-vingt-quatorze pour cent.

Un bruit.

Stella se figea. Elle crut d'abord l'avoir imaginé. Puis il revint, net et délibéré. Des pas, quelque part entre les rangées de congélateurs.

— BL4D3, souffla-t-elle. Il y a quelqu'un.

Il inspira brusquement.

— Impossible. Les caméras sont toujours coupées, à moins qu'ils ne soient entrés avant que je coupe le flux.

La barre de progression atteignit cent pour cent.

Stella arracha la clé au moment précis où une ombre bougea dans l'interstice entre deux congélateurs.

— Cours, dit BL4D3 dans son oreillette.

Elle était déjà en mouvement. Sa main trouva le Glock à sa ceinture, elle le dégaina d'un geste fluide et se plaqua derrière le poste de travail le

plus proche.

Une silhouette jaillit des ombres entre les rangées. Équipement tactique. Masque. Rapide et rasant le sol.

— Qui est là ? lança-t-elle sèchement.

Le déclic métallique d'un cran de sûreté fut sa seule réponse.

Elle plongea derrière le bureau au moment où le premier coup partait, assourdissant dans la pièce close. La balle perfora l'armoire métallique où elle s'était tenue. Elle roula sur la droite, se redressa en position accroupie et tira deux fois.

Un grognement. Puis un bruit mat.

Elle resta accroupie et avança vers le bruit. L'homme gisait au sol entre deux postes de travail, les deux mains plaquées sur son épaule droite, du sang suintant entre ses doigts. Son masque avait glissé dans la chute. Ses yeux, quand ils croisèrent les siens, étaient affolés.

Elle se dressa au-dessus de lui et pressa le Glock contre sa tempe.

— Qui t'envoie ?

Il ne dit rien. Mâchoire serrée, souffle haletant.

— Stella.

La voix de BL4D3 intervint, urgente.

— Ils ont intercepté les communications. Les caméras reviennent en ligne. Sors de là tout de suite.

Elle retira l'arme et lui assena un coup de crosse sur la tempe. Il s'effondra, inerte. Elle s'accroupit et arracha le badge de son gilet : l'insigne d'Helix, un serpent enroulé autour d'un poignard. Elle l'empocha et se redressa.

Au-dessus d'elle, les caméras de sécurité se mirent à vrombir et à pivoter, leurs voyants rouges se rallumant un par un.

Stella fonça vers la sortie de secours au fond de la salle. Derrière elle, des cris, puis des bottes martelant le sol du couloir, de plus en plus proches.

Elle percuta la porte de l'épaule et déboucha dans la cage d'escalier. Au passage, elle tira d'un coup sec sur la poignée de l'alarme incendie fixée près de la porte. L'alarme déchira le silence, stridente, envahissant chaque couloir.

Elle dévala les marches, le cœur battant la chamade. Enfin, le rez-de-chaussée.

Elle franchit la porte extérieure en trombe et l'air froid de la nuit l'enveloppa. Un soulagement l'envahit, mais ce n'était pas encore fini. Au

loin, les sirènes retentissaient déjà.

Elle escalada la clôture et atterrit lourdement de l'autre côté.

Elle courut vers la lisière d'arbres en bordure du périmètre. L'herbe était humide sous ses pieds et le froid lui cinglait le visage comme une gifle. Elle traversa le rideau d'arbres et continua de courir jusqu'à ce que le son de l'alarme s'estompe et que les lumières de l'installation ne soient plus qu'une lueur pâle à travers les branches derrière elle.

Elle déboucha dans une rue résidentielle tranquille. Des maisons modestes, la plupart plongées dans l'obscurité, le genre de quartier où l'on se couchait tôt et où l'on ne se mêlait pas des affaires des autres.

Elle rajusta sa veste, s'efforça de calmer sa respiration et se mit à marcher d'un pas mesuré, comme quelqu'un qui rentrait chez soi après une garde de nuit.

— BL4D3. Tu es toujours là ?

— Toujours là. Dirige-toi vers l'est. Je m'occupe de ton extraction.

— Je vais trouver une voiture, puis prendre le prochain vol pour San Francisco sous l'une de mes fausses identités, dit-elle en scrutant les voitures garées le long de la rue. J'ai déjà un billet qui m'attend.

— Reçu. Je coupe les communications pendant quelques heures. Appelle si tu as besoin.

— Compris.

Elle essaya les poignées de portière en marchant, avec suffisamment de désinvolture pour ne pas attirer l'attention d'un éventuel insomniaque. À la quatrième voiture, une Honda Civic vieille de dix ans, la poignée céda.

Elle se glissa sur le siège conducteur, posa son sac de sport sur le plancher côté passager et l'ouvrit. Sous les vêtements de rechange, ses doigts trouvèrent le multi-outil compact qu'elle avait pris par habitude. Elle le sortit, déplia la lame et se pencha sous la colonne de direction. À tâtons dans l'obscurité, elle localisa le faisceau de câbles, sépara les fils de la batterie de ceux de l'allumage, les dénuda avec le tranchant de la lame et mit les extrémités de cuivre en contact. Le moteur démarra au deuxième essai.

Elle garda les phares éteints et se guida à la lueur ambiante de la rue jusqu'à ce qu'elle ait quitté le quartier et rejoint une route principale. Alors seulement, elle laissa échapper un long souffle maîtrisé.

Les caméras avaient capté son visage. Elle ne se faisait aucune illusion là-dessus. Vu la résolution des systèmes de surveillance gouvernementaux,

la reconnaissance faciale l'identifierait dans l'heure. Peut-être moins.

Elle s'était introduite par effraction dans une installation fédérale classifiée, avait tiré sur un homme et volé ses identifiants. Elle repartait aussi avec un disque dur contenant des données d'autopsie issues d'un test d'armement que le gouvernement faisait passer pour une attaque terroriste.

Elle serra le volant à s'en faire blanchir les jointures, les yeux rivés sur la route.

La quête de la vérité venait de prendre une autre dimension. Les enjeux étaient plus élevés, et le temps lui était compté.

Son pied enfonça l'accélérateur tandis que la voiture s'enfonçait dans la nuit.

Chapitre Neuf

Stella ne s'arrêta pas avant que Fort Detrick ne soit à des kilomètres derrière elle.

Elle emprunta des routes secondaires, se faufila à travers des lotissements plongés dans l'obscurité et des galeries marchandes aux rideaux baissés, jusqu'à ce que ses mains cessent enfin de trembler. Lorsqu'elle repéra un supermarché avec un parking à moitié vide et le genre d'éclairage ambiant qui n'était relié à aucune caméra visible, elle gara la Civic volée dans un coin reculé, coupa le moteur et resta là, immobile.

Elle savait exactement ce qui venait ensuite : Effacer. Abandonner. Disparaître.

Elle remit ses gants et procéda méthodiquement. Volant, levier de vitesses, poignée de porte, boucle de ceinture, bouton de la radio. Chaque surface qu'elle avait pu toucher. Quelqu'un finirait par trouver la voiture et la rendrait à son propriétaire.

Elle parcourut deux pâtés de maisons sans regarder derrière elle, coupa par une ruelle derrière une station-service et jeta le Glock dans l'eau sombre d'un fossé de drainage. Elle gagna un arrêt de bus, prit un bus en direction de l'aéroport, descendit à mi-parcours, marcha vers l'est sur un pâté de maisons et commanda un VTC sous un nom qui n'était pas le sien.

Quand elle entra dans le terminal, elle ressemblait à n'importe quel autre voyageur épuisé. Des hommes d'affaires aux cravates desserrées. De jeunes familles qui se débattaient avec poussettes et bagages à main. Des voyageurs solitaires retranchés derrière leurs écouteurs. Personne ne lui accorda un second regard.

Elle, en revanche, dévisagea tout le monde.

Alors qu'elle se dirigeait vers sa porte d'embarquement, elle évalua chaque visage qu'elle croisait.

Puis elle le vit.

Sa vision périphérique le repéra en premier — une immobilité délibérée dans un aéroport où tout n'était que mouvement.

Jean noir. Blazer noir sur un T-shirt blanc. Cheveux blonds plaqués en arrière, visage anguleux, yeux bleus bien trop alertes pour cette heure. Deux chaînes en or au cou, des bagues à trois doigts. Pas de sac à dos, pas de valise, pas de sacoche d'ordinateur.

Pas un voyageur.

Quand elle passa devant lui, il se leva. Il mesurait facilement plus d'un mètre quatre-vingt-dix.

Le mouvement était décontracté. Mais elle nota le moment choisi.

Il lui emboîta le pas.

Stella continua de marcher, le visage neutre. À la vitrine suivante, elle tourna légèrement la tête, feignant d'examiner un étalage. Le reflet lui offrit une vue dégagée sur le couloir derrière elle. Il était là, fidèle comme une ombre, et comblait l'écart à un rythme tranquille.

Elle s'engouffra dans une librairie.

À l'intérieur, elle se dirigea nonchalamment vers une table de nouveautés, prit le thriller le plus proche et l'ouvrit face à l'entrée. Un instant plus tard, le Blond passa devant la devanture d'un pas régulier, les yeux droit devant lui, sans jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Cela ne la rassura pas. Cela signifiait qu'il était doué.

Elle trouva un angle entre deux étagères d'où elle avait vue sur le couloir et sortit le petit miroir de poche de sa veste. Elle l'ouvrit et orienta la glace. Il était là, arrêté devant une fontaine à eau à six mètres, penché en avant comme s'il buvait. Sa gorge ne bougeait pas. Ses yeux étaient tournés vers la librairie.

Stella referma le miroir d'un coup sec, quitta la librairie par la sortie secondaire et partit dans la direction opposée à sa porte d'embarquement.

Elle tenait le miroir avec désinvolture et vérifiait derrière elle à intervalles réguliers. Sa taille le trahissait. Il avait fait demi-tour et la suivait de nouveau.

Un vol à l'arrivée déversa une nouvelle vague de passagers dans le couloir. Stella pivota et se fondit dans la foule, se servant du flux pour

changer de direction jusqu'à marcher droit vers lui. Elle vit un éclair de surprise traverser son visage quand il comprit ce qui se passait.

Trop tard pour faire semblant.

Elle se fraya un chemin à travers les derniers mètres de foule jusqu'à se retrouver à côté de lui. Ses doigts cherchèrent instinctivement son Glock absent, et elle nota ce manque sans s'y attarder. S'il avait réussi à passer une arme au contrôle de sécurité, elle aviserait le moment venu.

— Mademoiselle LaRosa.

La voix avait un accent traînant du Sud, nonchalant et décontracté.

Elle tourna la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Vous êtes là pour m'éliminer ?

Il écarta son blazer juste assez pour lui montrer l'arme dans son holster et le badge suspendu à une lanière de cuir. Elle se pencha légèrement pour le lire.

Pas la TSA.

Il laissa retomber le blazer et esquissa un demi-sourire paresseux.

— Jason Hale. CIA.

Il tendit la main. Elle l'ignora.

— Si vous vouliez me rencontrer, pourquoi ce petit jeu du chat et de la souris ? demanda-t-elle. La CIA est si ennuyeuse que vous devez vous divertir en filant des journalistes dans les aéroports ?

Quelque chose comme un véritable amusement passa sur son visage.

— Je ne vais pas mentir. Ça peut l'être.

De près, il avait l'aisance décontractée d'un homme qui ne s'était jamais soucié de l'opinion des autres. Manquait plus que ça.

— Qu'est-ce que vous voulez, Hale ?

Il haussa les épaules.

— Votre nom a déclenché une alerte à la TSA. Mes supérieurs m'ont envoyé voir ce qui se passait.

Elle eut un ricanement.

— Personne ne m'a arrêtée à la sécurité. Essayez encore.

Quelque chose changea dans son regard. Pas de la surprise. Quelque chose de plus calculé, comme s'il évaluait jusqu'où il pouvait aller. Il souffla et leva brièvement les deux paumes.

— D'accord. On m'a chargé de gérer les fuites potentielles vers le public concernant ce qui s'est passé.

— Évidemment, dit-elle.

Au-dessus d'eux, les haut-parleurs annoncèrent l'embarquement de son vol. Les passagers commencèrent à former une file à la porte, juste derrière lui.

Elle fit mine de le contourner.

Il ne la toucha pas. Il déplaça simplement son poids — un léger changement d'angle qui lui barra le passage sans contact physique. Elle s'arrêta.

— Personne n'est payé pour se taire, dit-il. C'est une question de sécurité nationale. C'est tout.

— Pourquoi est-ce que je ne vous crois pas ?

Il l'étudia un moment, la jaugeant du regard. Puis il baissa la voix.

— Parce que vous en savez déjà trop. Et vous êtes assez intelligente pour savoir que ça vous met dans une position très dangereuse.

Un frisson la parcourut. Elle n'en laissa rien paraître.

— C'est une menace ?

— C'est un fait.

Il ne détourna pas le regard.

— Si vous continuez à courir après cette affaire toute seule, vous allez finir morte. Ou pire, reprit-il.

— Qu'est-ce qui est pire que la mort ?

Il laissa la question en suspens.

— Travaillez avec moi.

Elle laissa échapper un rire bref et sec.

— Et si je refuse ?

L'aisance quitta son visage. Sa voix se fit calme et assurée.

— Alors je m'assurerai que vous ne puissiez pas.

Elle sentit la chaleur monter en elle.

— Vous ne pouvez pas m'écarter d'un article. Pas sans m'arrêter. Et même dans ce cas, je trouverais un moyen de le faire publier. Le seul moyen de m'en empêcher, c'est de me tuer. C'est ce que vous êtes prêt à faire ? Tuer une journaliste pour enterrer une histoire qui pourrait sauver des vies ?

— Qui a parlé de vous tuer ?

L'amusement était revenu, léger et agaçant.

— Alors c'est la seule issue possible, dit-elle d'une voix plate. Parce que je ne m'arrêterai pas.

— Vous croyez que c'est juste un article ?

Son ton se durcit.

— C'est une guerre. Et pour l'instant, vous ne savez pas qui est le véritable ennemi.

Le dernier appel d'embarquement pour son vol résonna dans le terminal.

Stella entendait son poulx battre dans ses oreilles. Tous ses instincts lui criaient : pars, monte dans cet avion, continue seule. Mais si ne serait-ce que la moitié de ce qu'il disait était vrai, continuer seule la ferait tuer ou disparaître avant qu'elle puisse publier le moindre mot.

Elle s'efforça de garder une voix neutre.

— Pourquoi vous ferais-je confiance ?

— Vous ne devriez pas, dit-il.

Le sourire entendu était revenu, plus lent cette fois.

— Mais je reste votre meilleure chance de survie. Votre petite visite au labo ce soir vous a mis une énorme cible dans le dos.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Il poussa un soupir, comme un homme qui aurait préféré éviter ce qui allait suivre.

— Cette alerte de la TSA dont j'ai parlé. J'ai omis un détail.

— Évidemment.

— Ils ont lancé un avis de recherche vous concernant. National. Armée et dangereuse, approcher avec prudence, appeler le 911 en cas de repérage.

Il plongea lentement et délibérément la main dans son blazer, en sortit un téléphone et tourna l'écran vers elle.

Son propre visage lui faisait face. La photo était en haute résolution, tirée d'un portrait officiel du journal.

Le texte au-dessus lui retourna l'estomac.

AVIS DE RECHERCHE. STELLA LAROSA. ARMÉE ET DANGEREUSE.

— C'est un faux, dit-elle, même si elle savait déjà que non.

La mise en page était trop soignée. Modèle fédéral, jargon policier, une liste de diffusion en bas qui lui retourna l'estomac.

— C'est on ne peut plus réel, dit Hale. TSA, Sécurité intérieure, police d'État et locale. La moitié du pays l'a reçu à l'heure qu'il est.

— Depuis combien de temps est-il actif ?

— Diffusé il y a une trentaine de minutes, dit-il. Juste au moment où vous passiez la sécurité. La TSA allait vous interpeller au contrôle, mais j'étais déjà dans le terminal.

— Vous m'avez suivie depuis le NBACC, dit-elle.

Ce n'était pas une question.

— Une fois que la TSA a confirmé votre atterrissage dans le Maryland, il n'a pas fallu longtemps pour deviner où vous étiez allée. Je suis arrivé quelques minutes après que tout a dérapé. Ensuite, un retour à l'aéroport était la suite logique.

— Coup de chance.

— Pour nous deux, je dirais.

Il rangea le téléphone.

— Comme je vous l'ai dit, c'est moi qui vous évite les menottes pour l'instant.

Elle détestait l'idée qu'il puisse avoir raison.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi vouloir m'aider ?

— Vous vous trompez de sens, dit-il. C'est moi qui veux que vous m'aidiez. Ma mission est de découvrir qui et quoi se cache réellement derrière l'attaque de San Francisco. Vous et moi savons qu'il se passe bien plus que ce qu'on raconte. Ça remonte haut. Peut-être au plus haut niveau. Mon travail là-dessus est classifié.

Il soutint son regard.

— Et vous allez m'aider à y parvenir.

— Et pourquoi je ferais ça ?

Les derniers passagers passaient leurs billets au portique derrière lui. L'agent reprit le micro.

Hale jeta un coup d'œil vers la porte d'embarquement, puis son regard revint sur elle.

— Parce que vous voulez découvrir qui a tué votre amie Carolyn, dit-il à voix basse. Et vous voulez écrire l'article pour lequel elle est morte.

Une vague de chaleur lui traversa la poitrine, vive et brutale. Il en savait trop. Sur Carolyn. Sur elle. Sur tout.

Elle avait quelques secondes pour se décider.

Elle pouvait monter dans cet avion. Continuer à tirer les fils seule, comme elle l'avait toujours fait. Mais l'avis de recherche était réel ; elle le lisait sur son visage. Sans quelqu'un à l'intérieur du système pour lui servir de bouclier, elle n'atteindrait pas la prochaine piste avant que quelqu'un ne la cueille dans la rue.

Elle ne lui faisait pas confiance.

Mais elle n'était pas stupide non plus.

Il dut voir qu'elle pesait le pour et le contre, car il inclina légèrement la tête vers la porte et souffla.

— Allez-y. Montez dans cet avion.

Son ton s'était fait presque las.

— Courez après ce que vous croyez tenir. Mais comprenez bien : si vous partez maintenant, c'est fini pour vous.

Elle ne dit rien.

— Si vous ne travaillez pas avec moi, vous ne travaillez plus, continuait-il, la voix plus basse. Cet avion atterrit, et vos accréditations de presse n'ouvrent plus aucune porte. Vos sources ne répondent plus. Vos comptes sont signalés. Les gens sur qui vous comptiez décident qu'ils préfèrent ne pas être associés à une femme que le gouvernement fédéral vient de classer armée et dangereuse.

Il fit un pas vers elle.

— Vous ne perdrez pas seulement l'article. Vous perdrez tout.

Une colère lente et brûlante monta en elle, limpide et libératrice.

— Donc je coopère et vous me laissez ma vie, dit-elle.

— En gros, oui. Et vous aurez votre article. La mort de votre amie aura servi à quelque chose.

Il haussa les épaules, comme pour dire que la formulation ne le regardait pas. La façon dont il parlait de Carolyn lui serra la poitrine.

— Mais n'y voyez pas de la générosité. Vous avez fourré votre nez là où il ne fallait pas. Travailler avec moi, c'est ce qui me permet de vous justifier auprès de mes supérieurs. Je leur dis que vous êtes sous contrôle, que vous ne représentez pas une menace. Ça vous fait gagner du temps. Ça vous maintient opérationnelle. Pour l'instant.

La voix de l'agent d'embarquement résonna une dernière fois dans les haut-parleurs.

Elle regarda la file d'embarquement. Puis Hale. Tous ses instincts lui hurlaient de fuir cet homme.

Mais les instincts ne valaient que par les informations sur lesquelles ils reposaient. Et pour l'instant, il en savait plus qu'elle.

Elle expira lentement.

— Je vais travailler avec vous.

Il haussa un sourcil.

— Une condition, dit-elle.

— Laquelle ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Si vous reparez de mon amie sur ce ton, je ferai en sorte que vos supérieurs passent les six prochains mois à expliquer pourquoi un agent de la CIA a fini le nez dans la baie.

Un léger sourire se dessina sur ses lèvres. Il fit un signe de tête vers la sortie.

— Allons-y.

Stella jeta un dernier regard vers la porte d'embarquement. L'agent la refermait.

Elle se retourna et suivit Hale hors du terminal.

Chapitre dix

Les portes automatiques s'ouvrirent en sifflant, et Hale les franchit sans se retourner pour voir si Stella suivait.

Quel salaud arrogant.

Il la conduisit jusqu'à un SUV noir garé le long du trottoir. Vitres teintées. Plaques officielles. Évidemment.

Elle s'arrêta à côté du véhicule.

— C'est ici que tu m'enfonces une cagoule sur la tête avant de me faire disparaître ? demanda-t-elle.

— Seulement si tu le demandes gentiment, dit-il en ouvrant la portière passager.

Elle monta à bord, aussitôt agacée par l'odeur d'après-rasage hors de prix qui imprégnait l'habitacle.

Il s'installa au volant, démarra et s'éloigna du trottoir.

— Accouche, dit-elle, les bras croisés.

— Commençons par le commencement, répondit-il. Travailler avec moi ne veut pas dire que tu peux jouer les journalistes comme d'habitude.

Sa mâchoire se crispa.

— Pardon ?

— On ne parle pas d'un conseiller municipal corrompu ou d'un flic véreux filmé en flagrant délit, dit Hale, les yeux sur la route. C'est la guerre. Les guerres, on ne les couvre pas en temps réel. On les contrôle.

Sa façon de le dire lui glaça le sang.

— Je ne te fais toujours pas confiance.

Il souffla bruyamment.

— Silver Bullet, c'est bien plus gros que tu ne le crois, continua-t-il. Helix l'a développé, mais ce ne sont pas eux qui tirent les ficelles. Il y a un acheteur. Un acheteur puissant.

Il avait lâché les noms sans hésiter. Silver Bullet. Helix. Soit il disait la vérité, soit il jouait à un tout autre jeu.

— Qui est l'acheteur ?

— On y travaille encore, dit-il. Ce que je peux te dire, c'est que ce qui s'est passé à San Francisco était un test. Une démonstration. Un galop d'essai.

L'estomac de Stella se noua.

— Tu veux dire qu'une autre attaque se prépare.

— Je dis que Silver Bullet n'a jamais été conçu comme une opération isolée.

Elle souffla et se tourna vers la vitre, regardant les lumières de la ville défiler dans le noir.

— Pourquoi m'impliquer ? Qu'est-ce que tu attends de moi ? Qu'est-ce que j'ai que tu n'as pas ?

— Tes sources. Tes pistes. Tout ce que tu as déterré, dit-il. Tu t'es introduite dans un bâtiment fédéral sous haute sécurité ce soir, et tu en es ressortie. Tu n'as pas fait ça toute seule.

— Donc c'est du chantage.

Elle se tourna pour le regarder.

— Je ne te dirai rien du tout. Tu veux que je balance mes sources à la CIA. Il y a un truc que tu ne sais peut-être pas sur les vrais journalistes : on préfère la prison plutôt que de donner une source. Ce n'est pas de l'idéologie. C'est le métier.

— Je comprends. Je ne te demande pas de les griller. Je te demande de bosser avec moi pour empêcher quelque chose qui pourrait changer le monde à jamais. Il y a une différence. Tes sources peuvent nous aider tous les deux. C'est tout ce que je dis.

Elle resta assise, mâchoire serrée, passant en revue tout ce qu'il n'avait pas dit.

— Ça ne me plaît pas, finit-elle par dire. Rien de tout ça.

— Je sais, dit Hale en s'engageant sur l'autoroute. Mais tu es assez maligne pour savoir que c'est le bon choix.

Elle fixa la route devant elle, bras toujours croisés, détestant la précision de sa logique.

Elle détestait son accent traînant. Son assurance. La façon dont il savait pertinemment qu'il ne lui avait laissé aucun vrai choix.

Son téléphone bipa.

Elle baissa les yeux. Griffin. Elle inclina l'écran pour que Hale ne puisse pas lire.

Où es-tu ?

Étrange. Pas : *Tu vas bien ?* Pas : *Je me suis fait du souci.* Juste : *Où es-tu ?*

Un frisson lui parcourut la peau. Savait-il qu'elle avait quitté San Francisco ? Qu'elle était allée dans le Maryland ?

Elle tapa : *Pourquoi ? Je te manque ?*

Les trois petits points n'apparurent pas. À la place, un nouveau message arriva.

Des pistes ?

Elle fixa le message.

Pas : *Tu es en sécurité ?* Pas : *Appelle-moi quand tu peux.* Juste : *Des pistes ?*

Elle tapa : *Tu fais quoi là ?*

Une pause. Puis : *En plein truc. On se parle bientôt.*

Il l'avait contactée pour aussitôt la repousser. Et tout ce qu'il voulait, c'était savoir où elle se trouvait. Quelque chose remua au creux de son ventre, sourd et profond, la même vibration que l'appel anonyme, le dos tourné dans le noir, les textos laconiques de toute la journée.

Cela faisait trois jours qu'elle résistait à la conclusion évidente. Maintenant, assise dans un SUV gouvernemental sur une autoroute sombre du Maryland, son visage affiché sur un avis de recherche fédéral, elle cessa enfin de résister.

À présent, elle avait des soupçons. Elle n'avait pas le temps pour ça. Mais c'était là.

Elle ferma le message et glissa le téléphone dans la poche de sa veste.

— Tu ne dis rien, dit Hale, les yeux toujours sur la route.

— Tout ne mérite pas un commentaire, dit-elle.

Ses lèvres frémirent.

— Tu penses à l'inspecteur ?

Son estomac se noua.

— Ça ne te regarde pas.

— Je m'en doutais.

Il haussa les épaules.

— Tu avais ce regard.

— Quel regard ?

— Le regard « j'aimerais bien savoir ce qu'il fait en ce moment ».

Il lui jeta un coup d'œil en biais.

— Les choses sont tendues ces derniers temps. Des appels sans réponse. Des textos qui ne mènent nulle part. Des heures sup à des horaires bizarres. Ses doigts se crispèrent sur ses cuisses.

— Ferme-la.

Il eut un sourire narquois.

— J'ai touché une corde sensible.

— Je n'ai pas besoin que la CIA commente ma vie sentimentale, dit-elle d'un ton égal.

— Ce n'était pas un commentaire, répondit-il. Juste une observation. Tu es distraite. Dans notre métier, la distraction tue.

Sa mâchoire se crispa.

— Et toi, c'est quoi ton excuse ?

— Pour quoi ?

— Pour être aussi insupportable.

Hale laissa échapper un rire grave, décontracté. Elle avait envie de le frapper.

— T'es marrante quand t'es en colère, LaRosa.

Elle se tourna vers la vitre. Elle n'était pas marrante. Elle était furieuse contre lui, contre Griffin, contre elle-même de laisser tout ça l'atteindre alors qu'elle avait bien plus urgent à gérer.

Quelqu'un venait d'essayer de la tuer dans un laboratoire gouvernemental.

Le SUV ronronnait sur un tronçon d'autoroute plongé dans le noir. Elle ne savait toujours pas où il l'emmenait. Ça la dérangeait plus qu'elle ne le montrait.

— On va où ? demanda-t-elle d'un ton neutre.

— En lieu sûr, dit-il.

— Ce n'est pas une réponse.

— Tu ne me fais pas confiance, observa-t-il.

— Sans blague ?

Il eut un petit rire.

— En ce moment, je suis tout ce qui te sépare de gens qui veulent te faire taire définitivement. Tu veux que je te rappelle que ton intrusion là-bas t'a collé une cible dans le dos ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre.

Des phares.

Arrivant vite. Mauvaise voie. Droit sur eux.

Hale jura et donna un coup de volant. Les pneus hurlèrent sur le bitume tandis que le SUV faisait une embardée. Un deuxième jeu de phares surgit sur la droite. Deux véhicules, coordonnés, refermant un piège.

Des coups de feu. La vitre passager explosa vers l'intérieur.

Stella se baissa instinctivement, une pluie de verre sur ses épaules et ses genoux. Hale vira sec sur une bretelle de sortie. Le SUV chassa de l'arrière, se rattrapa, se stabilisa.

D'autres coups de feu. Les voitures qui les suivaient prirent la bretelle derrière eux.

— Tu as une autre arme ? demanda Stella d'une voix posée.

— Boîte à gants.

Elle l'ouvrit d'un coup sec, trouva le pistolet, vérifia la chambre. Prêt.

Une autre rafale toucha le panneau arrière. La lunette arrière se fissura mais tint bon.

Des réflexes qu'elle n'avait pas sollicités depuis des années refirent surface d'eux-mêmes. Stella se tordit sur son siège, baissa ce qui restait de la vitre latérale fracassée et se pencha suffisamment pour voir la voiture la plus proche combler l'écart, les éclairs des tirs trouant l'obscurité.

Elle visa. Le premier coup passa à côté. Elle ajusta. Le second fit mouche.

Le pare-brise de la voiture de tête s'étoila et le véhicule fit une embardée, déporté sur la voie de gauche. La deuxième voiture fit un écart pour l'éviter. Hale écrasa l'accélérateur et le SUV bondit en avant. Les deux véhicules rapetissèrent dans le rétroviseur latéral.

Quelques kilomètres plus tard, Hale vira brutalement hors de la route et s'arrêta sous un viaduc, phares éteints. Ils restèrent assis dans le noir sans parler.

Les secondes s'égrenèrent. Puis deux véhicules passèrent en trombe sur la route au-dessus d'eux.

Hale expira.

— Tu es touchée ?

Stella regarda ses mains. Tremblantes, mais pas de peur. L'adrénaline, pure et déterminée, lui brûlait les veines.

— Non, dit-elle.

Elle plaqua ses paumes sur ses genoux et les maintint là jusqu'à ce que le tremblement se calme. Du verre de sécurité scintillait sur ses cuisses et le tapis de sol.

Hale se tourna pour la regarder, le visage indéchiffrable.

— Maintenant tu comprends pourquoi tu ne peux pas faire ça seule ?

Elle ne répondit pas.

Tomber dans une embuscade après avoir subtilisé des données d'autopsie classifiées dans une installation fédérale de biodéfense, ça parlait de soi-même. Mais Headway avait été une longue succession de situations pires les unes que les autres. Des seigneurs de guerre. Des cartels. Des milices qui tiraient d'abord et se fichaient des questions. Elle s'en était sortie à chaque fois.

Elle n'allait pas lui faire le plaisir de reconnaître qu'il avait raison.

Au lieu de ça, elle se redressa sur son siège et balaya le verre de son jean d'un geste vif et délibéré.

— C'était qui ? demanda-t-elle. Helix ?

— Très probablement.

Sa voix était calme, presque blasée.

— La façon dont ils nous ont pris en tenaille, ce n'était pas fédéral. Ni le FBI, ni la police locale. C'était privé. Et cher.

Elle pensa à l'homme en tenue tactique sur le sol du labo, le badge Helix dans sa poche, la panique dans ses yeux avant qu'elle ne l'abatte.

— Bonne nouvelle, on les a semés, dit Hale. Mauvaise nouvelle, ils ne lâcheront pas l'affaire.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Tu as touché quelqu'un là-bas ?

Elle revit les secondes avant qu'ils ne se garent. La voiture qui les suivait, son écart quand son deuxième tir avait fait mouche.

— Un des conducteurs, dit-elle. Je crois.

— Joli tir.

Un coin de sa bouche se releva.

— Rappelle-moi de ne jamais me mettre de ton mauvais côté.

Elle le fixa d'un air neutre.

— Les deux côtés sont mauvais.

Il rit, un rire bref et sincère, puis redevint sérieux.

— On ne peut pas rester ici.

Il vérifia le rétroviseur, puis enclencha une vitesse.

— Tu saignes quelque part ?

— Je vais bien.

— Ton bras, dit-il en désignant du menton la fine ligne rouge sur son avant-bras, là où le verre avait entaillé la peau.

— Ce n'est rien.

Elle pressa sa manche contre la coupure et sentit la brûlure.

— Roule.

Il s'engagea sur le bas-côté puis rejoignit la voie d'accès. Stella regarda le viaduc disparaître dans son rétroviseur.

Le dernier texto de Griffin lui revint, sans qu'elle l'ait voulu : *En plein milieu de quelque chose. On parle bientôt.*

Elle glissa la main dans sa poche et enfonça le téléphone plus profondément dans la doublure. Elle ne se faisait pas confiance pour le regarder de nouveau.

— Où est-ce qu'on va ? demanda-t-elle encore.

— Quelque part où personne ne devrait pouvoir te trouver, dit-il. Pendant quelque temps.

— Cette réponse ne me plaît pas.

— Et moi, je n'aime pas que tu te sois retrouvée sur une demi-douzaine de listes de surveillance en une seule nuit. On a tous nos problèmes.

— Des listes de surveillance ?

Elle plissa les yeux.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Hale expira longuement, posément.

— Ouais. Justement.

Il engagea le SUV sur une bretelle d'accès et rejoignit une voie rapide en direction de l'est. Des panneaux verts indiquant Washington, D.C. défilèrent au-dessus de leurs têtes.

— Explique-toi, dit-elle.

Il glissa lentement la main dans son blazer — assez lentement pour qu'elle puisse suivre le geste —, sortit son téléphone, fit défiler l'écran et le tourna vers elle.

C'était le même BOLO qu'il lui avait montré plus tôt, mais mis à jour. Sous sa photo, de nouvelles informations :

Implication présumée dans l'effraction d'une installation fédérale de biodéfense. Liens possibles avec une organisation extrémiste. Dernière localisation connue : environs de Fort Detrick, Maryland. Ne pas approcher. Contacter le 911 immédiatement.

Un frisson glacé la parcourut.

— Je ne suis pas une terroriste. J'ai téléchargé des dossiers d'autopsie sur une catastrophe et des mercenaires m'ont tiré dessus dans un laboratoire fédéral. Au pire, c'est une violation de propriété. Peut-être un vol. Ça ne justifie pas...

Elle désigna son téléphone du doigt.

— Sans oublier l'homme que tu as abattu, dit-il.

— C'était de la légitime défense, évidemment, dit-elle. Il a tiré le premier.

— Bienvenue en 2026, répondit Hale. Tu es entrée dans une installation de biodéfense de niveau quatre avec des identifiants volés, tu as abattu un sous-traitant et tu es repartie avec des preuves classifiées. La version du gouvernement ne ressemble pas à la tienne.

Elle déglutit.

— Mon rédacteur en chef, dit-elle. Garcia. Il est au courant ?

— Pas encore. Laisse passer quelques heures, et quelqu'un préviendra le journal.

Il remit le téléphone dans sa poche.

— Et le commissariat de ton copain.

Elle s'était interdit d'y penser. Garcia, découvrant une alerte info avec sa photo d'employée au-dessus des mots « armée et dangereuse ». Griffin, tombant sur la même chose depuis son bureau au commissariat.

— Il faut que j'appelle Garcia.

— Non, dit Hale.

— Pardon ?

Il garda les yeux sur la route.

— Tu appelles depuis n'importe quelle ligne active, ça borne sur une antenne et ça donne un point de données à tous ceux qui te surveillent. Ils triangulent. Ils resserrent le périmètre. Au mieux, tu les mènes à Garcia. Au pire, tu les mènes jusqu'à nous.

— J'utiliserai un jetable.

— Ça borne quand même.

— Je pourrais...

— Stella.

Sa voix se durcit, juste assez pour la faire taire.

— Tu es fichée comme menace dans les systèmes fédéraux. Tant que je n'aurai pas fait lever ou enterrer ce BOLO, tu n'existes pas. Ni pour ton rédac chef. Ni pour l'inspecteur. Ni pour personne.

Elle pensa à sa mère. Elle regarderait les infos. Elle serait terrifiée.

Stella fixa la route sombre devant elle et serra la mâchoire jusqu'à en avoir mal.

Ne fais confiance à personne, avait texté Carolyn.

Elle inspira longuement par le nez et souffla lentement.

— Très bien, dit-elle. Alors, où est-ce que j'existe ?

Les lèvres de Hale esquissèrent quelque chose qui ressemblait à un sourire.

— En ce moment ? Dans une petite maison mitoyenne très moche à Arlington, avec des meubles affreux et d'excellents pare-feu.

Chapitre Onze

La planque avait effectivement un mobilier miteux.

Hale entra et alluma une petite lampe. La lumière répandit une lueur jaune pâle dans la pièce. Le canapé en tweed marron était usé jusqu'à la trame au niveau des coussins. La table basse était en contreplaqué bon marché sur une armature en aggloméré. Une reproduction encadrée au mur montrait un champ aride sous un ciel bleu azur, le genre d'image choisie pour son absence totale de signification. Une télévision qui semblait n'avoir jamais été allumée trônait contre le mur opposé, et une seule étagère contenait une poignée de livres de poche qu'elle n'avait aucune intention de toucher.

Stella se tenait juste derrière la porte, le pistolet de Hale toujours glissé à sa ceinture, et elle embrassa la pièce du regard.

— Vous ne lésinez vraiment pas sur les moyens, dit-elle.

— Le budget passe ailleurs dès qu'on commence à acheter des meubles corrects, répondit Hale en fermant la porte et en tirant le verrou. On garde les belles choses pour les sites noirs.

— Réconfortant.

— La salle de bain est au bout du couloir. Trousse de secours sous le lavabo. Tu devrais nettoyer cette coupure avant qu'elle ne devienne intéressante.

Elle jeta un coup d'œil à son avant-bras. La fine ligne rouge avait séché en une croûte sombre.

— J'ai connu pire.

— Fais-moi plaisir.

Il disparut dans la kitchenette.

La salle de bain était aussi impersonnelle que le reste de l'endroit : carrelage blanc, savon générique, un miroir qui lui montrait exactement ce qu'elle avait évité de regarder. Des yeux écarquillés. De petits éclats de verre encore pris dans ses cheveux. Une fine traînée de sang le long de sa mâchoire, laissée par un fragment qu'elle n'avait même pas senti se poser.

Elle ouvrit le robinet et se frotta les mains jusqu'à ce qu'elles cessent de trembler. Puis elle sortit la trousse de secours et nettoya la coupure sur son avant-bras avec de l'alcool, serrant les dents tandis que ça brûlait. Elle ne laisserait pas échapper le moindre son. Pas avec Hale à six mètres de là.

Elle se regarda à nouveau dans le miroir, secoua la tête pour faire tomber les éclats de verre et essuya la traînée de sang sur sa mâchoire.

Quelques jours plus tôt, elle était journaliste avec un scoop en main et un petit ami qui passait la plupart de ses nuits dans son lit. Maintenant, elle était une fugitive dans une planque gouvernementale, avec des données d'autopsie classifiées sur une clé USB, les derniers mots d'une amie morte gravés dans sa mémoire, et son propre visage sur une alerte fédérale.

Helix. Arme secrète. NBACC dans le Maryland. Ça remonte jusqu'au sommet.

Sa gorge se serra. Elle reposa l'alcool, s'appuya des deux mains sur le lavabo et fixa son propre reflet.

— Ressaisis-toi, se dit-elle à voix basse.

Elle n'avait pas le droit de craquer. Pas encore. Peut-être jamais.

Après avoir séché la coupure, elle appliqua un pansement fin et retourna dans la pièce principale.

Hale avait installé son ordinateur portable sur la table de la salle à manger et l'avait branché à un boîtier noir posé au sol par un enchevêtrement de câbles. Il était assis, sans sa veste, manches retroussées jusqu'aux coudes, l'expression concentrée.

— Assieds-toi, dit-il en désignant d'un signe de tête la chaise en face de lui.

Elle resta debout.

Il lui lança un regard impassible.

— Tu as un meilleur endroit où aller ?

Non. La panique ne comptait pas comme destination. Avec un bref soupir, elle tira la chaise et s'assit.

— Ta clé, dit-il en tendant la main.

Elle ne bougea pas tout de suite.

Il leva les yeux au ciel.

— Détends-toi. Je ne suis pas là pour réécrire ton article. Je suis là pour te garder en vie assez longtemps pour que tu puisses l'écrire.

Elle regarda sa main ouverte. Tout ce qui se trouvait sur cette minuscule clé représentait ce que Carolyn avait tenté d'exposer au péril de sa vie. Données d'autopsie. Notes internes. Preuves que San Francisco n'était pas une attaque terroriste mais une démonstration d'arme, menée avec l'aval du gouvernement, classifiée à tous les niveaux. La lui remettre exigeait un niveau de confiance qu'elle était loin de ressentir.

Mais elle avait fait son choix dans le terminal de l'aéroport. Elle était dans le coup, maintenant.

Elle fouilla dans sa poche et fit glisser la clé sur la table.

— Ne la perds pas... et ne la compromets pas.

— Je n'oserais pas.

Il la brancha sur son ordinateur et ses doigts coururent sur le clavier avec une aisance exercée.

Des répertoires de fichiers s'affichèrent en cascade à l'écran. Formules chimiques. Données de séquençage. Correspondance interne aux en-têtes caviardés.

— ÉVÉNEMENT TECH SF, DONNÉES D'AUTOPSIE, lut-il à voix haute. Ce sera celui-là.

Il cliqua. Une liste de fichiers numérotés apparut. AUTOPSIE 001. AUTOPSIE 002. AUTOPSIE 003. Chacun accompagné d'une date et de métadonnées codées.

La poitrine de Stella se serra.

— Ce sont des victimes.

— Oui.

Il ouvrit le premier fichier.

Un texte médical dense remplit l'écran. Heure du décès, examen externe, examen interne, poids des organes, analyse microscopique. Hale parcourut rapidement le document, les yeux balayant les lignes, la mâchoire se crispant par moments.

— Dis-moi, dit Stella.

— Même schéma de base pour tous, dit-il lentement. Aucun traumatisme externe. Aucune brûlure. Aucun dommage dû à une explosion. Aucune toxine conventionnelle au premier dépistage. Mais là...

Il surligna un paragraphe au milieu de la page.

— Écoute ça.

Il lut à voix haute :

— « Micro-hémorragies étendues dans les capillaires pulmonaires. Effondrement alvéolaire généralisé. Signes d'hypoxie à apparition rapide. Traces de particules métalliques détectées dans le lavage bronchique. »

Il ouvrit l'autopsie suivante. Victime différente, âge différent. Même paragraphe, presque mot pour mot.

— Quoi que ce soit qui les ait frappés, ça leur a détruit les poumons en quelques minutes, dit-il. Ça les a étouffés de l'intérieur. Les particules sont le vecteur.

— Par voie aérienne, dit Stella. Par les conduits de ventilation.

— Très probablement.

Elle déglutit.

— Silver Bullet.

Son regard se posa sur elle et s'y arrêta.

— La signature de Silver Bullet.

Il ouvrit un autre fichier. Celui-ci n'était pas un rapport d'autopsie. C'était une note interne. Dans le coin supérieur : NBACC, Analyse des menaces biologiques. Classifié, NOFORN.

Il lut à voix haute :

— « L'agent SB-17 démontre une efficacité létale par administration en aérosol à des doses de l'ordre du microgramme. »

Il marqua une pause.

— « Temps médian entre l'exposition et l'insuffisance respiratoire : quatre-vingt-dix à cent vingt secondes. »

Quatre-vingt-dix secondes. Deux minutes.

Elle repensa au centre de conférences. Aux corps qui semblaient paisibles, comme s'ils s'étaient simplement arrêtés entre une pensée et la suivante. À l'absence de fumée, de blessures visibles. Aux survivants qui haletaient sous oxygène à l'extérieur, qui tentaient de comprendre pourquoi leurs poumons avaient cessé de fonctionner.

— Vous avez dit que ce n'était pas un cas isolé.

— Test sur le terrain, dit Hale. Ils voulaient voir jusqu'où ça se propagerait dans un environnement confiné. À quelle vitesse les secours arriveraient. Comment les médias présenteraient l'affaire. Comment le président réagirait. Rien que des données.

Ces mots lui donnèrent la chair de poule.

— Et ce mémo ? Pourquoi le NBACC l'a-t-il ?

— Parce que quelqu'un leur a demandé de modéliser les résultats.

Il fit défiler l'écran.

— « Taux de mortalité projetés du SB-17 par type de lieu. »

Sa mâchoire se crispa visiblement.

— « Arène sportive couverte. Nœud de correspondance métro. Aéroport international. Rassemblement en plein air. »

Stella fixa l'écran.

— Combien de personnes ? demanda-t-elle à voix basse.

Il tapota la table une fois.

— Station de métro souterraine aux heures de pointe ? Des dizaines de milliers. Selon le taux de ventilation et le volume d'échange d'air, peut-être plus.

Elle repoussa sa chaise et se leva, fit quelques pas jusqu'au mur du fond puis revint. Son pouls battait fort et vite dans ses oreilles.

— Quelqu'un a construit une arme capable de vider un stade en moins de cinq minutes, et la réponse a été de faire des modélisations et de classer les rapports ?

— Bienvenue dans la biodéfense. La moitié du boulot consiste à empêcher ce genre de chose. L'autre moitié, à faire comme si ça n'existait pas.

— Et Helix ?

— Sous-traitant privé avec des liens profonds au Pentagone, à la CIA, au DHS. Certains de leurs projets n'apparaissent jamais dans les registres officiels. Le SB-17 en fait partie.

Elle s'arrêta de marcher.

— SB-17, répéta-t-elle. C'est Silver Bullet.

— Un amateur d'acronymes dans un sous-sol s'est cru malin. Silver bullet, ce qui tue les monstres.

Les mains de Stella se fermèrent en poings.

— Carolyn n'était pas un monstre.

Il soutint son regard sans ciller.

— Bien sûr que non, dit-il doucement. Aucune des victimes ne l'était. Les seuls monstres sont ceux qui ont lâché ça sur le monde.

Le silence retomba un instant. Stella se rassit.

— D'accord, dit-elle en raffermissant sa voix. Nous avons la preuve que ce qui a tué ces gens n'était pas une cellule terroriste isolée avec une toxine quelconque. C'était une arme contrôlée, développée par Helix avec l'aide de gens au sein du gouvernement. Nous avons une modélisation interne qui montre qu'ils ont déjà simulé des cibles supplémentaires. Nous savons que San Francisco était un test.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Ce que nous n'avons pas, c'est l'identité de celui qui tire les ficelles. Ni quand ils comptent l'utiliser à nouveau.

Hale soutint son regard un long moment, puis se retourna vers l'ordinateur portable et ouvrit un autre dossier sur la clé. Celui-ci était intitulé CHRONOLOGIE OPS, SB-17.

Une feuille de calcul s'ouvrit. Dates. Lieux. Notes abrégées dans un système de codage qu'elle ne reconnaissait pas.

Il fit défiler lentement. Sa mâchoire se crispa.

— On dirait que quelqu'un au NBACC suivait les créneaux de démonstration présumés, dit-il. La majeure partie est caviardée.

Il pointa la dernière ligne de la liste.

— Mais regardez ça. Essai en conditions réelles proposé, cible côte Est, J-moins dix après l'événement de SF.

Dix jours.

Stella fit le calcul sans qu'on le lui demande.

— Ça fait quatre jours depuis l'attaque.

— Quatre jours, confirma-t-il.

— Six jours. Il nous reste six jours. Avant qu'ils n'utilisent Silver Bullet à nouveau.

Il hocha la tête.

— C'est notre meilleure estimation, oui.

Elle fixa la feuille de calcul. Ces colonnes et ces lignes propres, indifférentes, qui dissimulaient quelque part les contours d'un autre charnier.

— Où ? dit-elle. Quelle est la cible ?

— Je ne sais pas encore.

Sa voix était plate, sinistre.

— Le mémo l'appelle EC-1. C'est tout. Pas de ville. Pas de lieu.

— Votre agence n'a rien ? insista-t-elle. Vous êtes la CIA. C'est votre boulot, non ?

— La CIA, ce n'est pas une seule personne avec un ordinateur portable et un mauvais canapé. Il y a des compartiments. Des silos. Des gens qui ne communiquent pas entre eux parce que quelqu'un au sommet a décidé que c'était plus sûr. Je n'étais pas censé savoir tout ça. Je ne l'ai découvert que parce qu'un analyste qui avait encore une conscience a décroché son téléphone.

— Alors on retourne voir cet analyste, dit-elle.

— Il n'est plus là. Muté, peut-être à la retraite. Choisissez l'euphémisme qui vous plaît. Son habilitation a été révoquée à la minute où il a commencé à poser trop de questions sur Helix. Dans le meilleur des cas, il a été promu.

— Et dans le pire ? demanda-t-elle.

L'expression de Hale lui dit tout ce qu'elle avait besoin de savoir sur le sort réservé à un lanceur d'alerte gouvernemental qui en avait trop vu. Il lui adressa un bref sourire triste.

— C'est trop tard pour lui. Mais on peut encore empêcher d'autres morts.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle.

— Maintenant, on fait ce qu'on fait de mieux tous les deux. Tu creuses l'histoire de ton côté. Moi, je pousse de l'intérieur. On se retrouve quelque part au milieu avant que EC-1 ne soit déclenché.

— Et tu t'attends à ce que je reste assise ici pendant que tu joues les espions.

Elle secoua la tête.

— Hors de question. Je ne me suis pas envolée pour le Maryland, je ne me suis pas introduite par effraction dans un labo fédéral et je ne me suis pas fait tirer dessus pour rester sur la touche.

— Sur la touche ?

Il haussa un sourcil.

— Tu crois que c'est ça, être sur la touche ? Tu es un boulet ambulant en ce moment. Partout où tu vas, tu traînes un avis de recherche et, selon qui te trouve en premier, quelque chose de bien pire.

Elle marqua une pause.

— Un ordre d'élimination ?

— Ils ne le formuleront pas comme ça, dit-il. Tu es classée armée et dangereuse. Si la police locale ou un agent fédéral te cueille avec cette alerte dans son système, et qu'Helix les contacte avant moi, on leur dira que tu es une menace à neutraliser. Le pire des scénarios.

Un vide glacé s'ouvrit dans sa poitrine.

— Et ta mission ? demanda-t-elle. Dans tout ça ?

— Sur le papier ? Te contenir, dit-il. Couper tes accès, m'assurer que ton histoire ne voie jamais le jour.

Elle le fixa.

— Ma vraie mission, celle que je me suis donnée, c'est de découvrir qui tient Helix en laisse et de leur arracher cette laisse avant qu'EC-1 ne s'ajoute à la liste des morts.

Elle respira un peu plus facilement. Juste un peu.

— Pourquoi ça t'importe ? demanda-t-elle. Vraiment ?

Il la regarda longuement. Quelque chose passa dans ses yeux qu'elle ne put déchiffrer et qu'elle ne chercha pas à identifier.

— Parce que j'ai vu ce qui arrive quand on se plante sur ce genre de truc. Crois-moi. On n'a pas droit à une deuxième chance.

Elle ravala ses questions. Elle aurait le temps plus tard de découvrir qui était vraiment Jason Hale, derrière l'accent traînant, le sourire narquois et l'assurance tranquille.

Pour l'instant, ils avaient six jours.

— Quelqu'un que je connais doit voir ces données. Quelqu'un en qui j'ai confiance.

Le regard de Hale se posa sur sa main.

— Ton hacker.

Elle plissa les yeux.

— Comment tu sais ça ?

Il leva brièvement les deux paumes.

— J'ai deviné. C'était l'explication la plus logique pour ton accès aux caméras et ton badge fonctionnel dans une installation de niveau quatre.

— C'est plus qu'un hacker, dit-elle. Il a toujours eu une longueur d'avance sur tout depuis le début. Si quelqu'un peut remonter la trace numérique d'EC-1, c'est lui.

— Ou alors il est déjà sur une liste de surveillance précisément à cause de ses compétences, rétorqua Hale. Si Helix ou leurs contacts au gouvernement le surveillent, le faire entrer fait de lui une cible et leur ouvre une porte vers nous.

— Il saura gérer.

Ce n'était pas la première fois que BL4D3 prenait des risques pour l'aider. Ils ne s'étaient jamais rencontrés en personne, mais elle savait de

quel côté il était : du même côté qu'elle.

Ils se regardèrent par-dessus la table moche.

Finalement, Hale s'adossa à sa chaise.

— D'accord. On le fait entrer. À mes conditions.

— C'est-à-dire ?

— On n'utilise pas tes anciens canaux. On passe par des couches qui ne touchent ni ton journal, ni ton appartement, ni le détective. On le contacte depuis un endroit qui n'existe dans aucun système.

Elle haussa un sourcil.

— Comme ici ?

Un coin de sa bouche se releva.

— Ici, ça existe techniquement sur le papier. J'ai mieux en tête.

— Évidemment.

Elle expira et sentit tout le poids des dernières quarante-huit heures lui tomber sur les épaules d'un coup. Pas de vrai sommeil, l'adrénaline en continu, le chagrin tapi juste sous la surface, guettant la moindre faille. Elle se couvrit le visage d'une main.

— Six jours, murmura-t-elle.

— Alors on n'en gaspille aucun. Dors un peu. Tu réfléchiras mieux quand tu ne carbureras plus au café et à l'adrénaline.

— Je ne suis pas...

— Tu ne sers à rien si tu t'effondres, insista-t-il, mais sans méchanceté. Headway t'a au moins appris ça.

Elle se figea.

— Comment tu connais Headway ?

Il sourit, lentement, d'un air exaspérant.

— Je ne travaille pas avec des gens sans tout savoir sur eux.

Absolument tout.

BL4D3 avait dit exactement la même chose.

Stella le fixa, partagée entre l'indignation et une forme de respect épuisé.

— Je déteste ça, dit-elle.

— Je sais.

Il ferma le portable et se leva.

— La chambre d'amis est au bout du couloir. T-shirt propre dans la commode. Il sera trop grand, mais c'est mieux que de dormir couverte d'éclats de verre.

Elle baissa les yeux vers ses vêtements. Des éclats de verre de sécurité encore pris dans le tissu, qui scintillaient sous la lampe.

— Je ne dormirai pas, dit-elle.

— Tu finiras par dormir, dit-il en se dirigeant vers la cuisine. Même ceux qui carburent à la rage finissent par fermer les yeux.

Elle voulait protester. Lui dire qu'elle n'était pas un pion qu'il pouvait analyser, manipuler et déplacer sur un échiquier.

Au lieu de ça, elle s'entendit dire :

— Réveille-moi dans trois heures.

— Quatre. Ensuite on passe aux coups de fil.

Elle aurait dû insister, mais ne le fit pas.

Elle longea le couloir jusqu'à la chambre d'amis et ferma la porte derrière elle.

Dans l'obscurité, elle resta adossée au bois et se permit de ressentir, juste un instant, tout ce qui pesait sur elle. La voix de Carolyn dans sa mémoire. Les textos glacials de Griffin. La certitude implacable de Hale. Le tableur avec EC-1 tout en bas de la liste, comme une menace silencieuse.

Six jours.

Elle se décolla de la porte, retira ses vêtements criblés de verre et trouva le T-shirt trop grand dans la commode. Il sentait la lessive et rien d'autre. Pas de personnalité, pas d'histoire. Elle l'enfila et s'allongea sur le lit étroit.

Elle fixa le plafond dans le noir.

Ne fais confiance à personne, avait dit Carolyn.

Elle ne faisait confiance à personne. Pas vraiment. À aucun d'entre eux, pas complètement.

Mais pour arrêter Silver Bullet, elle devait faire ce qui avait toujours été le plus difficile pour elle.

Elle devait se faire confiance.

Quelque part entre cette pensée et la suivante, ses yeux se fermèrent enfin.

Chapitre Douze

Stella se réveilla dans le silence.

Elle cligna des yeux face au plafond inconnu. L'espace d'un instant de désorientation, elle ne se rappela plus où elle était, ni pourquoi son cœur battait déjà la chamade comme si elle avait couru dans son sommeil.

Puis tout lui revint d'un coup.

Carolyn.

Helix.

SB-17.

Six jours.

Elle fit passer ses jambes hors du lit et se passa les mains dans les cheveux. Aucun éclat de verre ne lui entailla les doigts. Petite victoire. La coupure sur son bras tirait légèrement sous le pansement.

Quand elle ouvrit la porte de la chambre, Hale était exactement là où elle s'y attendait : assis à l'horrible table de salle à manger, ordinateur portable déjà ouvert, des programmes chiffrés défilant sur l'écran.

Il ne leva pas les yeux.

— Tu as eu quatre heures et dix-sept minutes.

— Ne fais pas le malin.

— Tu as moins l'air de quelqu'un qui va tourner de l'œil. C'était le but.

Elle ignore la remarque.

Son regard se posa sur la fenêtre. De lourds rideaux occultants aux coutures renforcées. Un treillis sans tain derrière le tissu. Aucune lumière ne filtrait, aucune ne s'échappait.

— Cet endroit est un tombeau, dit-elle.

— C'est le but.

Il désigna le comptoir d'un signe de tête.

— Du café si tu en veux.

La cafetière était industrielle, sans marque, du matériel CIA pour injection de caféine. Elle se versa une tasse et prit une gorgée prudente.

— Du kérosène.

— Je voulais que tu sois réveillée.

Elle s'assit en face de lui.

— C'est quoi le plan ?

Il tourna l'ordinateur portable vers elle. Une fenêtre de terminal vierge luisait sur l'écran.

— On contacte ton hacker. Prudemment. Via un nœud contrôlé qui n'existe pas officiellement.

Elle haussa un sourcil.

— Et tu en as un ?

— J'ai construit celui-ci à partir d'une liaison satellite morte de la Guerre froide. Du code enterré que personne n'a pris la peine d'auditer depuis trente ans. Il se faufile comme un fantôme toutes les quatre-vingt-dix secondes. Assez propre pour dire bonjour sans rien déclencher.

Stella ne put s'en empêcher.

— Tu es plein de surprises, Hale.

— Tu n'as pas idée.

Il tapa une chaîne de commandes, puis poussa le clavier vers elle.

— À toi. Tu ouvres la porte. Je m'assure que personne d'autre ne se faufile.

Ses mains restèrent suspendues au-dessus des touches.

Contacter BL4D3 comportait toujours ce mélange particulier d'anticipation et de malaise, même avant que les choses ne tournent mal. Maintenant, avec Helix dans l'équation et un avis de recherche fédéral à son nom, le joindre revenait à allumer une fusée éclairante dans un champ obscur. Quiconque regardait la verrait.

Elle tapa le code de reconnaissance. Pas l'ancien. Hale l'avait mise en garde contre tous les canaux qu'elle avait utilisés auparavant. Celui-ci était une variation épurée que BL4D3 avait mentionnée une fois, à demi-mot, alors qu'il planait encore sur l'euphorie d'avoir pénétré un serveur protégé du Pentagone. Une porte dérobée enfouie dans une porte dérobée. Elle l'avait archivée comme elle archivait tout ce qui pourrait un jour servir.

Elle appuya sur Entrée.

Ils attendirent.

Stella enveloppa la tasse de ses deux mains et fixa le café. Griffin avait autrefois été la seule constante dans sa vie qui n'exigeait rien d'elle, sinon qu'elle soit là. Pas d'agendas cachés, pas de séquelles à gérer. Juste un homme qui lui donnait l'impression, pour une fois, qu'elle n'avait pas besoin de rester sur ses gardes. Maintenant, même cela semblait incertain, comme quelque chose qu'elle avait cru solide sans jamais penser à le vérifier, jusqu'à ce que le sol se dérobe sous ses pieds.

Carolyn n'avait jamais eu besoin de ce genre de réconfort. Carolyn avait toujours su exactement qui elle était et ce qui comptait, et elle l'avait payé quand même. La culpabilité lui noua la gorge, familière et inutile. Elle aurait dû répondre à ce texto. Aurait dû prêter plus attention la dernière fois qu'elles avaient vraiment parlé. Carolyn lui avait confié la vérité parce qu'elle savait que Stella ne détournerait jamais le regard. C'était là toute l'ironie cruelle : ce qui rendait Stella dangereuse pour Helix était précisément ce qui avait causé la mort de son amie.

Elle n'avait plus le luxe du doute. Ni sur Griffin, ni sur Hale, ni sur elle-même.

Si tout cela devait prendre fin, ce serait parce qu'elle aurait suivi la vérité jusqu'au bout, quelles qu'en soient les victimes.

Elle commençait tout juste à s'inquiéter quand le terminal clignota.

Le message apparut : *Pas encore morte, S. On dirait que tu tapes depuis une cage de Faraday bricolée par un raton laveur bourré.*

Stella expira, la tension dans sa poitrine se desserrant légèrement.

— Il est en ligne.

— Bien, dit Hale. Reste vague. Il est assez malin pour combler les blancs.

Elle tapa : *J'ai trouvé les autopsies. SB-17 est réel. Ils prévoient EC-1. J-moins six.*

La réponse fut immédiate.

Merde. J'envoie des coordonnées. Il y a un nœud que tu peux atteindre en personne. Amène ton ombre.

Stella le lut deux fois.

— Ombre ?

Hale eut un sourire en coin.

— Mignon.

Une autre ligne apparut : *Fais vite. Je ne suis pas le seul à écouter.*
Son écran s'illumina.

— Il a envoyé des coordonnées.

Stella les mémorisa en un éclair. Juste à temps. Quelques secondes plus tard, la fenêtre vira au noir. Le nœud fantôme se coupa net.

Hale se pencha en avant.

— Où ?

Elle tapa. Une carte s'afficha sur l'écran. Ce n'était pas une ville. Ce n'était même pas un village. C'était un bunker de communications désaffecté sur la baie de Chesapeake, à soixante-cinq kilomètres de tout, hormis des arbres et le large.

Stella fronça les sourcils.

— Il veut qu'on aille jusqu'à ce trou perdu ?

— Il veut un endroit où les signaux ne s'échappent pas et d'où on ne peut pas remonter jusqu'à lui.

L'expression de Hale se durcit.

— Ce qui veut dire que quelque chose l'a mis sur les nerfs.

Elle le sentit alors, un frisson glacé lui descendant lentement le long de la colonne vertébrale.

* * *

Ils prirent la route en moins de vingt minutes, Hale au volant d'une berline anonyme, sans personnalité ni histoire — c'était précisément le but.

— Je croyais qu'on devait rester cachés, dit Stella après un moment de silence.

— C'est le cas.

— Rouler dans le Maryland en plein jour, c'est ta définition de « caché » ?

Il tapota le volant.

— Être caché, ça veut dire rester dans des systèmes qui ne déclenchent pas d'alertes. Cette voiture est propre. Les plaques sont immatriculées au nom d'une société fantôme. Et de l'extérieur, tu as l'air de quelqu'un qui va à un rendez-vous banal.

— Flatteur, dit-elle sèchement.

— Tu préférerais que je t'appelle une journaliste d'investigation terrifiante qui n'arrête pas de s'introduire dans des installations classifiées ?

— En fait, oui.

Il eut un bref éclat de rire. Qui mourut aussitôt.

— Stella, dit-il, la voix plus grave. Il y a quelque chose que tu dois savoir.

Son pouls s'accéléra.

— Quoi encore ?

— Il y a eu des échanges interceptés la nuit dernière. Te concernant spécifiquement.

Elle se tourna sur son siège.

— Quel genre d'échanges ?

Il resta silencieux un instant, la mâchoire crispée.

— Ton nom est apparu sur une liste de diffusion où il n'aurait jamais dû figurer. Distribution niveau noir.

Son sang se glaça.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que ce n'est pas seulement Helix qui te cherche. Quelqu'un avec une autorité à trois lettres t'a signalée par un canal parallèle.

Elle eut la bouche sèche.

— Quelle agence ?

— C'est ça le problème.

Il changea de voie, les yeux rivés sur la route.

— Le marqueur n'indiquait aucune agence. Juste un code source.

— Quel code ?

Son regard se posa brièvement sur elle, puis revint sur la route.

— E-6.

Stella se figea.

E-6 n'était pas une désignation d'agence. C'était un niveau d'habilitation réservé exclusivement aux programmes d'accès spéciaux non reconnus. Des programmes qui n'existaient pas officiellement. Des programmes dont le Congrès ignorait l'existence, qui n'apparaissaient sur aucun organigramme, qui ne laissaient aucune trace dans les archives publiques.

Des programmes comme Headway.

Qui n'existait plus. Évidemment.

— Pourquoi s'intéresseraient-ils à moi ? murmura-t-elle, à peine audible.

— J'y travaille.

Elle regarda par la vitre. Les arbres défilaient en longues traînées vertes. Le ciel semblait plus bas que d'habitude, écrasant.

Six jours avant EC-1. Et voilà qu'une entité disposant d'une habilitation E-6 la traquait.

— Ne pars pas en vrille, prévint Hale.

— Je ne pars pas en vrille.

— Tu n'en es pas loin.

Elle le regarda.

— Ça, c'est moi calme.

— Alors je suis sincèrement inquiet de voir à quoi ressemble « bouleversée ».

Malgré tout, un petit son involontaire lui échappa. Ça ne dura pas.

— Scénario catastrophe. Dis-moi.

Il prit une inspiration.

— E-6 ne te cherche pas pour ce que tu sais, dit-il avec précaution. Ils te cherchent pour ce que tu es.

Une vague glacée la traversa.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il garda les yeux sur la route.

— Quand tout ça sera terminé, en supposant qu'on s'en sorte, tu auras des questions sur ton passé. Sur les raisons pour lesquelles certaines personnes ont gardé certains dossiers scellés. Sur pourquoi Headway t'a choisie, toi, au départ.

Elle le fixa.

— Hale. Si tu es sur le point de me dire que je fais partie d'un programme gouvernemental ou d'une expérience, je vais...

— Non ! Rien de tel.

Il hésita. L'hésitation était pire que tout ce qu'il avait dit.

— Quelque chose de plus compliqué.

Elle voulait insister. Le GPS émit un bip, et il désigna du menton un chemin de gravier qui apparaissait entre les arbres devant eux.

— On est arrivés.

Chapitre treize

Le bunker était à moitié englouti par la terre. Une porte métallique rouillée et un rebord de béton coulé étaient les seuls éléments visibles au-dessus de la végétation enchevêtrée, le reste envahi par des décennies de lierre et de broussailles rampantes.

— Charmant, dit Stella.

Hale scruta la lisière des arbres d'un mouvement lent et méthodique avant de lui faire signe d'avancer.

— Reste près de moi. Si c'est un piège...

— Ce n'en est pas un.

— Tu ne peux pas en être certaine.

— Je connais BL4D3.

Elle marqua une pause.

— En tout cas, pour tout ce qui compte.

Il lui lança un regard qui en disait long : ce n'était pas aussi rassurant qu'elle le pensait.

— On ne s'est jamais rencontrés en personne, admit-elle. Mais il a toujours été là quand il le fallait. À chaque fois.

Hale soutint son regard un instant, puis se tourna vers le digicode fixé à côté de la porte. Un modèle ancien, corrodé aux coins, le genre d'équipement qui appartenait à une autre époque. Il tapa une séquence sans hésiter.

La serrure cliqueta.

Stella cligna des yeux.

— Comment tu as eu ça ?

— Je te l'ai dit, répondit-il en tirant la porte. Je fais toujours mes recherches.

La porte grinça sur ses gonds, libérant un souffle d'air froid et vicié. De la poussière. Du vieux cuivre. L'odeur particulière de l'électronique qui fonctionnait sans surveillance depuis très longtemps.

À l'intérieur, un couloir étroit en béton les mena à une pièce au plafond bas, bordée de baies de serveurs. La plupart du matériel était obsolète — des tours métalliques grises d'une génération passée, dont les voyants clignotaient toujours à un rythme lent et patient. Quelqu'un avait maintenu l'alimentation. Quelqu'un entretenait cet endroit.

Au centre de la pièce, deux moniteurs étaient posés sur une table pliante bien trop neuve pour tout ce qui l'entourait. Les écrans étaient propres, lumineux, visiblement des acquisitions récentes. Ils détonnaient dans le bunker sombre, comme s'ils avaient été placés là à dessein.

L'écran de gauche vacilla.

Puis une voix jaillit de haut-parleurs cachés, quelque part au-dessus d'eux, sur leur gauche.

— Il était temps, dit BL4D3. Son accent était léger, est-européen, le même qu'elle reconnaissait de leurs appels cryptés. L'entendre dans un espace réel lui faisait un drôle d'effet.

— On a sauté le petit-déjeuner, dit Stella.

— Stella.

Son ton avait changé.

— Regarde le moniteur de gauche.

Elle s'en approcha, le pouls soudain plus rapide sans raison apparente — juste cet instinct animal qui précède parfois la compréhension.

L'écran affichait une arborescence de fichiers qu'elle reconnut instantanément. Pas la structure de répertoires du disque dur du NBACC. Quelque chose de plus ancien.

Son dossier personnel Headway.

Elle se figea.

L'en-tête du document était reconnaissable entre mille. Niveau de classification, date de création, identifiant du sujet. Elle avait déjà vu ce format, lors de la brève période où elle avait été intégrée au programme et où on lui avait remis une seule feuille imprimée de ses propres paramètres opérationnels. On ne lui avait jamais montré le dossier complet.

— BL4D3, dit-elle prudemment. D'où tu sors ça ?

— Du même endroit que tout ce que tu vas voir.

Sa voix était basse et maîtrisée, celle qu'il prenait quand il travaillait sur quelque chose qu'il n'avait pas vraiment envie de dire.

— Il y a une balise E-6 associée à ton nom. J'ai remonté la source. J'ai cracké le nœud d'origine il y a environ une heure.

Un silence.

— Tu ne vas pas aimer où ça mène.

— Montre-moi, dit-elle.

Le second moniteur s'alluma.

Un seul en-tête classifié emplissait l'écran en caractères gras, noir sur blanc — le format utilisé pour la documentation des programmes compartimentés.

PROJET HEADWAY. DOSSIER D'ARCHIVES. SUJET : S. LAROSA. STATUT : RÉACTIVÉ. ACCÈS : E-6, DIFFUSION RESTREINTE.

Stella fixa l'écran.

La pièce bascula. Pas physiquement, mais de cette façon dont le monde bascule quand quelque chose de fondamental se dérobe sous vos pieds. Son poulx battait à ses oreilles. Sa peau se glaça, de la nuque jusqu'au bas du dos.

— Réactivé, dit-elle.

Le mot lui échappa dans un souffle.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

BL4D3 répondit le premier, la voix tendue.

— Ça veut dire que tu n'étais pas juste une ancienne opératrice qu'ils surveillaient de loin après la dissolution du programme. Tu faisais partie de quelque chose de précis. Quelque chose qui allait bien au-delà de ce qu'on t'avait dit. Et quelqu'un très haut placé vient de tout réactiver.

Debout face à l'écran, elle sentit les pièces du puzzle s'assembler. SB-17. EC-1. Le centre de conférences de San Francisco et ses trente-six morts. Le dernier message de Carolyn, fragmenté et précipité. Une arme conçue pour être déployée, non pas une fois mais encore et encore, contre des cibles déjà modélisées, projetées et classées par nombre de victimes.

Et maintenant, son nom dans un dossier réactivé qu'elle n'avait jamais vu.

Elle se tourna vers Hale.

Il l'observait déjà, le visage impassible, mais elle avait passé assez de temps à étudier les visages dans le cadre de son métier pour lire ce qui se

cachait derrière. Il savait que ça allait arriver. Il s'y préparait depuis leur départ du terminal.

— Tu savais, dit-elle.

Sa voix était calme, d'une certitude absolue.

Il ne nia pas.

— On n'avait pas le temps. Et j'avais besoin que tu sois opérationnelle, pas...

— Arrête, dit-elle. Ne me dis pas ce que je suis capable d'encaisser.

Il soutint son regard.

— J'allais dire que j'avais besoin que tu restes concentrée. C'est tout.

Elle recula d'un pas, mettant de la distance entre eux. Elle en avait besoin.

— Prête pour quoi, exactement ? Qu'est-ce que tu pensais que je n'étais pas prête à entendre ?

Hale la regarda longuement. Quelque chose dans son expression se figea — de cette façon dont un visage se fige quand on a décidé que le temps des précautions était révolu.

Il marqua une pause.

— Parce que ceux qui ont construit SB-17 et qui gèrent le calendrier EC-1 connaissent ton passé Headway. Ils savent de quoi tu es capable. Et ta présence, le fait que tu aies fouillé, le fait que tu sois entrée dans ce labo et que tu en sois ressortie avec les données, ça ne fait pas juste de toi un témoin gênant.

— Ton rôle dans tout ça n'est pas ce qu'il semble être. Tu n'es pas une journaliste qui est tombée sur l'histoire parce que ton amie est morte dans ce centre de conférences. Carolyn t'a contactée spécifiquement. Pas parce que vous étiez proches. Pas seulement parce qu'elle te faisait confiance.

Il laissa cela faire son effet avant de poursuivre.

— Cela a accéléré leur calendrier. C'est à cause de vous qu'EC-1 avance plus vite que prévu. Ils ne comptaient pas déployer avant encore trois semaines. Puis vous avez commencé à tirer les fils. Puis vous êtes entrée par effraction au NBACC. Maintenant, ils passent à l'action dans six jours parce qu'ils doivent agir avant que vous puissiez les arrêter.

Le silence dans le bunker était total. Aucun bourdonnement de circulation à l'extérieur. Aucun son ambiant. Juste le tic-tac discret des serveurs vieillissants et le bruit de sa propre respiration.

— Donc j'ai aggravé la situation, dit-elle.

— Non, vous l'avez rendue urgente, dit-il.

— C'est différent. Urgent veut dire qu'ils ont peur. Et les gens qui ont peur font des erreurs.

La voix de BL4D3 sortit des haut-parleurs, plus calme à présent.

— Il y a plus dans le dossier, Stella. Tu dois tout lire. Ce à quoi ils t'ont fait servir dans Headway, ce qu'était vraiment le programme... ce n'est pas ce qu'ils t'ont dit.

Elle se tenait entre les deux moniteurs, écrasée par le poids de tout cela — le dossier réactivé sur un écran, le fichier personnel sur l'autre, son propre nom en haut des deux.

Elle pensa au dernier message de Carolyn à Dragan. *Ça remonte jusqu'au sommet. Ce n'est que le début.*

Carolyn avait su. Pas tout, peut-être. Mais assez pour comprendre l'ampleur de ce dans quoi elle était plongée.

Stella se redressa et regarda Hale.

— Alors on lit tout. Maintenant. Tout.

Hale tira une chaise pliante de sous la table et la plaça à côté d'elle sans un mot.

Elle s'assit et commença à lire.

Chapitre quatorze

Stella ne pouvait pas bouger.

Headway. S. LaRosa. Réactivé.

Elle entendait son propre pouls battre dans ses oreilles, régulier et fort dans le silence du bunker.

— Ce n'est pas possible, dit-elle finalement. Headway n'existe plus. J'y ai mis fin. Je l'ai enterré. Tous ceux qui faisaient partie de ce programme sont...

— Morts, termina BL4D3. Sauf toi.

Ses mots restèrent suspendus dans le silence, comme un objet lâché d'une grande hauteur.

La gorge de Stella se serra.

— Alors comment mon dossier peut-il être à nouveau actif ?

L'expression de Hale ne trahissait rien.

— Quelqu'un a ressuscité l'arborescence d'accès. Pas le programme lui-même. Juste les éléments dont ils ont besoin.

— Ça n'a aucun sens.

— Si, dit BL4D3, sa voix plus tranchante que d'habitude. Si tu penses comme quelqu'un qui veut ton cerveau sans avoir à gérer ta conscience.

Stella se retourna vers le moniteur. Son nom la fixait comme une accusation.

Nick. Sa façon de sourire quand il la croyait distraite. Sa façon de mentir avec la même bouche qui l'embrassait.

Elle claqua cette porte dans son esprit.

— Dis-moi exactement ce que tu as trouvé, dit-elle.

La réponse de BL4D3 vint avec une distorsion qui ressemblait presque à un soupir.

— Ce dossier ne traînait pas dans une archive poussiéreuse, dit-il. Il a été activé il y a deux jours. La même nuit que San Francisco. La même heure.

Sa peau se hérissa.

— Ce qui signifie quoi ?

— Ce qui signifie que quelqu'un a utilisé ton ancienne habilitation pour fouiller dans un programme mort. Le genre de consultation qui suggère qu'ils cherchaient un moyen de pression.

Le regard de Hale se tourna vers Stella.

— Ou des instructions.

Elle se tourna brusquement vers lui.

— Des instructions pour quoi ?

— SB-17, dit Hale. Silver Bullet n'a pas été créé dans le vide. Quelqu'un avait besoin de modèles comportementaux. De références psychologiques. De données sur la façon dont un certain type d'agent pense et réagit sous un stress extrême.

Elle le fixa.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec Headway ?

— Tout, répondit BL4D3. L'évaluation psychologique originale de la menace de SB-17, celle qui est enfouie le plus profondément dans l'architecture du programme, a été rédigée au sein de Headway. L'équipe de Nick. La tienne.

Le silence tomba sur la pièce.

Stella sentit ses côtes se contracter autour de quelque chose qu'elle ne pouvait pas nommer.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, dit-elle doucement. Headway ne concernait pas les armes biologiques. C'était de l'infiltration. De l'extraction. Des opérations en zone grise. Pas ça.

— Exact, approuva BL4D3. C'est précisément pour ça que c'est un problème. Quelqu'un a pris la carcasse de Headway et y a greffé autre chose. Quelque chose de bien plus laid.

Hale s'approcha du moniteur.

— Relance-le, dit-il à BL4D3. La partie que tu ne voulais pas dire sur une ligne non sécurisée.

Le terminal clignotait. Un nouvel en-tête apparut à l'écran :

LISTE DE PRIORITÉ DES CIBLES EC-1. ORIGINE : RÉFÉRENCES
CROISÉES HEADWAY. VARIABLE PRINCIPALE : S. LAROSA.

Le souffle de Stella quitta son corps d'un coup.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Pourquoi serais-je sur une liste de cibles ? Pourquoi les données de Headway feraient-elles partie de...

— Parce que la modélisation originale de SB-17 incluait une analyse psychologique de la réponse des cibles, dit BL4D3. Ils avaient besoin de quelqu'un capable de penser de manière non conventionnelle. D'anticiper comment un infiltrateur de grande valeur se comporterait dans des conditions extrêmes. Ton profil était le modèle sur lequel ils ont bâti les scénarios de réponse.

— Non.

Elle secoua la tête.

— Personne ne devrait avoir accès à ça, reprit-elle. J'ai verrouillé ces fichiers. Je les ai chiffrés. Je les ai fait disparaître.

— Tu as fait disparaître les copies numériques, dit BL4D3. Tu n'as pas détruit les copies papier.

Stella ferma les yeux.

Nick.

Debout trop près d'elle dans la salle de briefing. Lui affirmant que Headway servait à défendre le pays. Lui assurant qu'elle était la meilleure agente qu'il ait jamais dirigée. Souriant comme s'il croyait chaque mot.

Nick avait gardé des copies physiques de tout. Il les avait archivées comme les hommes de son espèce archivaient tout : discrètement, patiemment, sachant que le papier survivait au chiffrement et que le jour viendrait peut-être où ces documents deviendraient une monnaie d'échange.

Bien sûr qu'il l'avait fait.

— Nick a conservé une archive physique, dit-elle. Quelqu'un l'a trouvée.

— Ou quelqu'un l'a toujours eue, dit Hale.

Elle ouvrit lentement les yeux.

— Qui ?

— Fais ton choix, répondit Hale. Le Pentagone. Le Commandement des opérations spéciales interarmées. Des contractants privés. N'importe qui ayant une raison de vouloir que les données opérationnelles de Headway survivent, même après que tu as dénoncé Nick et fermé le programme.

La voix de BL4D3 sortit des haut-parleurs.

— Ce qui compte, c'est que celui qui planifie EC-1 utilise ton ancien profil psychologique pour anticiper la réaction du public. Plus précisément, comment quelqu'un comme *toi* réagira. Ils construisent les scénarios de contre-réponse de l'opération autour de tes données.

Stella s'éloigna du moniteur et s'appuya sur ses genoux.

— Alors qu'est-ce que ça signifie, concrètement ? demanda-t-elle. Ils choisissent une cible liée à moi d'une manière ou d'une autre ?

— Non, dit Hale.

Sa voix était plate et sinistre.

— Pire, reprit-il. Ils choisissent une cible et une méthode conçues pour contourner quelqu'un comme toi. Quelqu'un qui ne fuira pas. Qui ne se figera pas. Quelqu'un qui va vers le danger au lieu de s'en éloigner.

— Et ton profil te rend prévisible, ajouta BL4D3. Ou c'est censé le faire.

— Sauf que, dit Hale doucement, ils travaillent sur une version de toi d'il y a des années. Avant que tu ne démantèles Headway. Avant Nick. Avant tout ça.

Il croisa son regard dans la pénombre du bunker.

Une petite partie d'elle, mal à l'aise, prit conscience de ce que cela impliquait : cet homme qu'elle connaissait depuis moins de vingt-quatre heures comprenait l'architecture complète de sa vie. Pas seulement la version de surface — la journaliste, le parcours, la carrière — mais la version classifiée. Ce qu'elle n'avait jamais révélé à personne.

Griffin la connaissait en grande partie. Mais pas à ce point. Pas ce qui avait été scellé, enterré et estampillé « besoin d'en connaître ».

Griffin. Qui n'avait toujours pas appelé. Qui avait envoyé deux mots puis s'était tu.

La voix de Hale la ramena au présent.

— Tu n'es plus cette version-là, dit-il. Ce qui fait de toi la seule variable qu'ils n'ont pas prise en compte.

Quelque chose de tranchant et de froid s'enclencha en elle. Pas la peur. Pas le chagrin. Ce qui venait après, plus net et plus utile.

Un but.

— Très bien, dit-elle. Alors on s'en sert. EC-1 désigne quoi exactement ?

Elle se tourna vers les haut-parleurs.

— BL4D3, qu'est-ce que tu as trouvé ?

L'écran changea. Une carte de la côte Est apparut, pâle et lumineuse.

Des points rouges. Des groupes. Des motifs qui se chevauchaient pour former quelque chose de reconnaissable.

La voix de BL4D3 se fit plus basse.

— EC-1 n'est pas une ville.

Hale se figea.

— Quoi ?

— C'est une classe d'infrastructure, dit BL4D3. Pas géographique. Stratégique. Une catégorie de lieux définis par un flux massif de personnes et une ventilation limitée. Des structures qui font circuler les gens, pas des bâtiments qui les abritent.

Un frisson parcourut le dos de Stella avant même qu'il ne termine sa phrase.

— Des plateformes de transport, dit-elle.

— Exactement.

La carte s'agrandit. Des nœuds rouges s'allumèrent sur les aéroports, les corridors ferroviaires, les terminaux de ferry, les réseaux de métro.

— Tout ce qui présente un fort trafic et des systèmes de ventilation assez anciens pour avoir des commandes manuelles.

Hale jura à voix basse.

Stella s'approcha, scrutant les points surlignés.

— Combien de cibles possibles ?

— Des dizaines, dit BL4D3. Mais une se démarque.

L'image se rapprocha. Un enchevêtrement dense de lignes convergeait vers un seul point. Aérien. Ferroviaire. Métro. Bus. Un hub qui reliait tout.

— Washington, D.C., dit Stella.

— Pas tout D.C., corrigea BL4D3.

Un silence.

— Union Station.

Hale se redressa d'un coup.

— C'est de la folie. Jamais ils ne...

— Ils ont déjà mené un test grandeur nature à San Francisco, coupa BL4D3. Maintenant, ils veulent des données sur l'effondrement d'un hub multimodal. Et sur la réaction du gouvernement quand la cible est pratiquement dans son jardin.

Stella sentit son cœur changer de rythme. La peur était toujours là, mais quelque chose d'autre pulsait en dessous, plus stable et plus ciblé.

La détermination.

— Quand ? demanda-t-elle.

BL4D3 hésita.

— Je ne peux pas encore déterminer le moment exact.

— Essaie.

— D'après la dérive des paquets autour du cluster de modélisation de SB-17, EC-1 est programmé dans la fenêtre de six jours que tu connais déjà. Plutôt au début qu'à la fin.

— Alors on doit bouger, dit Stella. Tout de suite.

Hale ouvrit la bouche, la referma, puis hocha la tête une seule fois.

BL4D3 reprit la parole, plus doucement cette fois.

— Encore une chose, Stella.

Elle attendit.

— Les fichiers Headway n'étaient pas la seule chose extraite lors de cet accès, dit-il. Quelque chose d'autre a déclenché l'alerte.

— Quoi ?

Une brève pause.

— Un nom, dit-il.

Elle sentit le froid la traverser avant qu'il ne le prononce.

— Le nom de qui ?

La voix de BL4D3 se fit prudente, basse.

— Celui de Nick.

Le sol sembla se dérober sous ses pieds.

— C'est impossible, dit-elle. Il est mort. J'en suis certaine.

— Vraiment ?

Sa voix était plate, dure.

— Oui. Parce que c'est moi qui l'ai tué.

— Il est peut-être mort, dit BL4D3. Mais pas son habilitation. Quelqu'un l'a réactivée. Et quelqu'un s'en est servi.

Hale vint se placer à ses côtés, sans la toucher, juste assez près pour qu'elle sente sa présence.

— On va s'en occuper, dit-il.

— Non.

Stella se redressa, serra la mâchoire et ramassa son sac.

— On arrête EC-1 d'abord. Ensuite, on s'occupe du fantôme de Nick.

Elle se dirigea vers la porte.

— Rallume ton oreillette, dit BL4D3. On reprend du service.

Six jours. Union Station. SB-17.

Et quelque part dans les décombres d'un programme qu'elle avait réduit en cendres, le nom d'un homme mort venait de revenir à la vie.

Chapitre Quinze

La porte du bunker se referma derrière eux avec un claquement métallique qui résonna dans les arbres avant de se perdre dans un silence abyssal. Stella inspira l'air froid et humide et se rendit compte qu'elle avait retenu son souffle sans le savoir.

Elle se dirigeait déjà vers la voiture.

— Union Station. Si c'est leur cible, on a peut-être cinq jours pour pénétrer dans ce bâtiment et trouver le dispositif de diffusion avant qu'ils n'infectent le système de ventilation.

Hale la suivit.

— Ce n'est pas confirmé. BL4D3 a identifié un groupe de plateformes de transit.

— C'est la seule de ce groupe qui fasse sens sur le plan opérationnel. Fort passage, infrastructure de ventilation vétuste, à cent mètres de Capitol Hill, et un poids symbolique suffisant pour envoyer un message à tous les gouvernements du monde.

Hale ne discuta pas. C'était tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Ils montèrent en voiture, et il s'engagea sur le chemin de gravier.

Stella garda les yeux rivés sur la lisière des arbres qui défilait.

— Celui qui a accédé à mon dossier Headway savait exactement où chercher. Ce n'est pas une recherche au hasard. C'est quelqu'un qui connaissait l'existence du programme et l'emplacement des archives.

— Oui. C'est ça.

Elle lui jeta un regard.

— Quelqu'un qui a travaillé avec Nick.

Sa mâchoire se crispa.

— Non. Tous ceux qui ont travaillé avec Nick sont morts.

— Sauf moi.

— C'est différent.

— Vraiment ?

Sans hésiter, il répondit :

— Oui. Parce que c'est toi qui y as mis fin. Tu n'en as pas tiré profit. Tu n'as pas gardé de copies. Tu n'as pas conservé d'accès alors qu'il aurait dû disparaître avec le reste.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Il tourna à gauche sur une route secondaire étroite qui n'apparaissait sur aucune application de navigation. Son itinéraire semblait improvisé. Il ne l'était pas.

— On ne peut pas débarquer comme ça à Union Station. On n'a pas assez d'éléments pour faire remonter ça par les canaux officiels. Et ton avis de recherche est toujours actif.

— Alors on trouve quelqu'un qui parlera.

— J'y travaille.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Il y a une analyste. Elle bossait dans la modélisation des menaces — les scénarios biologiques, plus précisément. Elle a quitté le gouvernement il y a quelques années. Elle déteste tout ce qui ressemble à de la guerre privatisée.

— C'est quoi, le hic ?

— Elle pense que je suis un connard.

Stella le dévisagea.

— Elle a tort ?

— Ça n'a rien à voir.

— Ça me semble important, si on a besoin de son aide.

— Ça ne l'est pas.

Un temps.

— Ex-petite amie ?

Il ne dit rien.

Elle eut un sourire en coin. Évidemment.

— Elle est dans un centre de transfert près de Baltimore. Si elle a encore accès à l'environnement de modélisation SB-17, elle peut confirmer EC-1 et nous donner des précisions sur la méthode de diffusion.

- Son nom ?
- Rowan Briggs.

* * *

Ils s'engagèrent sur l'autoroute, se glissant derrière un semi-remorque pour échapper aux caméras de surveillance.

Stella ajusta le T-shirt emprunté sous sa veste.

— L'avis de recherche, il est fédéral ?

— Opération conjointe. Police de Baltimore, patrouille routière du Maryland, FBI, Sécurité intérieure. Si une caméra de circulation te filme de face, on aura de la compagnie très vite.

— Donc, éviter de regarder par la vitre.

— Exact.

— Dommage. C'est un de mes meilleurs profils.

Il ne répondit pas, mais elle surprit le léger frémissement au coin de ses lèvres.

Ils roulèrent en silence pendant encore un kilomètre et demi avant qu'elle ne demande :

— Pourquoi ton ex, justement ? Si elle pense que tu es un connard, qu'est-ce qui te fait croire qu'elle acceptera de nous parler ?

Les mains de Hale bougèrent sur le volant.

— Je n'ai pas dit qu'elle me devait un service. Elle me doit la vie.

Stella attendit.

— Ouzbékistan. Il y a trois ans. Elle était sur une extraction qui a mal tourné. J'y suis retourné alors que je n'aurais pas dû.

— D'accord. Ça se défend.

— Ça l'était à l'époque aussi. Mais pas assez pour sauver notre relation.

Il prit une sortie vers une voie de service, puis une autre, traçant un itinéraire qui revenait deux fois sur lui-même avant de déboucher sur une zone portuaire industrielle qui sentait le sel et le diesel.

Le téléphone de Stella vibra une fois dans la poche de sa veste.

Elle se figea.

La main de Hale fusa.

— Non.

— Je ne l'ai pas touché.

Sa voix avait perdu toute légèreté.

— Il ne devrait pas être allumé.

Il avait raison. Elle s'en voulait de ne pas y avoir pensé plus tôt. Elle s'était concentrée sur le téléphone jetable, sur la pochette de Faraday, sur toutes les précautions qu'elle avait prises. Elle n'avait pas pensé au téléphone professionnel qu'elle trimbalait depuis San Francisco, celui que le journal lui avait fourni, celui qu'elle utilisait pour ses appels de travail qui ne pouvaient pas être retracés jusqu'à son numéro personnel.

Hale se gara sur une aire de repos abandonnée et coupa le moteur.

— Donne-le-moi.

Elle le lui tendit. Il le fit tourner brièvement entre ses mains, puis appuya sur une jointure du boîtier qu'elle n'aurait jamais trouvée toute seule. Un mince panneau se détacha. Il retira la batterie, puis plongea la pointe d'un outil multifonction à l'intérieur et en sortit une puce ultrafine d'un renforcement dans le plastique moulé. Elle était plus petite qu'un ongle.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-elle.

Il la leva pour qu'elle puisse la voir.

— Localisateur passif. Matériel de qualité Helix.

Il la regarda.

— Ils suivent ta position depuis avant le labo.

— Je vérifie mon équipement, dit-elle. Constamment.

— Ce n'était pas dans ton équipement, dit-il. C'était intégré dans le boîtier d'usine. Placé là avant même que tu touches le téléphone.

Elle sentit le froid la traverser lentement.

— Ce téléphone était un cadeau. De mon journal. J'ai remporté un prix de journalisme d'investigation il y a quelques mois. L'éditeur me l'a offert.

Hale resta silencieux un instant.

— Alors quelqu'un ayant accès à ton journal l'a eu avant toi. Ça ne signifie pas nécessairement que quelqu'un du journal est impliqué. Ça signifie que quelqu'un qui a le bras long l'a intercepté en transit, ou avant qu'il soit emballé.

— Je fais confiance aux gens avec qui je travaille, dit-elle.

— Je te crois, dit-il. Et c'est peut-être toujours vrai. Mais quelqu'un voulait pouvoir te localiser avant même que tu t'intéresses à cette affaire. C'est de la préméditation. C'est de la préparation.

Elle fixa la puce dans sa paume.

— Détruis-la, dit-elle.

Il la brisa entre ses doigts sans cérémonie, puis écrasa les fragments contre l'asphalte avec le talon de sa chaussure jusqu'à ce qu'il ne reste plus que de la poussière.

— On doit supposer qu'ils ont suivi notre route vers l'est, dit-il en se redressant. S'ils recoupent nos déplacements, ils anticiperont Washington.

— Rowan sera-t-elle exposée si on la retrouve ?

— Peut-être. C'est pourquoi on ne la retrouve pas dans un endroit qu'elle fréquente.

Il passa le bras devant elle et ouvrit la boîte à gants. Il en sortit une carte routière papier usée, du genre que plus personne n'utilisait, et la déplia sur la console. Il entoura un pâté de maisons près du front de mer industriel de Baltimore avec un stylo tiré de sa poche de poitrine.

— Elle déjeune là-bas la plupart du temps quand elle est à l'installation, dit-il. C'est quelqu'un de très routinier. Elle n'y déroge jamais.

— Pour une femme qui travaille dans la modélisation des menaces, ça ressemble à une faille.

— Elle serait d'accord avec toi, dit-il. C'est juste plus fort qu'elle.

* * *

Le restaurant était une cabane à fruits de mer en béton brut, entourée de grillages et de conteneurs maritimes empilés, coincée entre un entrepôt de fournitures marines et un terrain rempli de bateaux en cale sèche. Une pancarte manuscrite sur la porte indiquait : *Espèces seulement. Ni remboursement ni photo.*

— Elle mange ici par choix ? demanda Stella.

— Le meilleur crabe du Maryland, dit Hale. Elle a ses priorités.

Ils entrèrent par la porte latérale.

L'intérieur était sombre et sentait l'Old Bay et l'huile de friture. Une poignée de tables rondes avec des chaises en plastique, la plupart vides à cette heure. À une table d'angle, une femme était assise seule, un portable de l'administration ouvert devant elle. L'ordinateur était couvert d'autocollants d'anime, ce qui était soit une excellente couverture, soit un vrai trait de caractère. Elle avait le visage de quelqu'un qui aurait pu faire quelque chose de plus visible de sa vie et avait choisi, délibérément, de ne pas le faire. Pommettes saillantes, yeux sombres, cheveux tirés en chignon serré. Elle faisait défiler quelque chose avec l'efficacité concentrée d'une

personne qui avait appris à ne pas perdre de temps sur ce qui n'avait pas d'importance.

— Rowan, dit Hale.

Elle ne leva pas les yeux.

— Si tu es là pour gâcher mon déjeuner, la réponse est non.

— Tu ne connais pas encore la question.

— La réponse est quand même non.

Hale expira et se glissa sur le siège en face d'elle. Stella prit la chaise à côté de lui.

Rowan jeta finalement un coup d'œil à Stella.

— C'est qui, la civile ?

Stella ouvrit la bouche.

— C'est pour elle qu'on est là, dit Hale.

Rowan regarda Stella plus attentivement cette fois. Quelque chose bougea derrière ses yeux.

— Oh, dit-elle. Tu es Woodward.

Stella cligna des yeux.

— Pardon ?

— La journaliste qui finit toujours dans des endroits où elle ne devrait pas avoir accès, dit Rowan. Tu apparais dans des discussions assez alarmantes, dans les mauvais cercles.

— Et on la traque activement, ajouta Hale.

Rowan haussa un sourcil.

— On ne l'est pas tous ?

Stella se pencha en avant et baissa la voix.

— On a besoin d'une confirmation sur un modèle d'arme biologique.

SB-17.

Les mains de Rowan s'immobilisèrent sur le clavier.

Hale le remarqua.

— Tu connais.

Rowan ferma l'ordinateur portable lentement, délibérément, comme on ferme une porte qu'on n'est pas sûr de vouloir rouvrir.

— Ce que je sais, dit-elle prudemment, c'est que poser des questions sur SB-17 au mauvais endroit peut faire disparaître quelqu'un avant qu'il ait fini sa phrase.

— On n'a pas le temps d'être prudents, dit Stella. On a six jours.

— Cinq et demi, dit Hale.

Stella ne quitta pas Rowan des yeux.

— On pense qu'EC-1, c'est Union Station.

Quelque chose traversa le visage de Rowan qu'elle ne parvint pas à contrôler complètement. Une horreur sourde, aiguë et précise, celle qu'on éprouve en reconnaissant quelque chose qu'on espérait ne jamais voir se concrétiser.

— Tu es sérieuse, dit-elle.

— Nous avons les résultats d'autopsie de San Francisco, dit Stella. Nous avons vu les notes internes du NBACC. Le SB-17 est réel, et il a déjà été déployé.

Rowan posa les deux paumes à plat sur la table et fixa l'ordinateur portable fermé un instant.

— Le SB-17 était classé comme scénario catastrophe, dit-elle, presque pour elle-même. La division des simulations de guerre avait refusé de le modéliser. Ils disaient que les projections de pertes étaient trop éprouvantes psychologiquement pour les analystes.

— Ce n'est plus un scénario, dit Stella.

Rowan se frotta le visage.

— D'accord. Très bien. Je n'ai pas accès au modèle complet. Il est classifié à un niveau auquel je n'ai plus accès depuis mon départ de l'installation. Mais je peux vous dire ce dont je me souviens d'un briefing de menaces d'il y a deux ans.

Elle les regarda tous les deux.

— Cette conversation n'a jamais eu lieu.

— Entendu, dit Hale.

La voix de Rowan baissa.

— S'ils déploient le SB-17 dans un pôle de transport, ils ont besoin d'un point d'accès précis. Le système de diffusion nécessite une infrastructure de ventilation assez ancienne pour avoir encore des commandes manuelles. À Union Station, c'est la grille de ventilation ouest. C'est la seule section du système qui n'a pas été entièrement rénovée lors des travaux de 2019. Les panneaux de commande manuelle sont toujours accessibles depuis le sous-niveau technique.

L'expression de Hale changea imperceptiblement.

— Tu en es sûre.

— Je suis sûre de ce dont je me souviens d'un briefing auquel j'avais assisté il y a deux ans, quand je travaillais sur la modélisation des menaces

pour l'installation, dit-elle. Je ne consulte aucun fichier. Je ne me connecte à aucun système. Je vous répète ce que j'ai en mémoire. Après aujourd'hui, je ne vous connais ni l'un ni l'autre.

— Ton nom ne sortira pas, dit Hale.

— J'y compte bien, dit Rowan à voix basse. Parce que ceux qui s'approchent trop d'Helix ne perdent pas seulement leur emploi. Ils perdent bien plus que ça.

Stella commença à répondre.

La posture de Rowan changea. Tout en elle se figea.

— Ne vous retournez pas, dit-elle, la voix réduite à un souffle.

Sous la table, la main de Hale se posa sur le genou de Stella. *Ne bouge pas.*

Le regard de Rowan suivit quelque chose au-delà d'eux, vers le fond de la salle.

— Deux hommes. Coin du fond. Ils sont entrés après vous. Pas de nourriture devant eux. Pas de téléphone en main. Ils n'ont regardé que cette table.

Hale expira lentement, de façon contrôlée.

— Des contractuels.

— C'est aussi mon avis, confirma Rowan. Celui de gauche a une bosse sous sa veste. Côté droit.

— Sortie arrière, dit Stella à voix basse.

Le regard de Rowan glissa vers le couloir des toilettes.

— Porte de cuisine au bout du couloir. Elle donne sur une ruelle. À gauche, suivez-la vers le canal. À droite, c'est une impasse.

Hale se leva sans précipitation apparente, comme on se lève après avoir terminé un repas.

— Allez-y, dit-il.

Stella se leva et se dirigea vers le couloir des toilettes sans se retourner. Elle entendit les pas de Hale derrière elle, mesurés jusqu'à ce qu'ils atteignent le couloir. Là, il dit à voix basse :

— Vite.

Ils traversèrent la cuisine en trombe, dépassèrent des comptoirs de préparation en inox et les visages stupéfaits de deux cuisiniers, franchirent la porte et débouchèrent dans la ruelle.

L'air les frappa, froid et chargé de sel. Stella tourna à gauche sans qu'on le lui dise.

Derrière eux, la porte de la cuisine s'ouvrit à la volée.

— À gauche, puis restez près des conteneurs, dit Hale à côté d'elle.

Ils coururent.

La ruelle était étroite, enserrée par des conteneurs empilés de chaque côté. Des pas martelaient derrière eux, se rapprochant plus vite qu'elle n'aurait voulu.

Un coup de feu claqua. La balle percuta un conteneur à sa droite avec un son de cloche.

Hale lui saisit le bras et les plaqua tous deux derrière une caisse en acier tandis qu'un deuxième tir faisait jaillir des étincelles du pavé où ils se tenaient l'instant d'avant.

Stella plaqua son dos contre le métal, le souffle court.

— Helix ? dit-elle.

— Forcément.

Sa voix était tendue.

— La puce n'était pas la seule fuite. Ils surveillaient aussi Rowan.

Un autre coup de feu, plus proche.

Stella balaya la ruelle du regard. Six mètres plus loin, une échelle de service longeait une pile de conteneurs jusqu'au niveau des toits.

— Hale.

Il suivit son regard.

— Vous êtes sérieuse ? dit-il.

— Vous avez mieux à proposer ?

— Non, admit-il. Malheureusement, non.

Ils bougèrent au même instant. Un autre tir érafla le premier barreau de l'échelle au moment où Stella l'agrippait et grimpait à toute vitesse, sans regarder en bas. Le métal était froid et rugueux sous ses paumes. Elle franchit le sommet, roula sur la tôle ondulée du toit et tendit la main vers l'avant-bras de Hale qui passait le rebord derrière elle.

En bas, des voix. Puis le claquement métallique de bottes sur l'échelle.

Elle courut.

Les toits des conteneurs étaient inégaux, les vides entre eux bien réels et sans pardon. Elle traversa le premier au sprint et sauta sans réfléchir. Elle atterrit durement sur le toit suivant, amortit l'impact avec ses jambes et garda l'équilibre par la seule force de son élan. Hale atterrit à côté d'elle une seconde plus tard. Elle entendait les hommes derrière eux à présent, sur les toits, qui se rapprochaient.

Ses poumons brûlaient. Le canal s'ouvrait devant eux, large étendue d'eau sombre qui captait la lumière grise de l'après-midi.

— Là, dit Hale.

Une barge s'éloignait du quai, lente et basse sur l'eau, à peut-être cinq mètres en contrebas du dernier conteneur.

— Vous plaisantez, dit-elle.

— On est mardi, dit-il.

— Quel rapport ?

— Je ne suis imprudent que le mardi.

Deux coups de feu claquèrent derrière eux, si proches qu'elle sentit l'air vibrer.

Elle courut.

Au bord du dernier conteneur, elle ne ralentit pas. Elle prit appui sur le rebord de toutes ses forces et sauta dans le vide, l'eau, la barge et le ciel gris tournoyant autour d'elle pendant une longue seconde, puis le pont se précipita vers elle et elle s'y écrasa violemment, roula, sentant l'acier froid contre ses mains, ses genoux et sa joue tandis qu'elle glissait avant de s'immobiliser.

Hale percuta le pont à côté d'elle une demi-seconde plus tard. Elle l'entendit grogner sous l'impact.

Pendant un moment, aucun des deux ne bougea.

Elle fit un rapide inventaire. Rien ne semblait cassé. Tout lui faisait mal.

Elle roula sur le dos et fixa le ciel.

Derrière eux, au sommet de la pile de conteneurs, deux silhouettes se tenaient au bord et regardaient la barge s'éloigner dans le chenal. Immobiles. Aux aguets. Le genre de patience qui signifiait qu'ils n'en avaient pas terminé, juste marqué un temps d'arrêt.

La barge poursuivit sa route.

Hale se redressa, accroupi, et baissa les yeux vers elle.

— Le temps presse, dit-il.

Stella fixa les nuages qui défilaient au-dessus d'elle.

— Union Station.

— Union Station, confirma-t-il.

Elle pressa ses paumes à plat sur le pont froid et se redressa lentement.

— Alors descendons de ce bateau.

Hale eut un rire bref, sans joie.

— J'y travaille.

Plus que cinq jours et demi.

Chapitre seize

Le coup de feu résonna contre les conteneurs maritimes, et pendant une fraction de seconde, Stella n'était plus sur la barge.

Elle était de retour à l'étranger.

La chaleur revenait en premier dans ce souvenir, épaisse et suffocante, pesant sur sa peau comme un poids physique. L'air sentait le diesel, la sueur et le fleuve qui coupait la ville en deux. Elle entendait les moteurs avant de les voir, sourds et réguliers, comme un battement de cœur en lequel on avait trop confiance.

Headway avait appelé ça une insertion à faible visibilité.

Ça ne l'avait jamais été.

Elle s'était accroupie derrière une barrière de béton avec le reste de l'équipe, les doigts serrés autour de son arme, à l'écoute des communications radio réduites à l'essentiel.

Deux minutes. Aucune déviation. Ouvrez l'œil.

Nick était à côté d'elle. Assez près pour qu'elle sente la chaleur qui émanait de son corps. Assez près pour que, lorsqu'il se penchait vers elle, le geste semble presque intime, même avec un fusil en bandoulière.

— Ça va ? avait-il murmuré sans la regarder.

Elle avait hoché la tête une fois.

Elle allait toujours bien.

C'était le mensonge qu'elle se racontait après coup. Qu'elle n'avait pas manqué les signes. Que sa voix trop calme, trop mesurée, n'avait rien signifié. Que s'il s'était porté volontaire pour ouvrir la marche, c'était par confiance en soi, rien d'autre.

Le premier coup de feu, cette nuit-là, n'était pas venu du bâtiment cible. Il était venu de derrière eux.

Le chaos avait suivi aussitôt. Des cris dans deux langues. Des éclairs de tir déchirant l'obscurité. Quelqu'un hurlait « contact à gauche » tandis que la nuit explosait en bruit et en feu. Stella se souvenait s'être laissée tomber, avoir roulé, s'être relevée sur un genou et avoir tiré sans hésitation.

L'entraînement avait pris le dessus. C'était toujours le cas.

Headway s'était dispersé exactement comme prévu. Serré. Efficace. Méthodique. Pourtant, ça n'avait pas suffi.

Elle se souvenait du moment où tout avait basculé. La seconde où elle avait compris que l'ennemi savait où ils se trouvaient. Leurs itinéraires. Leur timing. Leurs positions de repli. Le genre d'informations qu'on ne découvre pas par hasard. Le genre qu'on vous donne.

Quelqu'un les avait vendus.

Elle se souvenait d'avoir regardé Nick à travers la fumée et le vacarme, et d'avoir vu quelque chose qu'elle s'était refusé à voir jusque-là. Pas de la peur. Pas de la surprise. Pas même de l'urgence. Du calcul. Un calcul calme, lucide, patient.

Il avait croisé son regard et l'avait soutenu une demi-seconde de trop.

Cette nuit-là, c'est elle qui avait détourné les yeux la première. Elle avait repoussé cette pensée de toutes ses forces, l'avait enfouie sous le bruit, le mouvement et les trente secondes de survie qui avaient suivi, parce que ce que cela signifiait était impossible. Nick était son allié le plus proche dans le programme. Son confident. Son partenaire. L'homme à qui elle avait confié celle qu'elle était vraiment, en dehors de sa couverture.

Jusqu'alors, elle avait cru le connaître parfaitement.

Elle s'était trompée. Catastrophiquement, irrémédiablement trompée.

Il avait fallu des années pour que l'ampleur de sa trahison se révèle. Les membres de l'équipe perdus au fil des mois suivants, attribués aux risques du métier, classés comme pertes acceptables. Les failles dans le renseignement qui s'ouvraient toujours au pire moment. Les itinéraires qui auraient dû être sûrs et ne l'étaient pas. Et puis la fin, la nuit où il avait agi à découvert, où elle avait compris que chaque mort avait été délibérée. Qu'il travaillait contre eux depuis le début. Qu'elle était la seule survivante parce qu'elle avait été utile à celui qui tirait ses ficelles, et que lorsqu'elle cesserait de l'être, ce serait son tour.

Elle l'avait tué de sa propre arme. Elle s'était tenue au-dessus de lui, dans un bâtiment qui ne figurerait jamais dans aucun rapport, et elle avait regardé la vie quitter ses yeux sans détourner le regard. Elle avait vérifié. Elle avait eu besoin d'une certitude qui dépassait la simple nécessité professionnelle, parce que Nick était le genre d'homme qui savait que survivre exigeait de ne laisser aucune ambiguïté.

Elle avait été certaine.

Alors le fait que son nom ait resurgi lors d'un accès E-6, extrait d'un dossier Headway réactivé deux jours après San Francisco — exactement ce que BL4D3 leur avait révélé dans le bunker —, ce détail lui restait fiché dans la poitrine comme une écharde inaccessible. Non qu'elle le crût vivant. Elle ne croyait pas aux fantômes, et elle se fiait à ce qu'elle avait vu de ses propres yeux.

Mais Nick n'avait jamais travaillé seul. Il avait toujours été un maillon d'un réseau plus vaste, et celui qui contrôlait ce réseau lui avait survécu. Celui qui avait conservé ses archives physiques, celui qui avait préservé ses codes d'accès dans un système censé être mort — c'étaient eux qui tiraient les ficelles aujourd'hui.

Le fantôme de Nick ne la hantait pas.

C'était quelqu'un qui l'avait façonné.

Le souvenir de cette nuit à l'étranger se dissipa, laissant place à la voie d'eau grise autour d'elle, à la barge qui glissait lentement, indifférente, sous ses pieds, au pont froid sous ses paumes. Elle avait survécu à cette opération. Survécu à tout ce qui avait suivi.

Elle survivrait à ça aussi.

Elle avait appris une chose par-dessus tout chez Headway, la leçon qui avait coûté le plus cher et qui s'était révélée la plus durable : quand le piège se referme, on ne se fige pas et on ne s'apitoie pas. On bouge. Et on ne gaspille pas son énergie sur ce qui vous a blessé tant que la menace est encore devant vous.

Elle jeta un coup d'œil à Hale et l'observa un moment. Il se tenait à la rambarde de la barge, un téléphone jetable plaqué contre son oreille. Avant de le sortir, il l'avait enveloppé dans du papier d'aluminium et scellé dans un petit sac plastique — soit une précaution standard du métier, soit le signe qu'il prenait très au sérieux le risque d'être repérés. Sa voix était basse, à peine audible par-dessus le clapotis de l'eau.

La confiance était un handicap qu'elle avait appris à traiter comme des munitions. On en avait une quantité limitée, on la dépensait avec parcimonie, et on ne comptait jamais sur un réapprovisionnement spontané.

BL4D3 ne l'avait pas encore induite en erreur. Ça comptait.

Hale s'était interposé entre elle et deux tireurs au cours des douze dernières heures. Ça comptait aussi, même si elle avait assez vécu pour savoir que ceux qui vous protègent le font parfois parce qu'ils ont besoin de vous en état de marche, pas parce que votre survie leur importe en soi.

Griffin.

La pensée surgit avant qu'elle ne puisse la repousser. Un autre homme qu'elle avait laissé franchir ses défenses. Un autre homme dont le comportement cette dernière semaine avait déclenché exactement le genre de signal d'alerte sourd qu'elle avait appris, à ses dépens, à ne pas ignorer. Les textos froids. Le dos tourné. La question, *Où es-tu ?* qui cherchait une information, pas à prendre de ses nouvelles. Le silence qui avait suivi.

Elle ne voulait pas y croire. Elle n'avait pas voulu y croire pour Nick non plus. Et on avait vu comment ça s'était terminé.

Tant qu'elle n'aurait rien de plus solide que son instinct, elle traiterait Griffin comme Headway lui avait appris à traiter tout contact non vérifié en environnement compromis. Elle ne présumerait de rien. Elle vérifierait tout. Et elle ne laisserait pas ses sentiments pour lui entraver ce qu'elle devait faire.

Le chagrin de cette décision se déposa en elle sans bruit, comme se déposent les choses graves, sans drame. Elle en prit acte et passa outre.

Hale mit fin à l'appel et remballa le téléphone dans le papier d'aluminium. Il s'approcha d'elle, s'accroupissant à sa hauteur.

— J'ai un contact à Union Station. Un ancien de l'autorité des transports, reconverti dans le conseil en sécurité privée. Il peut nous faire entrer dans le sous-niveau de maintenance sans déclencher d'alerte.

— Quand ?

— Dans quarante-huit heures. Il lui faut du temps pour arranger un accès qui n'ait pas l'air arrangé.

— On n'a pas beaucoup de temps à perdre, dit-elle.

— Je sais. Mais quarante-huit heures pour entrer sans se faire repérer, c'est mieux que six heures pour entrer en déclenchant les alarmes.

Il croisa son regard.

— On va mettre ce temps à profit. BL4D3 peut continuer à travailler sur les données de modélisation EC-1. Toi et moi, on cartographie le réseau de ventilation à partir des plans originaux de la gare. Le réseau ouest, celui que Rowan a signalé. On récupère tous les dossiers de maintenance qu'on peut trouver sur les panneaux de commande manuelle.

Elle hocha la tête. C'était la bonne décision et elle le savait.

— Il faut aussi qu'on parle de l'accréditation de Nick, dit-elle. Pas maintenant. Mais avant d'entrer dans cette gare.

— D'accord. Savoir qui l'a réactivée nous dira à qui on a vraiment affaire. Et s'il reste quelqu'un au gouvernement à qui on peut encore faire confiance pour faire remonter l'info si on trouve le mécanisme de diffusion.

— Il y en a ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas tout de suite.

— J'y travaille aussi.

Elle se releva. La barge avançait régulièrement vers la rive opposée, indifférente à tout ce qu'elle transportait.

— Headway m'a appris quelque chose, dit-elle, plus pour elle-même que pour lui.

Il attendit.

— Les gens les plus dangereux ne sont jamais ceux qui t'attaquent de front. Ce sont ceux auxquels tu n'as jamais pensé à te méfier.

Hale resta silencieux un instant. Puis :

— Assurons-nous de ne négliger personne cette fois.

Elle regarda l'eau devant eux. La rive opposée apparut, grise et industrielle.

Plus que cinq jours et demi.

Elle ne perdrait pas une seconde de plus à rester immobile.

Chapitre Dix-sept

La voix de Hale la tira de ses pensées.
— Prépare-toi à bouger.

Elle leva les yeux. La barge se rapprochait d'un rivage industriel, le ronronnement du moteur faiblissant à mesure qu'elle ralentissait. Devant eux, un quai en béton courait entre des entrepôts rouillés, le genre d'endroit où personne ne posait de questions sur ce qui arrivait.

Elle jeta un coup d'œil à Hale. Il observait l'approche avec cette immobilité particulière qu'elle commençait à reconnaître comme son état naturel — vigilant sans en avoir l'air, déchiffrant les lieux comme d'autres déchiffraient les visages. Elle se surprit à le regarder un peu plus longtemps que nécessaire.

Il le remarqua et sourit.

— Quoi ? Tu me regardes comme si tu t'apprêtais à me remercier.

— Ha, lâcha-t-elle d'un ton neutre. Te remercier de nous avoir fait essuyer des tirs parce qu'on devait aller voir ta petite amie ?

Il rit, pour de bon cette fois.

— Rowan te ferait regretter ce choix de mots. Immédiatement et sans hésitation.

— Elle a l'air d'avoir un excellent jugement. Sauf en matière d'hommes, évidemment.

Il reporta son regard vers le rivage. Le sourire resta, mais quelque chose de plus grave passa dans ses yeux.

— On n'était tout simplement pas faits l'un pour l'autre. Elle me trouvait imprudent.

— Tu l'es ?

Il y réfléchit sérieusement un instant, ce qui la surprit.

— Non. Mais je n'étais pas prêt à accepter un poste d'analyste pour prouver le contraire. Elle avait besoin de quelqu'un qui rentrait à la même heure tous les soirs. Quelqu'un dont le métier avait des limites visibles.

Il haussa les épaules, un geste qui en disait plus qu'il ne l'aurait voulu.

— Ça n'allait jamais être moi.

Stella s'apprêta à lancer une remarque acerbe, puis se ravisa. Ce qu'elle percevait dans sa voix n'était pas de l'apitoiement. C'était simplement de l'honnêteté — celle de quelqu'un qui avait choisi ses convictions en connaissance de cause, même si ça lui avait coûté.

Elle comprenait ça mieux qu'elle ne l'admettrait jamais à voix haute.

Ils se regardèrent un instant.

— Les gens comme nous, je ne crois pas qu'on soit faits pour la vie de bureau. Tout le reste finit par ressembler à de l'attente.

Il lui lança un regard où se mêlaient gratitude et compréhension.

— Ouais, dit-il. Exactement ça.

Stella fit rouler sa tête pour détendre sa nuque et balança les bras, essayant de redonner un peu de souplesse à des muscles tétanisés par le froid et les secousses de l'accostage. Son corps dressait l'inventaire des douze dernières heures, comme font les corps quand l'adrénaline retombe : l'ecchymose qui se formait sur sa hanche gauche, le muscle froissé quelque part dans l'épaule droite, la douleur aux deux genoux après la chute.

Elle avait connu pire. Elle avait continué à avancer malgré pire.

Ils enjambèrent la rambarde de la barge et sautèrent sur la jetée. Hale balaya le périmètre du regard avant de sortir le téléphone jetable, scellé dans un petit sac plastique enveloppé de papier d'aluminium.

— Tu fais confiance à celui-là ? demanda-t-elle.

— Non. Mais la personne que j'appelle sait faire disparaître les choses.

Il composa le numéro. Trois sonneries.

— T'es mort pour moi, Hale.

La voix à l'autre bout du fil était basse, atone — le débit de quelqu'un qui avait décidé depuis longtemps de ne pas gaspiller ses syllabes.

— Moi aussi, ça me fait plaisir, Sam.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Un passage vers D.C., dit Hale. Sans points de contrôle. Sans caméras.

Sam émit un son qui n'était pas tout à fait un rire.

— Pas de caméras. Et quoi d'autre ? Pas de circulation ?

— Tu m'en dois une.

— Je ne te dois rien, à part une explication franche, dit Sam. Mais je vais te donner un itinéraire. Une seule fois. Après ça, on est quittes.

— Ça me va.

Des clics de clavier crépitèrent dans le haut-parleur, rapides et assurés.

— Coordonnées en cours d'envoi, dit Sam. Un parking près d'un tunnel de service. Tu auras une fenêtre de neuf minutes avant que le cycle de sécurité du métro ne se réinitialise. Ne la gaspille pas.

— Compte sur nous.

— Hale.

Un temps.

— Dis à la femme qui est avec toi de garder sa capuche. Son visage circule dans le briefing de ce matin.

La ligne se coupa.

Hale empocha le téléphone et se dirigea vers le parking au bout de la jetée.

— On y va.

— Tu grilles toutes tes cartouches, dit Stella en se calant sur son pas.

— C'est le genre de situation qui le justifie.

— Comment Sam savait que j'étais là ?

— Sam n'est pas stupide, et toi non plus, alors ne pose pas de questions dont tu connais déjà la réponse.

Elle rabattit sa capuche sur son visage et garda les yeux baissés.

* * *

Les coordonnées les menèrent à un parking d'asphalte fissuré en bordure de ville. Des mauvaises herbes perçaient le revêtement en longues lignes irrégulières. Derrière un portail grillagé, un tram de maintenance attendait — vieux, massif, et heureusement anonyme.

Hale repéra un pan de grillage mal fixé près d'une haie envahissante et le souleva. Ils se faufilèrent dessous et traversèrent jusqu'au tram. Il actionna le panneau de commande manuelle sur le tableau de bord, et le véhicule s'ébroua dans un grondement mécanique sourd.

Stella enfonça davantage sa capuche et s'installa sur le siège passager.

— Sam a l'air de beaucoup t'apprécier, lança-t-elle.

— *C'était* de l'affection, dit Hale, ayant manifestement perçu l'ironie. Tu verrais la différence si tu l'entendais vraiment en colère.

Le tram s'engouffra en grondant dans un tunnel de maintenance qui les avala tout entiers. Des murs de béton de chaque côté, à portée de main. Au-dessus, de vieux tubes fluorescents clignotaient à intervalles irréguliers, diffusant une lumière qui donnait à tout un air vaguement irréel.

Stella sentit le tunnel se manifester dans sa poitrine avant même d'en prendre conscience. L'oppression. Les picotements qui lui envahissaient les doigts. Elle contrôla sa respiration, lente et délibérée, comme Headway le lui avait appris. Inspiration par le nez, quatre temps. Expiration par la bouche, quatre temps. Elle fixa le tunnel devant elle, le cercle de lumière à l'avant du tram, et en fit son point d'ancrage.

Pas la mort. Juste de l'inconfort.

— Neuf minutes, murmura Hale en consultant sa montre.

Elle garda une respiration régulière et ne répondit pas.

À la septième minute, le tunnel se divisa en deux couloirs sombres, chacun identique, chacun s'étendant dans la même obscurité sans relief.

— Sam n'a pas précisé la bifurcation, dit Hale.

— Choisis-en un ! Il nous reste deux minutes.

— À gauche.

— Pourquoi à gauche ?

— Je ne sais pas, dit-il en braquant déjà. Mais soit on a raison, soit on a tort, et on ne peut pas se permettre de s'arrêter pour y réfléchir.

Elle ne dit rien et regarda le tunnel de gauche se refermer sur eux.

Deux minutes plus tard, le tram ralentit et s'arrêta devant un lourd portail métallique.

— Terminus, dit Hale. À pied à partir d'ici.

Il poussa le portail.

De l'air chaud les enveloppa immédiatement, humide et chargé d'une odeur de climatisation, portant le relent d'air recyclé et de vieilles conduites. Un grondement bas et persistant remontait du sol jusque dans les semelles de ses bottes.

Stella s'arrêta.

— C'est une infrastructure de ventilation, dit-elle. De la ventilation active.

Hale hochait lentement la tête, levant les yeux vers les conduits qui couraient au-dessus d'eux dans les deux directions.

— Nous sommes déjà sous Union Station, dit-elle.

— Bienvenue dans les entrailles de D.C., dit-il.

* * *

Ils progressèrent sur des passerelles et des grilles d'acier suspendues au-dessus de puits d'aération massifs. Le labyrinthe de conduits s'étendait dans toutes les directions, chaque jonction identifiée par un système de codes antérieur à toute norme actuelle, peint au pochoir sur le béton au-dessus de chaque embranchement. L'air ici était plus frais que dans le tunnel, une fraîcheur de systèmes contrôlés fonctionnant à pleine capacité.

Ce niveau n'était destiné qu'aux équipes de maintenance qui l'avaient mémorisé.

— Rowan a dit la grille ouest, dit Stella.

— Trois niveaux plus haut. Mais on inspecte d'abord celui-ci. S'ils ont semé quoi que ce soit aux niveaux inférieurs, on doit le savoir avant de monter.

Ils avançaient prudemment, vérifiant chaque panneau d'accès et chaque jonction au passage. Les passerelles étaient si étroites qu'ils devaient avancer en file indienne, Hale légèrement devant, Stella surveillant les jonctions derrière eux à chaque tournant.

Au bout de dix minutes, elle le vit.

— Hale, chuchota-t-elle.

Il revint vers elle.

Elle désigna un panneau d'accès de ventilation encastré dans le mur à hauteur de genou. Les panneaux standard comme celui-ci étaient scellés avec des boulons d'usine, le genre qui demandait une clé à douille basique et sortait de l'usine avec une légère couche d'huile protectrice laissant une patine spécifique au fil du temps.

Ces boulons étaient neufs. Neufs de toute évidence, le métal brillant sans aucune oxydation, les têtes vierges de toute marque d'outil.

Et le long des bords du panneau, un motif de fines rayures dans la peinture. Pas aléatoires, pas le genre de marques accidentelles qui s'accumulent au fil des années d'entretien normal. Celles-ci étaient précises

et répétées, la trace de quelque chose qu'on avait retiré et réinstallé plusieurs fois.

Hale s'accroupit à côté d'elle.

— Quelqu'un a travaillé sur ce panneau.

— Régulièrement, dit Stella.

Elle passa ses doigts le long du joint avec précaution.

— Les techniciens CVC standard utilisent des têtes à douille. Ce sont des fixations de sécurité Torx. TR-25. Il faut un embout spécialisé pour les tourner. Du matériel de qualité militaire, dit Hale. Ou des spécifications d'entrepreneur privé.

Elle tendit la main vers son outil multifonction.

Hale posa sa main sur la sienne.

— Ne l'ouvre pas. Pas sans protection respiratoire. Si quoi que ce soit a été placé à l'intérieur...

— Je sais.

Elle se redressa et s'écarta du panneau d'une trentaine de centimètres.

— Mais on doit savoir si le SB-17 a déjà été installé à ce niveau.

Il balaya le couloir environnant du regard.

— La grille ouest d'abord. Si c'est propre, on revient ici en sachant à quoi s'attendre. On ne touche à rien qu'on ne peut pas resceller complètement.

Elle hocha la tête et le suivit vers la cage d'escalier.

À mi-chemin dans l'escalier menant au niveau suivant, elle l'entendit.

Elle s'immobilisa.

Un son. Doux, électronique, rythmique. Un bip à intervalles de deux secondes, si faible que le bourdonnement ambiant du système de ventilation l'avait masqué jusque-là.

— Hale, dit-elle.

Il se retourna, déchiffrant déjà sa posture.

Elle désigna l'ombre en contrebas, à travers la grille d'acier de la passerelle.

Il se pencha par-dessus la rambarde et se figea.

Un petit appareil était fixé à la gaine principale de ventilation, positionné là où le conduit se ramifiait vers le réseau de distribution latérale. De la taille d'un ongle, noir mat, une faible lumière rouge clignotant à l'intervalle de deux secondes qu'elle avait capté.

— Traceur, dit Hale.

— Helix ?

— Ou celui qui les dirige. Sa voix était plate et prudente. Dans tous les cas, ce n'est pas un des nôtres. Et il est positionné exactement là où on placerait un capteur pour suivre les variations de flux d'air en temps réel.

Elle comprit immédiatement.

— Ils l'utilisent pour synchroniser la diffusion. Observer la circulation de l'air, trouver la fenêtre de dispersion optimale, déclencher le largage quand les conditions sont réunies.

— Ou le déclencher à distance. Dès qu'un seuil est franchi, l'appareil envoie un signal de déclenchement.

Il leva son téléphone pour le photographier.

Le clignotement changea.

Rouge. Rouge. Vert.

Tous deux se figèrent.

— Le vert, ça signifie quoi ? demanda Stella, bien qu'une partie d'elle le sache déjà.

Le visage de Hale s'était vidé de toute expression.

— Quelqu'un vient d'y accéder à distance. Depuis l'extérieur du bâtiment.

Puis le son arriva. Bas. Mécanique. Un déclic unique venant de quelque part à l'intérieur du conduit, suivi d'un sifflement qui dura moins de deux secondes avant de s'arrêter.

La gorge de Stella se serra.

— Est-ce que c'est...

— Ce n'est pas une dispersion, dit Hale d'un ton sec. Pas en volume. Un test de pression, peut-être. Ou un cycle de vérification. Mais ça signifie que quelqu'un surveille ce système activement et en temps réel.

Les lumières du tunnel s'allumèrent brusquement, inondant chaque recoin et chaque ombre d'une illumination blanche et crue.

— Ils savent qu'on est là, dit Stella.

— Balayage de détection, dit Hale en lui saisissant le bras. Ils ont reçu une alerte quand on a franchi le portail. Bouge, maintenant.

Il la tira vers une échelle de secours au niveau de l'embranchement devant eux. Quelque part en contrebas et sur la gauche, un cri résonna dans les conduits, indistinct mais directionnel.

Puis, une deuxième voix. Plus proche.

— Combien ? dit Stella.

— Au moins deux équipes. Une à ce niveau, une qui monte d'en dessous.

Hale atteignit l'échelle et commença à grimper.

— Les unités fédérales s'annoncent. Ceux-là, non.

Elle attrapa les barreaux et monta derrière lui.

Ils débouchèrent au niveau de ventilation 2. Hale se plaqua contre le mur et écouta. Des pas en contrebas, se déplaçant avec l'espacement coordonné de gens qui s'étaient entraînés ensemble. De plus en plus forts.

Il pointa du doigt le couloir sur la droite. Elle le suivit sans poser de questions.

— Où ça mène ? dit-elle, articulant à peine les mots.

— Grille ouest. Et si Rowan avait raison au sujet de l'accès de contournement, vers ce qu'ils ont utilisé comme point de livraison.

Ils avancèrent rapidement, longeant le bord de la passerelle où le caillebotis était le plus serré et leurs pas les plus silencieux. Le couloir se rétrécit à mesure qu'ils progressaient, le plafond s'abaissant progressivement, les conduits autour d'eux devenant plus anciens et plus denses. Les étiquettes de maintenance ici étaient peintes au pochoir à la main dans une police qu'elle avait vue sur des documents d'infrastructure des années 1980.

Le couloir se terminait par une porte métallique.

Hale saisit la poignée, puis s'arrêta.

Stella le vit au même moment que lui.

Sur le sol directement devant le seuil de la porte, une fine dispersion de poussière métallique captait la lumière. À peine visible. De la couleur de l'étain ancien. Répartie selon un motif trop régulier pour être accidentel, dispersée depuis une source ponctuelle au-dessus et à gauche de l'encadrement de la porte.

Elle sentit son souffle s'arrêter.

— Hale.

— Je le vois.

— C'est du particule.

Il s'accroupit au-dessus sans le toucher, examinant le motif de distribution, la densité des particules, la façon dont elles s'étaient déposées dans l'air immobile du couloir.

— Le support de livraison du SB-17. Particule porteuse métallique. Identique à la composition de trace RK dans les autopsies du NBACC.

Elle recula d'un pas.

— Ils sont déjà passés par ici.

— Et ils reviendront.

Il se redressa, regarda la porte, la regarda elle.

— Ils ont effectué des cycles d'accès. C'est à ça que servent les panneaux de contournement de Rowan. Ils font des ensemencements tests en petites quantités pour calibrer le taux de dispersion avant le déploiement complet.

Les pas derrière eux s'étaient rapprochés. Une troisième voix s'était jointe aux autres, coordonnant.

Hale poussa la porte et se décala sur le côté pour la laisser passer en premier.

— Bouge, Stella.

Elle franchit le seuil, prenant soin d'éviter le particule au niveau du seuil, et entendit la porte se refermer derrière eux avec un claquement métallique lourd qui résonna à travers les murs, le plafond et le sol de l'espace qu'ils venaient d'entrer.

Les pas de l'autre côté de la porte continuaient d'approcher.

Chapitre dix-huit

En pénétrant dans la pièce, Stella fut immédiatement frappée par une odeur chimique et confinée. Faible mais distincte. Quelque chose entre l'antiseptique et le métal, avec une sécheresse sous-jacente qui lui tapissait le fond de la gorge. Elle connaissait cette odeur. Le souvenir était là, mais inaccessible, comme un mot sur le bout de la langue qui lui échappait sans cesse.

— Hale, c'est quoi cette pièce ?

Il balaya l'espace de sa lampe torche.

La pièce était petite, de la taille d'une grande chambre environ, mais les murs étaient recouverts d'une isolation phonique — d'épais panneaux gris fixés du sol au plafond. Des rayonnages industriels couraient le long de trois murs, la plupart vides. Vers le fond, l'un d'eux portait quelque chose.

Une mallette rigide scellée, noire mate, de la taille d'un bagage cabine à roulettes. Aucune étiquette. Aucun marquage extérieur. Seulement un verrou biométrique intégré au panneau avant, qui luisait d'un bleu pâle dans l'obscurité.

— Ce n'est pas un équipement de ventilation standard, dit Hale à voix basse.

— Non. C'est un module de livraison.

Il la regarda.

— Comment tu sais ça ?

— Headway utilisait les mêmes boîtiers pour le transport d'équipement de terrain. Contenu différent. Mêmes spécifications. Scellage hermétique de qualité militaire, accès biométrique, régulation de pression interne.

Il s'en approcha avec précaution, et elle le suivit.

Sur le sol, sous l'étagère, d'autres particules argentées captaient la lumière. Une fine dispersion, à peine visible sur le béton. La même poussière métallique qu'ils avaient trouvée dans le couloir.

Hale s'accroupit pour examiner.

— Résidu de rupture de confinement. Manipulation récente. Le dispositif a été ouvert et rescellé dans cette pièce.

La voix de Stella se fit plus basse.

— Alors l'attaque n'est plus théorique. Elle est préchargée et prête à être déclenchée.

Il tendit la main vers le panneau biométrique. Le verrou clignota en rouge, rejetant son empreinte.

— Codé Helix. Lié à leur fichier du personnel. Personne n'ouvre ça sans autorisation biométrique.

— Ce qui signifie que quelqu'un doit revenir en personne pour l'activer, dit Stella.

— Oui.

Il se redressa.

— Et cette fenêtre se réduit d'heure en heure, ajouta-t-il.

Elle recula et parcourut du regard les étagères vides autour de la pièce. Un module. Une étagère. Trois murs de rayonnages vides qui auraient pu en contenir bien davantage.

— S'il n'y a qu'un module, où sont les autres ? Un hub de la taille d'Union Station, avec plusieurs ailes de ventilation...

— Il en faudrait au moins trois, compléta Hale. Un par réseau principal.

Un frisson lui parcourut la peau.

— Il faut qu'on les trouve.

— Il faut d'abord sortir de ce tunnel. Ensuite, on les trouve.

Un bruit roula dans les conduits au-dessus d'eux. Pas des bruits de pas. Quelque chose de mécanique — un changement de pression, de l'air circulant dans le système à un volume et un débit qui ne correspondaient pas au ronronnement ambiant.

Stella leva les yeux.

— Accès à distance. Ils lancent un contrôle du système.

— Ou ils en programment un, dit Hale.

Puis des voix. Proches, coordonnées, venant du couloir derrière la porte.

Hale balaya la pièce d'un seul coup d'œil, et son regard tomba sur le sol. Une trappe d'accès carrée, affleurant le béton, avec une poignée à encastrement sur un côté.

Ils se laissèrent tomber à genoux en même temps. Hale saisit la poignée et tira. La trappe se souleva avec un grincement métallique qui parut énorme dans la petite pièce.

En dessous s'ouvrait un puits vertical, étroit, avec des barreaux scellés dans le mur de béton. À peine assez large pour laisser passer une personne.

Stella regarda à l'intérieur.

L'obscurité s'enfonçait plus loin que ses yeux ne pouvaient suivre, et les parois se resserraient de tous côtés. Elle sentit l'angoisse familière lui monter dans la poitrine, puis dans la gorge.

Pas la mort. Juste un puits.

— Ça mène où ? demanda-t-elle.

— Galerie technique, dit Hale. Pas de caméras, pas de capteurs. Conçu pour la maintenance, pas pour la sécurité.

La porte extérieure trembla sous un choc de l'autre côté.

— Vas-y, dit Hale.

— Toi d'abord, dit-elle.

— Stella.

Elle regarda le puits une dernière fois. Puis elle saisit le premier barreau et se laissa glisser à l'intérieur, ses bottes trouvant l'échelle, ses mains se refermant sur le métal froid. Elle descendit vite, s'interdisant de penser aux murs, s'interdisant d'évaluer l'espace. Hale s'engagea au-dessus d'elle et referma la trappe au moment où la porte extérieure s'ouvrait à la volée.

Obscurité.

Complète, immédiate, absolue.

Elle plaqua son dos contre les barreaux et resta immobile. Au-dessus, étouffés par la trappe, des pas traversèrent la pièce. Deux personnes au minimum, se déplaçant avec l'efficacité méthodique et sans hâte d'une équipe rodée.

Des voix, basses et sèches.

— Quelqu'un a accédé au module.

— Fouillez la pièce. Ils ne sont pas loin.

La voix de Hale lui parvint, à peine un souffle.

— Vas-y.

Elle obéit.

Elle descendit vite, s'écorchant les coudes contre les parois de béton dans le noir, tâtant chaque barreau du pied avant d'y mettre son poids. Neuf mètres plus bas, le puits s'élargit et déboucha sur un tunnel de maintenance en béton, de pleine hauteur, qui filait dans les deux directions. Après l'étroitesse du puits, il paraissait immense. Elle avala une goulée d'air vicié et continua.

Hale atterrit derrière elle et sortit une lampe-stylo, gardant le faisceau orienté vers le bas.

— Ça va jusqu'où ? demanda-t-elle.

— Ça passe sous tout le terminal. Si on reste en bas, on peut ressortir par un local technique côté est.

Elle se mit en mouvement avant qu'il ait fini sa phrase.

Ils coururent.

Le tunnel était froid et humide, et le plafond juste assez haut pour qu'elle n'ait pas à se baisser. Ses pas sur le béton lui semblaient trop sonores, même si elle savait que le bruit était en grande partie absorbé par l'infrastructure environnante. Au-dessus, assourdie et irrégulière, elle entendait encore l'équipe Helix se déplacer. Impossible de déterminer exactement où ils étaient — seulement qu'ils procédaient avec méthode, et qu'ils se rapprochaient.

La peur montait par vagues, la vieille peur, celle qui habitait son corps depuis bien avant qu'elle puisse la comprendre rationnellement. Enfermée. Sous terre. Aucune sortie visible. Cette terreur animale si particulière d'être enterrée vivante.

Elle la laissa monter, puis la laissa passer.

Non parce qu'elle l'avait vaincue. Parce que ce qui se trouvait de l'autre côté comptait davantage. Le module préchargé sur cette étagère. Les deux autres modules qu'ils n'avaient pas encore trouvés. Les dizaines de milliers de personnes qui traverseraient Union Station dans les cinq prochains jours sans se douter de ce qui se cachait dans les murs.

La peur ne disparut pas. Elle perdit son emprise.

Elle accéléra.

— À gauche, dit Hale.

Ils se baissèrent sous un gros tuyau et continuèrent jusqu'à une grille. Hale saisit le loquet. Il ne bougea pas.

— Soudé, marmonna-t-il.

Stella l'avait déjà dépassé, son outil multifonction à la main. Elle glissa la lame plate dans l'interstice de la charnière, l'inclina et frappa l'arrière d'un coup de paume. Le son, sec et métallique, porta loin. Elle frappa de nouveau. La goupille bougea. Un troisième coup et elle céda. La seconde goupille résista davantage, lui meurtrissant la main. Elle tira la grille.

Au-delà s'ouvrait une salle de maintenance encombrée de chariots de nettoyage, de panneaux de signalisation cassés et de matériel récupéré lors d'anciennes rénovations. Ça sentait le produit d'entretien et le vieux bois. Au fond, un escalier en béton montait. Stella s'y dirigeait déjà.

— Si ces escaliers mènent là où je le pense, dit Hale en restant à sa hauteur, on débouche près du quai du métro.

Ils gravirent les marches rapidement, en silence. Plus aucun bruit de poursuite derrière eux. Soit l'équipe Helix n'avait pas encore trouvé la trappe, soit elle l'avait trouvée et empruntait d'autres chemins pour leur couper la route plus haut.

En haut, une porte. Hale y colla l'oreille. Cinq secondes. Dix. Il l'entrouvrit.

La lumière fluorescente se déversa par l'entrebâillement. Le son suivit aussitôt : la rumeur ambiante d'un grand nœud de transport, faite de strates superposées. Des conversations entremêlées. Des carillons d'annonces. Le roulement des valises sur la pierre polie.

Union Station. Hall principal.

Hale poussa la porte et ils franchirent le seuil.

La transition fut si brutale qu'elle en parut physiquement déstabilisante : du silence comprimé des tunnels à l'espace vaste et voûté de la gare, sa haute voûte et le mouvement constant, résolu, de centaines de personnes qui ignoraient tout de ce qui se cachait dans les murs sous leurs pieds.

Ils marchèrent. Ni trop vite pour se faire remarquer, ni trop lentement pour attirer l'attention. Au bout d'une quinzaine de mètres, Hale parla du coin des lèvres sans tourner la tête.

— On a besoin d'un endroit hors réseau. Un endroit pour travailler.

— J'en ai un.

Ses yeux se tournèrent brièvement vers elle.

— Définis « endroit ».

— Pas une planque.

— C'est un début.

— Pas sur une liste gouvernementale.

— Mieux.

— C'est un site de repli Headway. Un que Nick n'a jamais connu. Je l'ai mis en place seule. Je n'ai jamais dit à personne qu'il existait.

Il garda le silence le temps d'un pas.

— Et tu es certaine que Nick ne l'a jamais trouvé ?

— Certaine. Parce que c'est moi qui l'ai construit, et je l'ai construit précisément comme une solution de secours à laquelle il ne pouvait pas accéder. Je l'ai gardé au cas où tout le reste partirait en fumée.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Tu qualifierais notre situation actuelle ainsi ?

Elle pensa au module sur l'étagère. Aux particules argentées sur le sol. Au sifflement de pression dans les conduits.

— Oui. C'est le cas.

* * *

L'endroit était un garde-meuble à la périphérie de Washington, le genre d'endroit qui existait dans les marges de la ville, discret par nature. Une longue rangée de portes à enroulement dans un bâtiment en parpaings, chaque box numéroté au pochoir délavé, l'éclairage au plafond déclenché par un détecteur de mouvement qui clignotait en s'allumant à leur passage.

Rangée 17, box 42. La porte était rouillée au niveau du joint inférieur. Rien à l'extérieur pour la distinguer des quarante autres de chaque côté.

— C'est mieux que ça n'en a l'air, dit Stella.

Hale ne dit rien, ce qu'elle interpréta comme du scepticisme.

Elle tapa le code sur le panneau encastré dans le cadre de la porte. Le rideau métallique remonta dans un cliquetis.

Hale se figea.

Le box contenait un poste opérationnel complet. Deux ordinateurs portables blindés sur une table pliante. Un rack avec six disques chiffrés, étiquetés selon un système de notation que seule Stella pouvait déchiffrer. Un onduleur de secours dans le coin, encore chargé. Un lit de camp étroit contre le mur du fond. Une armoire verrouillée contenant une trousse de premiers soins, deux changes de vêtements à sa taille, et assez de liquide pour se déplacer trois semaines sans laisser de trace bancaire.

— C'est terrifiant, dit Hale.

— Je t'en prie, dit-elle.

Elle referma la porte et la verrouilla de l'intérieur. Pour la première fois depuis des heures, la pression aiguë de la traque immédiate s'atténua. Pas disparue. Juste gérable.

Hale rengaina son arme et retira sa veste. Stella était déjà à la table et ouvrait l'un des ordinateurs. L'écran sortit de veille, et elle se connecta avec une séquence alphanumérique de douze caractères qu'elle avait mémorisée des années plus tôt et jamais mise par écrit.

— Bon, dit Hale en venant se placer à côté d'elle. On a trouvé leur module de dispersion. On sait qu'Union Station est une cible principale. Mais on a besoin du timing, des vecteurs d'entrée, et du nom de celui qui dirige l'équipe opérationnelle SB-17.

— On a besoin du nom d'abord, dit Stella. Tout le reste en découle.

Elle navigua vers un canal chiffré secondaire, un canal que BL4D3 avait intégré à son ordinateur Headway comme point de contact de dernier recours, un canal qui existait en dehors de tout réseau que l'un ou l'autre avait jamais utilisé publiquement.

Elle envoya une seule requête. Pas de salutation, pas de contexte. Juste une demande de nom liée au dossier Headway que BL4D3 avait percé.

Elle fixa l'écran.

Hale arpentait l'espace étroit derrière elle, quatre pas dans chaque direction, tout l'espace dont il disposait.

Puis un message apparut.

Elle cessa de respirer.

Hale se pencha par-dessus son épaule et se figea.

L'écran affichait un nom, un titre et une série de références croisées :

DR MERRICK VAUGHN. DIRECTEUR, DIVISION DES MENACES AVANCÉES DU NBACC. ANCIEN AGENT DE LIAISON DU DOD POUR LE PROJET HEADWAY. AFFILIATION OPÉRATIONNELLE ACTUELLE : DIVISION BIOSTRATÉGIQUE HELIX.

En dessous, une note de BL4D3 : *Il n'a pas quitté le gouvernement. Il est passé dans le privé. Même travail, aucune surveillance. Il dirige SB-17 depuis sa création.*

La voix de Hale était sourde.

— Vous le connaissez.

Ce n'était pas une question.

Stella fixait le nom sur l'écran.

— Je l'ai rencontré une fois. C'est lui qui m'a fait passer mon évaluation psychologique pour l'habilitation Headway. Ça faisait partie du processus d'intégration standard, du moins c'est ce que Nick m'avait dit. L'évaluation a duré deux jours entiers.

Hale attendit.

— Il y avait des trous. Des périodes prolongées dont je n'avais aucun souvenir. J'étais au milieu d'une session de tests, et soudain des heures avaient passé, sans que je garde le moindre souvenir de ce qui s'était passé entre-temps. Quand je l'ai dit à Nick, il m'a répondu que j'étais épuisée et que je confondais les moments.

Elle marqua une pause.

— Je l'ai cru.

Hale dit à voix basse :

— La privation sensorielle combinée à un interrogatoire répétitif peut produire exactement ce type de symptômes. Ce n'est pas une coïncidence. C'est une méthode de profilage.

— Il ne testait pas mon éligibilité à l'habilitation. Il cartographiait mon architecture comportementale. Chaque réponse, chaque réaction, chaque vulnérabilité. Deux jours de données sur mon mode de fonctionnement.

— Et ce sont ces données qu'il a utilisées pour construire le modèle comportemental LaRosa-02. Celui qui prédit vos mouvements.

Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Il a testé des scénarios sur mon profil pendant tout ce temps. Chaque mouvement que nous avons fait, chaque piste que j'ai suivie. Il les anticipait.

— Ce qui signifie que la capsule d'Union Station n'a pas été laissée sans surveillance par accident. Nous étions censés la trouver.

La pièce sembla se resserrer autour d'elle.

— Il mène le même examen. Pas sur papier. En temps réel. Il présente des stimuli, observe mes réactions, ajuste les paramètres. San Francisco était un stimulus. L'intrusion au NBACC était un stimulus. Tout ce que nous avons suivi faisait partie d'un cadre qu'il a conçu.

Hale sortit un tableau blanc portable de derrière le rack de disques et ôta le capuchon d'un marqueur.

— Alors on arrête de suivre le cadre.

Il écrivit en haut : CE QUE VAUGHN ATTEND.

— Il s'attend à ce que vous compreniez Union Station, dit-il en l'écrivant. Il s'attend à ce que vous trouviez la capsule. Il s'attend à ce que vous cherchiez d'autres capsules sur des sites secondaires. Il a conçu la piste de façon à ce que la suivre vous mène exactement là où il vous veut.

— Et il sait que si je comprends ça, je vais essayer de faire le contraire.
Hale la regarda.

— Alors, à quoi ressemble le contraire ?

Elle y réfléchit un long moment.

— La deuxième phase. Le protocole à double vecteur dans les fichiers du NBACC. Déploiement primaire par la ventilation d'Union Station. Déploiement secondaire via un porteur humain ciblant un point de compression. Vaughn a construit un modèle qui suppose que j'identifie le vecteur primaire et que je le traque. Ce qui l'intéresse moins, c'est de savoir si je trouve la capsule primaire. Il a déjà intégré cette possibilité.

Hale dit lentement :

— Ce qu'il ne peut pas se permettre que vous trouviez, c'est le porteur.

— Parce que c'est le coup fatal. Union Station provoque la panique. L'évacuation pousse des dizaines de milliers de personnes vers le réseau de correspondances du métro. Metro Center dessert trois lignes, en souterrain, avec la plus forte densité piétonne au mètre carré de toute la ville. Si un porteur est déjà en position quand l'évacuation se déclenche...

— Le deuxième déploiement fauche tous ceux qui fuient le premier, termina Hale.

Il posa le marqueur.

— Où Vaughn préparerait-il une opération avec porteur ?

Stella ouvrit les fichiers du NBACC sur le deuxième ordinateur portable et alla à la section Protocole à Double Vecteur.

— Stockage biosécurisé. Vaughn n'utilise jamais d'environnements ouverts pour la préparation. Il utilise des installations scellées avec confinement redondant. Et il prépare toujours ses opérations près de la fenêtre opérationnelle, pas des semaines à l'avance. Il voudrait ses porteurs à proximité et accessibles.

Elle pensa au bâtiment que Carolyn avait mentionné dans sa dernière communication à Dragan. Le recoupement dans les fichiers de BL4D3. La présence administrative d'Helix à D.C.

Elle ouvrit une base de données secondaire sur le rack de disques chiffrés et lança une recherche sur les adresses professionnelles enregistrées

d'Helix, les déclarations de filiales et les propriétés louées dans la zone métropolitaine. La recherche prit quatre minutes. Les résultats s'affichèrent lentement.

Une adresse apparut dans trois recoupements distincts. Un bâtiment commercial dans le quadrant nord-est de la ville, appartenant à une filiale d'Helix appelée Meridian Environmental Consulting. Sept étages, extérieur banal, sous-sol classé pour le stockage de matières dangereuses en vertu d'un permis de conformité environnementale de D.C.

Elle tourna l'écran vers Hale.

Il lut et hocha la tête une fois.

— C'est là, dit-elle.

— Vous êtes sûre de vous ?

— La classification du permis correspond au type d'installation que Vaughn a utilisé à Berlin. Biosécurisé avec pression négative redondante. C'est le même profil.

Hale contempla l'adresse un moment.

— Il anticipera ça aussi.

— Probablement. Mais il a construit son modèle sur une version de moi qui date de plusieurs années. Avant la chute de Headway. Avant Nick.

Elle ferma l'ordinateur portable.

— Je ne suis plus cette version. Et je n'entrerai pas là-bas comme il s'y attend.

Hale reprit le marqueur et inscrivit l'adresse sur le tableau blanc.

— Alors on y va à notre façon, dit-il. On prépare ce coup correctement.

Stella regarda le tableau blanc. Le nom VAUGHN en haut. UNION STATION en dessous. L'adresse du quadrant nord-est en bas.

Trois jours, environ.

— On commence, dit-elle.

* * *

Le bâtiment se dressait derrière une clôture périphérique, dans un pâé de maisons qui avait été aménagé au fil des décennies pour la discrétion plutôt que pour la visibilité. Sept étages de verre et de béton préfabriqué, le genre d'architecture qui ne révélait rien de ce qui se passait à l'intérieur. Un petit panneau à l'entrée indiquait MERIDIAN ENVIRONMENTAL CONSULTING dans la police standardisée d'une entreprise qui n'avait

jamais voulu attirer l'attention. Le parking à l'arrière du bâtiment contenait une douzaine de véhicules quelconques.

Stella et Hale approchèrent par l'allée de service arrière, en longeant la clôture. À l'arrière du bâtiment, une entrée de service donnait sur un quai de chargement. Hale avait récupéré le plan dans un permis de construire déposé six ans plus tôt auprès du Département de la consommation et des affaires réglementaires de D.C., grâce à l'un des jeux d'identifiants que BL4D3 leur avait fournis.

— D'abord le sous-sol, dit Stella. Niveau de stockage C, d'après les documents déposés.

— Tu es sûre que Vaughn mène des opérations actives ici ? demanda Hale en s'affairant sur le panneau de l'entrée de service.

— Son mode opératoire correspond à ce type de bâtiment, dit-elle. Environnement hermétique, sous-sol classé pour le stockage de matières dangereuses, couverture commerciale. Il a utilisé la même configuration à Berlin pour les examens des candidats Headway : une installation qui ressemblait à une société de recherche médicale vue de l'extérieur, mais qui était tout autre chose en sous-sol. Il n'improvise pas l'infrastructure. Il reproduit ce qui fonctionne.

Hale ouvrit le panneau. La serrure cliqua. Ils entrèrent.

Le couloir du rez-de-chaussée était silencieux, baigné par les veilleuses, désert à cette heure. Ils trouvèrent la cage d'escalier et descendirent.

L'air du sous-sol la frappa en premier. Froid, familier, et pourtant anormal d'une manière qu'elle n'arrivait pas à définir. Pas une odeur, exactement. Une qualité. La même stérilité contrôlée que celle de Berlin, un lieu que son corps avait mémorisé alors même que son esprit conscient n'avait pas su en prendre toute la mesure.

Son pas ralentit sans qu'elle en prenne la décision.

— Hale, dit-elle.

— Je sais, dit-il doucement. Continue d'avancer.

Ils atteignirent la porte marquée STOCKAGE C. Hale essaya la poignée.

Elle tourna librement dans sa paume.

Stella le regarda.

— Il veut qu'on soit ici.

— On le savait en venant, dit-il. On avance quand même.

Il poussa la porte.

Stella franchit le seuil et s'arrêta net.

La pièce mesurait environ six mètres sur quatre et demi, avec un plafond bas et un éclairage cru. Des tables en acier inoxydable occupaient le centre. Trois malles à coque rigide, identiques à la capsule qu'elle avait vue sous Union Station, reposaient sur la table centrale, à intervalles réguliers, chacune scellée par un verrou biométrique à diode bleue.

Trois capsules. Une pour chaque ligne de correspondance du métro.

Mais ce n'étaient pas les malles qui lui coupèrent le souffle.

C'était la pièce elle-même.

Les dimensions. L'étroitesse. La hauteur sous plafond. La position des luminaires ; deux rangées de tubes fluorescents courant dans le sens de la longueur. L'odeur d'antiseptique et de métal climatisé qu'elle cherchait à identifier depuis leur entrée dans le bâtiment. La décoloration sombre au plafond, dans le coin du fond, là où un support de caméra avait laissé sa trace avant d'être retiré.

Elle connaissait cette pièce.

Pas cette pièce précise. Mais une pièce qui lui ressemblait trait pour trait.

Les mêmes proportions. La même disposition. La même architecture sensorielle que la pièce de Berlin où Vaughn lui avait fait subir son examen de deux jours. Où le temps s'était écoulé bizarrement, où ses souvenirs étaient devenus fragmentaires, et où elle avait accepté les paroles rassurantes de Nick lui disant qu'elle était simplement fatiguée.

Pas la même pièce. Une réplique.

Construite selon des spécifications précises.

Ses genoux se dérobèrent un instant.

— Stella ? dit Hale à voix basse.

— Cette pièce. Il l'a construite pour reproduire l'installation de Berlin. Les mêmes dimensions. Le même agencement des lumières. La même hauteur sous plafond. C'est ici qu'il a mené l'examen.

Hale parcourut lentement la pièce du regard, et elle le vit comprendre — l'intention derrière tout cela, le fait que rien n'était fortuit.

— Il voulait que tu la reconnaisse.

— Il voulait voir comment je réagissais en la reconnaissant.

Un bourdonnement électronique sourd emplissait la pièce, venant de quelque part au plafond, puis un haut-parleur qu'elle n'avait pas remarqué grésilla brièvement.

L'arme de Hale était déjà levée.

Stella resta immobile.

Puis la voix s'éleva. Calme, posée, sans hâte. La voix d'un homme qui avait passé des décennies dans des pièces où il contrôlait chaque variable.

— Stella.

Elle n'avait pas entendu cette voix depuis Berlin. Elle n'avait pas changé.

— Ça fait longtemps, dit le Dr Merrick Vaughn. J'apprécie ta ponctualité.

Hale se dirigea vers la porte. La poignée ne tourna pas. Le verrou automatique s'était enclenché silencieusement pendant qu'ils regardaient les capsules.

Il la regarda. Elle regarda le haut-parleur au plafond.

Elle n'avait pas peur. Elle avait traversé la peur vingt minutes plus tôt dans ce tunnel et l'avait laissée derrière elle. Ce qu'elle ressentait maintenant était plus froid, plus précis que la peur.

Reconnaissance. Clarté. Cette concentration particulière qui naît quand on sait exactement à quoi on a affaire et qu'on a décidé, sans ambiguïté, de la suite.

Vaughn avait conçu tout cela comme une reconstitution de Berlin. Un environnement contrôlé. Ses variables, son timing, ses stimuli. Il s'attendrait à ce qu'elle réagisse comme son modèle le prédisait. Il s'attendrait à ce qu'elle se comporte selon les paramètres qu'il avait établis au cours de deux jours d'examen et d'années de prévisions comportementales.

Elle regarda Hale et parla à voix basse.

— Il a construit cette pièce pour recréer les conditions de l'examen. Il s'attend à ce que je réagisse comme à l'époque. Confuse. Désorientée. Cherchant à être rassurée par la personne à mes côtés.

Hale soutint son regard.

— Qu'as-tu fait alors ?

— J'ai fait confiance à la mauvaise personne, dit-elle.

Elle se retourna vers le haut-parleur. Cette fois, elle n'avait aucune intention de commettre la même erreur.

Chapitre dix-neuf

Le haut-parleur grésilla de nouveau.

— Stella, dit Vaughn. Votre rythme cardiaque élevé indique que vous repensez à Berlin. Bien. La mémoire aiguise l'instinct.

Hale leva son arme vers le plafond, cherchant à localiser le haut-parleur.

— Il utilise le système audio du bâtiment.

Stella sentit sa peau se hérissier. Elle s'obligea à respirer lentement avant de parler.

— Vaughn, vous n'avez plus à m'adresser la parole.

Un rire léger traversa la pièce.

— Ce n'est pas à vous d'en décider.

Hale se tourna vers elle, la voix basse.

— Il cherche à nous retarder.

— Non. Il me teste.

Elle s'imposa un rythme de respiration régulier et commença à longer le périmètre de la pièce, l'examinant comme elle s'était interdit de le faire à leur arrivée. L'espacement entre les murs. La position des luminaires au plafond. L'absorption acoustique propre aux matériaux contrôlés, et non à une construction aléatoire. La salle d'examen de Vaughn à Berlin avait été conçue avec la même précision. Mêmes angles morts dans les coins. Même disposition calculée des lignes de vue.

Elle s'était tenue là où il lui avait dit de se tenir. Assise là où il lui avait dit de s'asseoir. Avait répondu quand il lui avait dit de répondre.

Stella se surprit à se frotter le poignet et s'arrêta. Un geste qu'elle n'avait plus eu depuis des années. Vaughn l'avait répertorié à Berlin. Un indicateur

de stress qu'il l'avait conditionnée à produire sur commande.

La voix de Vaughn se fit plus tranchante.

— Vous vous souvenez de la première tâche. Asseyez-vous dans le coin. Respirez. Racontez-moi votre premier souvenir de peur.

Stella se figea.

— Hale, dit-elle doucement, il essaie de relancer le protocole de test original. La même séquence qu'à Berlin. Stimulus de peur ouvert. Positionnement dans le coin. Signal de respiration contrôlée.

Vaughn lui coupa la parole.

— Mais cette fois, Stella, nous n'avons pas quarante-huit heures.

Hale vint se placer à côté d'elle, la mâchoire crispée.

— Ne lui répondez pas.

— Je sais, dit-elle.

Mais elle avait failli répondre. C'était ce qu'elle ne pouvait pas dire à Hale, ce qui aurait pris trop de temps à expliquer. Ce n'était pas la peur qui l'avait presque fait répondre. C'était le conditionnement. Vaughn n'avait eu besoin ni de contraintes ni de produits chimiques pour obtenir ce qu'il voulait à Berlin. Il avait utilisé la répétition, le silence, et l'architecture particulière de questions conçues pour amener son subconscient à livrer des fragments d'elle-même qu'elle n'avait pas consciemment choisi de donner.

Elle était consciente du mécanisme, désormais. C'était ça, la différence.

Hale inspectait les murs méthodiquement.

— Il nous faut une commande manuelle pour déverrouiller la porte.

— Il n'y en a pas de ce côté. La pièce est verrouillée depuis un poste de contrôle extérieur. C'était pareil à Berlin.

Il la regarda.

— Ce n'est pas un problème. C'est une erreur de calcul de sa part.

Elle gagna le mur du fond et s'accroupit. En bas de la plinthe, presque invisible sur la peinture gris mat, se trouvait une bouche d'aération d'environ soixante centimètres sur soixante. Elle avait failli la manquer : elle était placée sous le niveau naturel du regard, dans la zone que l'œil ne balayait pas spontanément.

Hale s'accroupit à côté d'elle.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

— À Berlin, le système de ventilation était la seule chose que Vaughn ne pouvait pas entièrement contrôler, dit-elle à voix basse. L'équipement de surveillance de la salle d'examen nécessitait un flux d'air constant pour

éviter la surchauffe. Il avait dû laisser une bouche sans verrou secondaire. Il l'avait classée comme négligeable dans son évaluation de sécurité, estimant que le conduit était trop étroit pour un adulte.

— Son estimation était fausse, dit Hale.

— Son estimation se fondait sur un homme adulte de corpulence moyenne, dit Stella. Il avait aussi sous-estimé ce qu'une personne prête à tout pour sortir d'une pièce verrouillée est capable d'endurer.

Elle sortit le tournevis compact de son sac et examina la grille de la bouche d'aération. Quatre vis. La peinture autour des têtes avait été appliquée après l'installation, ce qui signifiait que la grille n'avait jamais été retirée. Vaughn avait conçu cette pièce comme une réplique psychologique, minutieusement élaborée pour recréer les conditions sensorielles de Berlin. Il ne l'avait pas conçue comme un défi d'évasion physique, car selon son modèle, elle n'en tenterait pas.

Son modèle était faux.

Elle retira les vis rapidement. Elles étaient vieilles, les filetages usés, et la troisième se dénuda avant d'être complètement sortie, mais elle força le passage et la grille lui resta dans les mains.

Le conduit au-delà était sombre et aussi étroit que dans son souvenir.

— Où est-ce que ça mène ? demanda Hale.

— À Berlin, ça débouchait dans le couloir de surveillance derrière la salle d'examen, dit-elle. Ici, je ne sais pas. Mais nous savons que ce bâtiment est opérationnel. Quoi qu'il y ait derrière cette bouche, c'est une infrastructure active.

— C'est une inconnue de taille.

— Oui, mais on y va quand même.

Elle poussa la grille de côté et s'engagea la tête la première, les épaules frôlant le métal des deux côtés. L'air à l'intérieur du conduit était plus frais que dans la pièce et sentait la poussière et l'air recyclé. Elle progressa sur les coudes, maintenant sa respiration régulière, s'interdisant de mesurer l'espace autour de son corps ou de calculer à quelle profondeur elle se trouvait sous les installations du bâtiment.

Hale s'engagea derrière elle.

La voix de Vaughn les suivit par la bouche d'aération.

— Bien, Stella. Vous vous adaptez. Ramper dans les conduits. Comme à Berlin. Comme avant de craquer.

La voix de Hale lui parvint de derrière, sèche et posée.

— Il doit y avoir une caméra cachée quelque part.

— Ignorez-le.

— C'est ce que je fais.

Mais le conduit semblait plus étroit maintenant. Les parois étaient si proches qu'elle sentait l'air déplacé par ses propres mouvements refluer contre elle. Elle fixa le point de faible lumière visible à une douzaine de mètres devant elle et continua d'avancer.

Le conduit s'élargit suffisamment pour qu'elle puisse presque se tenir debout. Peu après, il plongeait brusquement. Stella agrippa les bords et se laissa glisser les pieds en avant, jusqu'à ce que ses bottes touchent le sol d'un espace plus large en contrebas. Elle s'écarta, et Hale la suivit.

Le nouveau couloir était en béton, faiblement éclairé par des veilleuses de sécurité au ras du sol. Un léger bourdonnement mécanique provenait de quelque part sur la droite. Deux directions possibles.

Hale pointa à droite. — L'infrastructure serveur est par là. La salle de brassage, probablement.

— Les données de synchronisation EC-1 ne seront pas dans la salle de brassage, dit Stella.

— Vaughn ne stockerait jamais la vraie fenêtre opérationnelle dans un endroit aussi évident. Il compartimente d'instinct.

— Où, alors ?

Elle tourna à gauche, vers les bureaux.

— Il a consulté mon dossier Headway il y a trois jours. Il a utilisé mon profil psychologique comme base de modélisation pour l'ensemble de l'opération. Les données de timing EC-1 seront intégrées dans cette même architecture de fichiers.

Elle posa la main sur une porte au bout du couloir. Une plaque au-dessus de la poignée indiquait : ANALYSE DES SUJETS – ACCÈS RESTREINT.

Elle la poussa.

La pièce était petite, saturée d'écrans : huit moniteurs disposés sur trois murs, chacun affichant un flux de données différent. Graphiques biométriques. Tableaux de superposition comportementale. Analyses de schémas linguistiques. Matrices de temps de réponse. Le tout étiqueté avec la même désignation de code, s'affichant sur chaque écran dans la même police sans-serif épurée.

LaROSA-02.

Stella resta sur le seuil et contempla la pièce un long moment.

Sa propre architecture psychologique cartographiée, indexée et organisée pour servir à quelqu'un d'autre. Chaque réaction de peur. Chaque schéma décisionnel. Chaque impulsion cognitive qu'elle avait manifestée pendant deux jours à Berlin, quantifiée et formatée en un modèle prédictif qui tournait des scénarios contre elle depuis des années.

Elle entra.

Hale se dirigea vers le terminal le plus proche.

— Tu peux accéder à tout ça ?

— Il aura mis une sécurité standard sur la couche de surface. Mais la structure de fichiers sous-jacente utilise la même architecture de commandes que le système de Berlin. C'est lui qui a conçu les deux.

Elle s'assit au terminal.

— Et il ne s'attendait certainement pas à me voir assise devant ce clavier.

Elle tapa quatre commandes dans la séquence que Vaughn lui avait inculquée à Berlin – non pas comme formation, mais comme protocole d'accès qu'il avait ancré dans sa mémoire procédurale sans qu'elle comprenne pourquoi. Il lui avait fallu des années pour reconstituer cette séquence. Quand elle avait compris, elle en avait été malade pendant une semaine.

Maintenant, elle la retournait contre lui.

L'écran cligna une fois. Puis l'accès s'ouvrit.

Un seul fichier apparaissait sur le bureau, portant la désignation opérationnelle qu'elle connaissait déjà.

EC-1.cycle

Elle cliqua dessus.

Un compte à rebours s'afficha au centre de l'écran, chiffres blancs sur fond noir.

5 JOURS. 11 HEURES. 14 MINUTES. 23 SECONDES.

Elle le fixa. Les chiffres s'égrenaient sous ses yeux. Temps réel. En direct.

Hale se pencha par-dessus son épaule pour lire. Il resta silencieux un moment.

— C'est une fenêtre de déploiement très précise.

— Oui. Déploiement primaire à Union Station, suivi d'un déploiement secondaire par coursier à Metro Center au pic de densité d'évacuation. Le

timing est calculé pour maximiser l'effet de compression. La première frappe pousse la foule sous terre. La seconde les y attend.

Elle ouvrit les fichiers annexes imbriqués sous le compte à rebours. Paramètres de déploiement. Modélisation environnementale. Données de synchronisation des cycles de ventilation pour la grille ouest d'Union Station. Un fichier secondaire intitulé METRO CENTER – VECTEUR COURSIER, contenant une carte de positionnement et une fenêtre de préparation de douze heures.

Elle vit aussi son propre nom. Intégré aux notes opérationnelles, rédigé dans la prose clinique et dépouillée de Vaughn. *Les projections comportementales LaRosa-02 indiquent une probabilité de 87 % d'identification de la cible primaire dans les 96 heures suivant l'initiation opérationnelle. Vecteurs de réponse cohérents avec la ligne de base Berlin. Protocoles de contre-mesures ajustés en conséquence.*

Il savait qu'elle trouverait ça. Il avait construit toute la piste en partant de ce postulat.

— Il s'attend à ce que je réagisse à ça comme j'ai réagi à Berlin, dit-elle.

Hale la regarda.

— C'est-à-dire ?

— J'ai trouvé ce qu'il voulait que je trouve, et j'ai cru l'avoir découvert par moi-même. Il m'a laissé croire que j'avais tout compris. Puis il a utilisé ce sentiment pour orienter la phase suivante de l'examen.

Elle regarda le compte à rebours.

— Ce fichier est réel. Le timing est réel. Mais le trouver ici, dans cette pièce, dans cet ordre, c'est exactement ce que son modèle avait prédit.

— Il valide tes instincts pour te maintenir sur sa trajectoire.

— Oui.

Elle se leva.

— Ce qui signifie que ce qu'il ne veut pas que je trouve est quelque chose que je n'ai pas encore cherché.

Hale hocha la tête.

— L'identité du coursier. Le lieu de préparation.

— Le coursier est la variable qu'il ne peut pas se permettre de nous laisser identifier. Tout le reste, il peut le modéliser et le gérer. Si nous trouvons le coursier avant la fenêtre de déploiement, nous pouvons stopper la seconde phase, même si nous ne pouvons pas neutraliser toutes les capsules de la grille d'Union Station.

Elle copia le fichier EC-1.cycle sur le disque chiffré qu'elle avait récupéré dans son garde-meuble et ferma le terminal. Les graphiques comportementaux sur les écrans alentour continuaient de pulser au rythme des données enregistrées, LaRosa-02 déroulant ses cycles prédictifs à l'infini.

Elle leur tourna le dos.

— Il faut bouger avant qu'il ne verrouille ce niveau, dit-elle.

Ils ressortirent dans le couloir et se dirigèrent vers la jonction principale. Les haut-parleurs au plafond grésillèrent.

La voix de Vaughn s'éleva, aussi posée que jamais.

— Intéressant. Tu as atteint le fichier plus vite que prévu. Quatre-vingt-neuf minutes d'avance sur la médiane LaRosa-02. C'est notable.

Stella s'arrêta.

Non pas parce qu'il l'avait ébranlée. Parce qu'elle voulait qu'il entende ce qui allait suivre.

— Vous avez construit un modèle sur une version de moi qui n'existe plus, dit-elle au plafond.

— Vous auriez dû actualiser vos données.

Elle le pensait vraiment. Elle avait aussi besoin de le penser, ce qui n'était pas tout à fait la même chose.

Un bref silence.

Puis :

— Tu ne survivrais à mes tests, Stella, que quand tu saurais le schéma.

Elle regarda Hale.

— À Berlin, quand j'ai trouvé ce qu'il voulait que je trouve, je suis revenue par où j'étais entrée. Par le sas d'admission. Vers la salle d'examen. Vers la chaise.

Elle se tourna vers une porte utilitaire en acier encastrée dans le mur du fond, sans inscription, en tôle épaisse, le genre de porte qui ne correspondait pas à l'esthétique soignée du bâtiment parce qu'elle relevait de l'infrastructure, pas du design.

— Il n'anticiperait jamais l'inverse.

Hale regarda la porte.

— Parce que ça exige la force plutôt que l'obéissance.

— Oui.

CHAPITRE 20

Des alarmes hurlèrent dans tout le bâtiment tandis que Stella et Hale sprintèrent vers la porte de maintenance du système anti-incendie à l'autre bout du couloir de service. Derrière eux, la voix de Vaughn les suivait à travers les haut-parleurs. Pas élevée. Pas urgente. Clinique et vaguement amusée.

— Tu t'écarteres du modèle, Stella. Curieux de voir combien de temps tu tiendras.

— Assez longtemps pour te gâcher la journée, dit-elle sans ralentir.

Hale percuta la porte de maintenance de l'épaule. Le loquet plia mais tint bon. Stella enfonça son tournevis dans l'interstice entre la porte et le chambranle, l'inclina et fit levier de toutes ses forces. Le métal céda dans un grincement strident, et la porte s'ouvrit vers l'intérieur.

— Vas-y, dit Hale.

Ils pénétrèrent dans une gaine technique verticale tapissée d'anciens panneaux d'isolation en mousse et de plaques métalliques corrodées, le genre d'espace qui existait dans les bâtiments de cette époque entre les cloisons et le noyau structurel. Les alarmes étaient étouffées ici, leur son filtré par les couches de béton et d'isolant, réduit à une rumeur sourde et constante.

Puis un son plus profond lui parvint, ressenti plus qu'entendu. Un grondement sourd qui se propageait à travers les murs et le sol à la fois.

— Séquence de verrouillage, dit Hale, sa voix toute proche dans l'espace confiné. Il scelle les étages.

— Alors on bouge plus vite qu'il ne les scelle.

Une échelle courait le long d'un mur, de vieux barreaux de fer boulonnés dans le béton. Stella les gravit rapidement, s'interdisant de penser aux parois qui l'enserraient de chaque côté, s'interdisant de mesurer l'obscurité au-dessus ou en dessous. Elle se concentra sur le barreau suivant. Puis le suivant. Hale était juste derrière elle, sa respiration maîtrisée.

Douze mètres plus haut, elle aperçut une grille, la faible lumière du dehors qui filtrait à travers en minces raies.

Elle était à mi-chemin quand la gaine trembla.

Une déflagration d'air comprimé jaillit par le bas, brutale et soudaine, la percutant avec assez de force pour lui arracher la prise du côté droit. Elle se

rattrapa des deux mains, pressa ses pieds contre les barreaux et tint bon, le visage détourné du souffle, les dents serrées.

L'air continuait de souffler, violent et soutenu. En dessous, elle entendait Hale lutter comme elle pour tenir bon.

Elle n'attendit pas que ça s'arrête. Elle agrippa les barreaux jusqu'à ce que ses bras brûlent et que ses poumons travaillent à leur limite, jusqu'à ce que la grille soit juste au-dessus de son visage.

Elle poussa dessus. Fort.

Rien. Elle força à nouveau avec un cri. Cette fois, la grille céda et alla claquer sur le sol quelque part dehors.

Elle se hissa par l'ouverture, roula sur l'asphalte froid, se redressa en position accroupie — et vit trois hommes au même instant où ils la virent.

Équipement tactique complet. Visières baissées. Armes levées. Déployés en éventail au bord du quai de chargement, à six mètres.

La main de Hale se referma sur sa cheville et la tira sur le côté au moment où le premier coup claquait, sec et plat dans l'air libre. La balle traversa l'espace que son torse avait occupé une demi-seconde plus tôt.

Elle percuta le quai en roulant et se releva sans s'arrêter. Hale était déjà à côté d'elle, l'entraînant derrière une rampe où s'empilaient des palettes en bois et des caisses sous film plastique.

Un deuxième coup perfora une palette à quinze centimètres sur sa gauche.

Elle se plaqua contre la pile de caisses et balaya le quai du regard. Côté gauche : un chariot élévateur garé près d'une armoire métallique. Centre : espace dégagé, aucun abri. Côté droit : une rangée de bonbonnes industrielles dressées dans un râtelier, chacune d'environ un mètre vingt, peintes en rouge avec des inscriptions blanches.

Mousse anti-incendie. Bonbonnes haute pression.

— Hale, dit-elle. Il suivit son regard.

Derrière eux, au fond du bâtiment, des alarmes se mirent à retentir.

Étouffées. Contrôlées. Le son d'un homme qui avait prévu cette éventualité et déroulait maintenant son plan. Mais elle était déjà dehors. Elle était déjà partie.

Vaughn avait passé des années à construire un modèle d'elle. Elle avait passé les cinq derniers jours à découvrir ce qui en restait de juste. Elle s'élança dans l'air nocturne à toutes jambes et ne se retourna pas.

Chapitre vingt

Elle courut, courbée, longeant la rangée de caisses jusqu'au râtelier à mousse où deux clés pendaient à des crochets. Elle attrapa la plus grosse, pleine d'espoir,

et repéra le raccord de décharge sur le réservoir le plus proche. Elle prit son élan et frappa à deux mains de toutes ses forces. Un deuxième coup. Au troisième, le raccord céda et le réservoir explosa dans un bruit de canon, la mousse sous pression jaillissant en un torrent blanc et dense tandis qu'elle reculait en trébuchant.

Le quai de chargement tout entier disparut en quelques secondes.

Stella entendit les hommes crier et des bottes marteler le pavé dans toutes les directions, sans aucune logique tactique — ils n'y voyaient rien.

La ruelle au-delà était étroite et puait l'eau croupie et l'huile de vidange. Ils la parcoururent au pas de course, se faufilèrent par une brèche dans un grillage rouillé à la base d'un poteau, et débouchèrent sur une large voie de service éclairée par des lampadaires ambrés.

Cinquante mètres plus loin, une camionnette de livraison rouillée stationnait devant un entrepôt aux rideaux de fer baissés. Pas de vitres à l'arrière. Assez vieille pour passer inaperçue.

— Celle-là, dit Stella.

Ils l'atteignirent en quinze secondes. Hale ouvrit la portière du conducteur, se glissa sous le volant et la fit démarrer en moins d'une minute — le moteur toussa avant de se stabiliser au ralenti. Il quitta le parking tous feux éteints jusqu'à deux rues du bâtiment.

Stella s'enfonça dans le siège passager et se permit enfin de respirer.

L'adrénaline pulsait encore en elle par vagues, brûlante et tendue vers l'action. Elle la laissa faire. Elle en aurait besoin.

— Raconte, dit Hale, les yeux alternant entre la route et le rétroviseur dans un va-et-vient régulier. Qu'est-ce que tu as vu dans ce dossier ? Tout.

Elle fixa la ville qui défilait derrière le pare-brise.

— EC-1 s'active dans cinq jours, dit-elle. Déploiement principal par le réseau de ventilation ouest d'Union Station, calé sur le pic d'affluence des navetteurs du matin. Le modèle de Vaughn part du principe que je serai dans la gare, occupée à localiser et neutraliser les capsules quand le premier vecteur sera libéré.

— Et ensuite ?

— L'évacuation pousse des dizaines de milliers de personnes vers les correspondances du métro, dit-elle. Le coursier est déjà en position à Metro Center. Le déploiement secondaire cible le point de compression quand la densité de la foule atteint son maximum en sous-sol. Attaque en deux temps. Le premier temps crée la panique. Le deuxième attend au pied des escalators.

Hale garda le silence un moment.

— Et son modèle suppose que tu suis le coursier jusqu'à Metro Center. Que tu identifies les deux temps et que tu tentes de les neutraliser l'un après l'autre.

— Oui. Ce qui me condamne à réagir. À courir après son calendrier au lieu d'imposer le mien.

— Que se passe-t-il si on ne suit pas la séquence ?

La voix de Stella était plate, assurée : — Alors le modèle s'effondre. Et Vaughn ne peut plus anticiper le coup suivant.

Hale vérifia à nouveau le rétroviseur et s'engagea sur Massachusetts Avenue, se glissant derrière un camion de livraison dont il adopta l'allure. Rien derrière eux ne semblait coordonné.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

Elle regarda les lumières de la ville défiler derrière la vitre. Union Station quelque part au nord-est. Metro Center sous les rues. Vaughn quelque part dans le système qui reliait les deux.

— On trouve le coursier. On neutralise le deuxième vecteur. Et ensuite on s'assure que Merrick Vaughn ne modélise plus jamais personne.

Hale lui jeta un bref regard. — Alors on arrête de jouer la défense ?

— Oui. Dès maintenant.

Chapitre vingt-et-un

Le van volé descendait Massachusetts Avenue tandis que Stella reconstituait la séquence dans sa tête. Elle avait le compte à rebours et l'architecture de déploiement. Ce qui lui manquait, c'était l'identité du coursier et le lieu exact du transfert à Metro Center.

Les yeux de Hale restaient rivés au rétroviseur. La route derrière eux était dégagée. Pour l'instant.

— Vaughn fera une répétition avant le vrai déploiement, dit-il. Il valide toujours ses variables opérationnelles en conditions réelles.

Stella hocha la tête.

— Une fiole factice. Mêmes dimensions, même poids d'emballage. Il fait parcourir l'itinéraire réel au coursier avec une charge inerte et observe la réaction de l'environnement.

— Donc on traque la répétition, pas l'opération réelle.

— Exactement. Et on lui laisse croire qu'on n'a pas fait la différence.

Le téléphone de Hale vibra. Il jeta un coup d'œil à l'écran à un feu rouge, puis le tendit à Stella. Un message de Sam. Sous l'en-tête codé, une photographie.

Un homme en uniforme d'entretien de Metro Center. Début de la trentaine. Rasé de près, carrure moyenne, traits quelconques agencés de façon à passer totalement inaperçu. Un uniforme gris conforme au code vestimentaire standard des sous-traitants d'entretien du métro. Il portait une mallette de transport médical Helix, le type utilisé pour les échantillons cliniques thermosensibles. Le type qui n'attirait aucune attention dans une

station de métro parce que tous les réseaux du pays avaient leur lot de coursiers médicaux.

La mallette, selon la note de Sam, était vide.

— Où ça ? demanda Stella.

— Quai de la ligne rouge. Il y a environ une heure. Sam surveille les mouvements du personnel lié à Helix dans le métro depuis une semaine.

— Il calibre son timing, dit-elle. Il parcourt l'itinéraire pour mesurer les variables. Temps de dégagement des escalators. Densité du quai selon l'heure. Position des caméras.

Hale changea de voie.

— Sam dit qu'il prend la direction sud tous les soirs à 1 h 17. Même quai. Même position de wagon. Depuis un mois.

Stella sentit les pièces s'emboîter.

— Cette régularité n'est pas de la négligence. Vaughn l'a voulue. Il veut que l'itinéraire devienne invisible à force de répétition. Personne ne signale un agent d'entretien qui se présente à la même heure tous les soirs.

— Ce qui signifie que le vrai transfert pourrait avoir lieu n'importe quelle nuit pendant la période de déploiement. On l'intercepte ce soir pendant la répétition.

— Il faut que BL4D3 soit dans le système, dit Hale.

— J'y pensais justement.

Sortant le téléphone sécurisé, elle se connecta au canal de BL4D3.

— On a besoin d'yeux à l'intérieur de Metro Center. Ligne rouge. Quai direction sud. Arrivée à 1 h 17.

— C'est parti, dit BL4D3. Donne-moi huit minutes pour m'infiltrer dans le réseau de caméras de la WMATA.

Sept minutes plus tard, ils étaient en position sur le quai de la ligne rouge à Metro Center, après être passés par un accès de maintenance que BL4D3 avait déverrouillé à distance. Le quai était peu fréquenté à cette heure. Une poignée de voyageurs attardés, un musicien qui rangeait sa guitare près du pilier du fond, deux agents de transit qui longeaient le quai opposé.

Le coursier arriva pile à l'heure.

Il descendit l'escalator à 1 h 16 et s'avança sur le quai avec l'aisance tranquille d'un homme accomplissant une tâche qu'il avait accomplie cent fois. Il se positionna au niveau de la troisième porte de la rame direction sud.

Stella et Hale restèrent trois passagers en arrière, évitant de le regarder directement, laissant la foule leur servir de couverture.

— Deuxième agent en approche, dit BL4D3 dans son oreillette. Escalator sud. Trente secondes.

Stella pressa le bras de Hale une fois et le relâcha.

— On se sépare. Tu restes sur le principal.

— Hors de question, dit Hale, mais elle était déjà en mouvement.

Elle se faufila à travers la foule clairsemée et se positionna de l'autre côté du quai, s'assurant une vue dégagée sur le coursier principal et l'escalator sud. Trente secondes plus tard, un deuxième homme descendit. Carrure différente du premier. Plus grand, plus étroit d'épaules, portant un uniforme d'entretien identique. Il tenait une mallette noire fine, le même modèle de transport médical Helix, et se déplaçait avec la présence neutre et maîtrisée de quelqu'un entraîné à ne dégager aucune émotion.

L'échange fut à peine visible. Quatre secondes de proximité tandis que les deux hommes faisaient mine de consulter un plan du réseau affiché sur le pilier. La mallette fine changea de mains sans aucun geste susceptible d'apparaître sur une caméra de sécurité comme un transfert délibéré.

— L'agent s'éloigne, murmura Hale dans son oreillette. Tu peux atteindre la mallette ?

Elle fit un pas en avant.

— Annule !

La voix de BL4D3 était tranchante, urgente.

— Recule immédiatement.

Elle s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Le coursier scanne, dit BL4D3, la voix sèche et pressante. Il t'a repérée. Il te surveille depuis que tu es descendue de l'escalator. Et la mallette est bidon.

— Bidon comment ?

— La répartition du poids ne colle pas. Je l'ai comparée à l'imagerie thermique du capteur du quai. Elle est trop légère, même pour un conteneur vide. Il ne transporte rien. Ce n'est pas une répétition.

Elle comprit à l'instant même où BL4D3 le dit.

— C'est un piège, dit-elle.

Vaughn ne testait pas l'itinéraire du coursier ce soir. Il testait Stella. Il avait placé un coursier sur un quai avec une mallette vide et attendu de voir

si elle mordrait à l'hameçon.

Elle recula et se fondit dans la foule.

— Elle sait, dit le deuxième agent dans son micro.

Elle ne pouvait pas l'entendre, mais elle le voyait au léger mouvement de sa mâchoire.

— Stella, tire-toi de là, dit Hale à voix basse.

Elle se tourna vers la sortie côté nord et s'arrêta.

Sur la rampe au-dessus de l'escalator, logée dans le boîtier d'un luminaire, une petite lentille convexe capta la lumière ambiante pendant une fraction de seconde. Une micro-caméra, positionnée pour couvrir l'approche de l'escalator. Et en dessous, encastré dans la main courante, un fin panneau capteur qu'elle reconnut pour l'avoir vu dans les documents techniques du NBACC. Un lecteur de signature thermique, calibré pour détecter les réponses physiologiques au stress que Vaughn avait cartographiées et documentées lors de son examen à Berlin.

Il avait son profil de stress biométrique et la testait en temps réel, à cet instant précis, guettant la signature de réponse que son modèle prédisait. Elle s'était dit qu'elle n'était plus la version d'elle-même qu'il avait modélisée. Mais là, debout, avec des capteurs qui comparaient sa signature de stress en temps réel aux données qu'il avait collectées des années plus tôt à Berlin, elle en était moins certaine qu'elle ne l'aurait voulu.

Elle ralentit volontairement sa respiration. Épaules relâchées. Visage neutre. Elle passa devant le capteur à une allure qui suggérait une légère irritation due à un train en retard, rien de plus.

Elle émergea dans le hall supérieur. Hale la rejoignit trente secondes plus tard.

— Il m'a repérée, c'est certain.

— Je sais, dit Hale. BL4D3, quelle est ton analyse ?

La réponse de BL4D3 arriva avec une urgence qui lui noua la poitrine.

— Vous devez entendre ça immédiatement. Vaughn vient d'activer un processus secondaire sur le modèle opérationnel SB-17.

— Quel processus ? demanda Stella.

Une pause qui dura deux secondes de trop.

— Compression des délais. Il a avancé EC-1.

Stella s'arrêta de marcher. Autour d'elle, le hall poursuivait ses activités nocturnes, voyageurs et usagers circulant avec leurs bagages et leur café, sans rien savoir.

— De combien ? demanda-t-elle.

Une autre pause. Elle l'entendit prendre une inspiration contrôlée.

— De la totalité, dit-il. EC-1 est désormais prévu pour demain soir.

Le bruit du hall sembla s'éloigner.

Cinq jours étaient devenus un seul.

— Il a accéléré parce que tu as dévié du schéma, dit BL4D3, la voix tendue. Il a fait passer la déviation dans le modèle LaRosa-02 et a déterminé que tu agis en dehors de ses paramètres prévus. Sa réponse est de comprimer les délais avant que tu ne puisses générer une autre variable qu'il ne peut pas anticiper.

Hale avait la mâchoire crispée.

— Il te force la main. Il veut que tu sois réactive, que tu bouges selon son calendrier au lieu du tien.

Stella resta immobile tandis que le froid du hall circulait autour d'elle, et laissa l'information se décanter jusqu'à devenir exploitable.

Vingt-quatre heures. Un déploiement à Union Station. Un coursier à Metro Center. Un homme qui faisait tourner un modèle dont elle avait déjà prouvé qu'il se basait sur une version obsolète d'elle-même.

Elle sentit ses mains se fermer en poings le long de son corps.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Hale.

— On prend le coursier ce soir. Discrètement, avant que Vaughn ne puisse le déplacer. Et ensuite on s'attaque directement à Vaughn avant qu'il ne puisse mettre les vraies capsules en jeu.

Hale soutint son regard.

— Si tu t'attaques directement à Vaughn, tu te jettes au cœur de son dispositif. Il prépare cette confrontation depuis le début.

— Je sais. Il a construit son modèle sur ma façon de me comporter quand je réfléchis.

Elle se tourna vers l'escalator qui redescendait vers la ligne rouge.

— Il n'a aucune donnée sur ce que je fais quand j'arrête de réfléchir.

Elle monta sur l'escalator et descendit.

Chapitre vingt-deux

Le coursier ne vit rien venir.

Hale l'intercepta au tourniquet. D'une main, il lui saisit la nuque ; de l'autre, il lui enfonça le canon de son arme dans le bas du dos, hors du champ de toute caméra. Le contact fut bref et précis. Le coursier se figea aussitôt.

— Ne fais pas de scène, dit Hale.

Sa voix était presque décontractée.

— Pas un bruit.

Stella s'approcha par la gauche, capuche rabattue, le corps placé de façon à masquer le profil de l'homme à la caméra du quai qu'elle avait déjà repérée par-dessus l'épaule de Hale.

— Tu viens avec nous, dit-elle calmement. Tout de suite.

Les yeux du coursier balayèrent le quai, évaluant ses options. Elle vit tout se jouer sur son visage : l'évaluation de la menace, l'instinct de fuir, l'entraînement qui luttait contre la peur. Il ouvrit la bouche.

— N'y pense même pas, dit-elle.

Il la referma.

BL4D3 les guida par l'oreillette, les faisant contourner une barricade de chantier qui masquait l'angle de vue d'une caméra secondaire, puis descendre un escalier de maintenance qu'elle n'aurait jamais trouvé sans lui, et enfin emprunter un couloir d'accès au tunnel réservé aux périodes de travaux sur les voies. La porte était en acier massif ; elle se referma derrière eux dans un claquement sourd qui résonna dans le tunnel, puis mourut.

Ils se tenaient tous les trois dans la pénombre. Hale se posta derrière le coursier, bras croisés, son arme désormais invisible. Stella se planta face à l'homme.

La trentaine, taille moyenne, avec ce genre de visage passe-partout qui constituait sans doute un atout professionnel. Cheveux bruns coupés court, aucun signe distinctif sur la peau visible de ses mains et de son cou. Il portait l'uniforme gris des sous-traitants de maintenance du métro et serrait contre lui la mallette de transport Helix, comme on serre quelque chose qu'on vous a ordonné de ne pas lâcher.

— Tu sais qui on est, dit Stella.

Il ne dit rien. Son regard ne cillait pas, signe qu'il avait été entraîné à ce genre de situation.

— Tu sais qu'on sait ce que tu transportes.

Toujours rien.

Hale se pencha légèrement vers lui, sans agressivité, juste pour marquer sa présence.

— Ce n'est pas un interrogatoire. C'est du contrôle des dégâts. Parle-nous, et tu ressorts d'ici avec des options. Reste muet, et Vaughn fera en sorte que tu ne ressortes de nulle part.

Une ombre de peur passa sur le visage de l'homme et s'effaça aussitôt, mais Stella l'avait vue. La réaction avait été authentique, involontaire, avant que son entraînement ne la réprime. C'était l'ouverture qu'elle attendait.

— Tu as peur de lui. C'est normal. Tu aurais tort de ne pas avoir peur. Tu as assez vu comment il fonctionne pour comprendre que ta valeur à ses yeux dépend entièrement des circonstances.

Elle marqua une pause, le temps que les mots fassent leur effet.

— Il n'a plus besoin de toi après demain, dit-elle. Tu es remplaçable. C'est comme ça qu'il raisonne. Et les pions jetables, on ne les paie pas. On les élimine.

La mâchoire de l'homme se crispa. Il baissa les yeux vers le sol, puis releva le regard vers elle.

— Je ne crois pas que tu puisses faire quoi que ce soit pour moi, répondit-il.

Sa voix était neutre, mais on percevait un tremblement sous-jacent.

— Si tu le pouvais, tu ne serais pas là, dans un tunnel de maintenance.

— C'est une observation raisonnable, dit Stella. Voici la mienne : tu te trouves dans un tunnel gouvernemental avec un agent de la CIA et une

journaliste qui se sont introduits dans une installation fédérale de biodéfense classifiée et en sont ressortis avec les données d'autopsie de San Francisco. On n'est pas là parce qu'on manque d'options.

La voix de BL4D3 lui parvint dans l'oreillette, basse et rapide.

— Il s'appelle Damon. Damon Reyes. Helix l'a recruté il y a huit mois. Il a une compagne, Alexis, et une fille de trois mois, Chloe. Vaughn s'en sert comme moyen de pression. Ce n'est pas un fanatique. C'est un homme pris au piège.

Stella enregistra l'information sans changer d'expression.

— Damon, dit-elle.

Le visage de l'homme se transforma au son de son propre nom. Le masque de contrôle se fissura l'espace d'un instant, et dans cette brèche elle vit tout : l'épuisement, la peur, le poids de huit mois passés à transporter quelque chose dont il n'avait pas mesuré la portée quand il avait accepté.

— On sait, pour Alexis, dit-elle. Et pour Chloe.

Sa gorge se noua.

— On n'est pas Vaughn. On ne va pas les utiliser contre toi. Si on te dit qu'on sait, c'est pour que tu comprennes qu'on sait tout, et qu'on est quand même là à te parler, au lieu de faire autre chose.

Elle garda une voix égale, directe.

— Il y a une porte de sortie. Une vraie. Mise sous protection. Programme de protection des témoins. Une nouvelle ville, de nouveaux papiers, tous les trois. Mais rien de tout ça n'est possible si Vaughn passe à l'action demain et que l'enquête qui suivra te place au cœur d'un attentat de masse.

Damon se tourna vers Hale.

Stella regarda Hale à son tour, avec insistance.

Hale sortit ses papiers de sa veste et les présenta à Damon.

— CIA. Elle te dit la vérité. Je peux autoriser ta mise sous protection.

Damon fixa les papiers un long moment. Puis quelque chose céda en lui — une tension qui le maintenait debout — et ses épaules s'affaissèrent. Il tendit la mallette Helix à Hale, à deux mains.

Hale la prit et l'ouvrit.

À l'intérieur : une plaquette plate et rectangulaire, gris mat, de la taille d'un jeu de cartes environ. Une balise leurre. Pas de charge. L'intérieur de la mallette était vide.

— Où est la vraie ? demanda Hale.

Damon baissa les yeux.

— Je ne l'ai pas encore.

Stella fit un pas vers lui.

— Mais tu sais où elle est.

Il soutint son regard et hocha la tête une fois.

— Dis-nous, dit Hale.

Damon souffla.

— Helix East. H Street. Niveau moins quatre.

Hale fronça les sourcils.

— C'est répertorié comme bâtiment administratif.

— Sur le papier, dit Damon. Les étages administratifs existent vraiment.

Mais le niveau moins quatre n'apparaît dans aucun dossier. C'est une aile d'opérations clandestines. Accès réservé au personnel à habilitation maximale. C'est là que Vaughn stocke la charge active entre deux phases de déploiement.

Stella sentit son poulx battre à ses tempes.

— La capsule SB-17 principale est là en ce moment ?

— La capsule principale, oui. Celle qui amorce la dispersion d'aérosol à travers la grille de ventilation ouest d'Union Station. C'est le vecteur principal. Je suis secondaire. Je transporte la mallette de Metro Center.

— Heure de livraison ? demanda Hale.

Damon hésita. Il regarda Stella.

— Dis-nous maintenant. C'est la seule version de cette histoire où toi et ta famille êtes en sécurité demain soir.

— 17 h 40, dit-il. Cinq heures quarante de l'après-midi.

Le pic de flux des navetteurs. La pire fenêtre possible. Des dizaines de milliers de personnes traversant Union Station à la fin de la journée de travail, et Metro Center bondé en dessous alors qu'ils effectuaient leurs correspondances.

— C'est toi qui l'actives ? demanda Stella.

Il secoua la tête.

— Je reçois la mallette et je la transporte jusqu'au point de dispersion. Quelqu'un en amont amorce la libération. Ils l'activent à distance une fois que je suis dégagé.

— Nom, dit Hale.

— Je ne sais pas, dit Damon. Je n'ai jamais vu de visage. Ils utilisent des modulateurs de voix à chaque appel. Vaughn est le seul que je peux

identifier, et je ne lui ai parlé que deux fois. Les deux fois uniquement par audio.

Stella le pressa :

— Comment la vraie capsule te parvient-elle ? Quel est le protocole de transfert ?

— Appel codé, dit Damon, parlant plus librement maintenant, les mots sortant comme une pression qui se relâchait. Une séquence de trois tonalités sur le téléphone jetable. Quand je la reçois, je vais au point de jonction de ventilation du métro de l'aile Est et je récupère la mallette de livraison à un point de dépôt. Ensuite, je marche sur l'itinéraire prescrit jusqu'à la position de dispersion de Metro Center.

— Et Vaughn surveille l'itinéraire, dit Stella.

— Oui.

— Comment ? CCTV ?

Damon secoua la tête.

— Thermique. Biométrique. Il surveille les signatures de réponse au stress sur l'itinéraire. Il m'a dit que c'était pour s'assurer que je n'étais pas suivi, mais je pense qu'il regardait aussi juste pour regarder. Il aime regarder.

Hale regarda Stella.

Elle comprit déjà l'implication. Vaughn avait son profil de stress biométrique de l'examen de Berlin. Si elle s'approchait de l'itinéraire de Damon, les capteurs thermiques signaleraient sa signature physiologique avant qu'elle n'arrive à quinze mètres du point de dispersion.

Elle resta avec cette information un moment.

— Il saura que j'arrive à la seconde où je mettrai le pied sur la grille surveillée.

— Sauf si tu n'y mets pas le pied, dit Hale.

— Sauf si je lui fais croire que je suis ailleurs, dit-elle.

La voix de BL4D3 résonna dans son oreillette.

— J'ai un moyen de faire ça. Tu vas détester, mais j'ai un moyen.

— Dis-moi, dit-elle.

— Je peux usurper ta signature de stress sur la grille thermique, dit BL4D3. Générer un flux biométrique synthétique qui montre ton profil du côté opposé du système par rapport à l'endroit où tu es réellement. Les capteurs de Vaughn verront ce qu'il s'attend à voir, c'est-à-dire toi suivant le schéma qu'il a prédit.

— Combien de temps peux-tu maintenir l'usurpation ?

— Assez longtemps, dit-il. Peut-être dix-huit minutes. Vingt, si son cycle de traitement est plus lent que je ne le pense.

— C'est suffisant, dit Stella.

— Il y a encore une chose, dit BL4D3. Je suis dans l'arborescence d'appels de Damon depuis les quatre dernières minutes. Vaughn a déjà programmé le vrai transfert. Damon reçoit l'appel d'activation à 15 h 10 demain. C'est deux heures et demie avant le déploiement.

— C'est tôt, dit Hale.

— Il a construit un tampon, dit BL4D3. En cas d'interférence. En cas de Stella, spécifiquement. Il y a un numéro secondaire dans l'arborescence d'appels de Damon que Vaughn utilise uniquement quand il s'attend à des complications. J'ai tracé le point d'origine.

Stella attendit.

— Il route vers le labo, dit BL4D3. Le bâtiment Meridian. La pièce où il t'a enfermée.

Hale la regarda.

— Il veut que tu y retournes. Il appâte.

— Il pense que c'est le seul moyen de contrôler la variable que je suis devenue, dit Stella. Il m'attire dans l'environnement d'examen. Il me remet dans la pièce où il m'a cartographiée. Et pendant que je suis là, il lance le vrai déploiement et je suis contenue.

— Alors on n'y va pas, dit Hale. On frappe la vraie capsule à Helix Est avant qu'il ne la déplace.

— Non, dit Stella. Elle regarda Damon, puis Hale, et elle sentit quelque chose se clarifier dans sa pensée, la clarté froide spécifique qui venait quand la peur finissait de brûler et laissait quelque chose de plus pur derrière. On frappe la vraie capsule pendant qu'il regarde ce qu'il pense être moi allant ailleurs.

Hale resta silencieux un moment.

— Une diversion.

— Il a construit toute son opération autour d'un modèle qui lui dit comment je réagis sous pression, dit-elle. Le profil LaRosa-02. La ligne de base de Berlin. Chaque mouvement prédit que j'ai fait. C'est son avantage depuis San Francisco.

Elle regarda le mur du tunnel une seconde, puis le regarda à nouveau.

— Mais ce n'est un avantage que si le modèle est précis. Et j'ai déjà prouvé ce soir qu'il ne l'est pas.

— BL4D3 usurpe ta signature sur la grille thermique, dit Hale, réfléchissant. Vaughn voit ce qu'il attend. Il pense que tu réagis comme LaRosa-02 le prédit.

— Et pendant qu'il regarde l'usurpation, on entre dans Helix Est et on prend la vraie capsule.

Elle se tourna vers Damon.

Il la regardait avec quelque chose qui n'avait pas été dans son visage au début de cette conversation. Pas de la peur. Pas du calcul. Quelque chose de plus proche du soulagement, l'expression d'un homme qui avait été dans une position impossible pendant huit mois et à qui on venait de tendre une issue.

— Tu vas faire une erreur sur l'itinéraire du coursier demain, dit-elle. Une convaincante. Vaughn doit croire que tu as rencontré une complication, quelque chose de crédible. Quelque chose qui attire son attention sur le système secondaire et loin d'Helix Est.

Damon déglutit.

— Quel genre d'erreur ?

Stella le regarda fixement.

— Le genre qui attire tous les capteurs de la grille de surveillance de Vaughn vers vous, et les détourne de nous. Le genre qui l'oblige à passer douze minutes à gérer un problème sur l'itinéraire qu'il peut voir pendant que nous entrons dans le bâtiment qu'il ne surveille pas.

Damon soutint son regard un long moment. Puis il hocha la tête.

— D'accord, dit-il. Dites-moi quoi faire.

Chapitre vingt-trois

Ils prirent tout ce que Vaughn pouvait utiliser pour traquer Damon : uniforme, badge, téléphone portable et le dispositif de communication fixé sous son col. Ils lui firent également parcourir deux fois l'itinéraire prescrit, la cadence et le trajet précis que Vaughn lui avait fait répéter, jusqu'à ce que Hale les ait suffisamment mémorisés pour les reproduire de façon convaincante sur la grille thermique.

Puis ils confièrent Damon à deux agents de la CIA dans un SUV noir garé à deux pâtés de maisons de l'entrée du métro, avec pour consigne de le placer sous protection.

Hale était au volant de la camionnette volée. Tous deux portaient les vestes grises de sous-traitant d'entretien du métro qu'ils avaient prises dans le sac de fournitures de Damon, celles que Vaughn avait fournies pour l'opération. Les badges épinglés à leurs poches de poitrine correspondaient au registre des sous-traitants du bâtiment, grâce à BL4D3, qui avait infiltré le système de gestion des installations de Helix East depuis quarante minutes.

La ville défilait derrière le pare-brise. Calme de l'aube naissante. Carrefours déserts.

— Dernière chance d'aborder ça différemment, dit Hale.

Stella ne le regarda pas.

— Hors de question.

Il expira lentement.

— Alors allons récupérer l'arme biologique la plus mortelle du pays dans le sous-sol d'un prestataire privé avant l'heure de pointe.

Le bâtiment Helix East sur H Street était conçu pour passer inaperçu. Pas d'atrium vitré, pas d'enseigne d'entreprise, rien qui attire l'attention. Sept étages de béton préfabriqué beige coincés entre deux immeubles commerciaux plus hauts, précédés d'un hall étroit visible à travers des vitres teintées. Le genre de bâtiment qui existait dans les villes précisément pour ne pas se faire remarquer. Les étages administratifs étaient réels et occupés — c'était tout l'intérêt. L'activité en surface servait de couverture à tout ce qui se trouvait en dessous.

Ils entrèrent par une porte de livraison sur la façade nord du bâtiment, grâce au badge de Damon et à un code de contournement que BL4D3 leur transmet en temps réel.

À l'intérieur, un couloir de service menait à un monte-charge. Pas de caméras dans cette section, confirma BL4D3. Vaughn avait laissé l'infrastructure de service libre de surveillance. Des caméras uniquement aux points d'accès. Le raisonnement étant que quiconque atteignait l'ascenseur avait déjà franchi le contrôle du périmètre.

L'ascenseur descendit.

Stella consulta sa montre. 14 h 58.

Une minute avant l'heure à laquelle Damon aurait dû arriver pour récupérer le véritable module selon le protocole standard.

La voix de BL4D3 résonna dans son oreillette, basse et maîtrisée.

— Vous avez un angle mort de trois minutes sur la grille thermique avant que le cycle de surveillance de Vaughn ne se réinitialise. Après quoi il commencera à chercher la signature de Damon sur l'itinéraire.

— Compris, dit-elle.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

Sous-sol quatre. Un long couloir s'étendait devant eux, murs blancs sous un éclairage utilitaire tamisé, le genre de lumière qui suggérait un espace fonctionnel plutôt qu'habité. Au fond, une porte en acier équipée d'un lecteur de badge à hauteur d'épaule.

Stella passa le badge de Damon.

Le lecteur passa au vert et la porte se déverrouilla.

La pièce au-delà était petite, peut-être six mètres carrés, maintenue à la température précise requise pour le confinement de charges biologiques. L'air, sec et sous pression, lui indiqua que la ventilation de cette pièce était isolée du système principal du bâtiment. Contre le mur du fond, sur un piédestal en acier boulonné au sol, se trouvait une mallette rigide noire

mate, identique en profil et en finition aux modules qu'ils avaient trouvés sous Union Station.

Celle-ci portait une étiquette sur le panneau avant, texte blanc sur fond noir. SB-17. LIBÉRATION PRIMAIRE.

Stella inspira lentement par le nez.

— C'est ça, dit Hale à voix basse.

Il s'en approcha avec précaution, balayant du regard le sol, les coins du plafond, les grilles de ventilation, les angles d'approche. Son expression passa de la concentration à la méfiance.

— Pas de détecteurs de mouvement. Rien au sol. Pas de plaques de pression.

Stella fronça les sourcils.

— Ce n'est pas normal. Une charge aussi critique devrait avoir au moins trois niveaux de sécurité redondants.

— En effet, dit Hale.

La voix de BL4D3 résonna avant qu'elle ne puisse finir sa pensée.

— Il n'y a rien parce qu'il veut que vous le preniez.

Elle se figea.

— Il veut que Damon le prenne. C'est le protocole.

— Damon n'est pas là, dit BL4D3. Vous, si. Et le système de Vaughn a déjà signalé le passage du badge. Il sait que ce n'est pas Damon qui a badgé.

Hale la regarda. Elle s'avança vers le module, saisit les deux poignées et tira.

Il ne bougea pas. La base était verrouillée au piédestal par un ancrage magnétique, trop puissant pour céder à la force.

— Verrouillage magnétique, confirma Hale en s'accroupissant pour examiner la base du piédestal. Il faut un code de déverrouillage.

— Damon devait peut-être recevoir le code plus tard, plus près de l'heure H ? dit Stella. BL4D3, vérifie tout sur le téléphone de Damon. Textos, mémos vocaux, données d'applications, tout ce qui pourrait être un code de déverrouillage.

— Je cherche déjà, dit BL4D3.

Bruits de clavier dans l'oreillette.

— Attendez.

Les lumières s'éteignirent.

Obscurité complète, immédiate et totale, suivie du léger souffle de l'air circulant à travers les grilles de ventilation, changeant de qualité. Pression

plus élevée. Une légère sécheresse chimique qu'elle reconnut du conduit de ventilation sous Union Station.

Un frisson glacé lui parcourut le crâne.

Elle pivota dans le noir, s'orientant de mémoire vers les coins de la pièce.

Puis un unique projecteur s'alluma au plafond, braqué droit sur le piédestal, et la voix du Dr Merrick Vaughn emplit la pièce depuis un haut-parleur qu'elle n'avait pas repéré.

— Stella.

L'arme de Hale se dressa d'un geste fluide. Stella ne bougea pas.

— Vous êtes en avance, dit Vaughn.

Le ton était sincèrement admiratif, clinique et chaleureux de cette façon particulière qui lui donnait la chair de poule.

— Je savais que le modèle finirait par dérailler. Je n'avais simplement pas anticipé que l'écart se produirait aussi nettement.

— Arrêtez de parler, dit Stella.

Sa voix était plate et neutre.

— Vous êtes frustrée. Compréhensible. La frustration est une réponse naturelle quand un sujet réalise qu'on l'a devancé et qu'il ne parvient pas à comprendre comment.

Hale balaya le plafond du regard à la recherche du haut-parleur.

— Montrez-vous et dites-le-lui en face.

— Je suis tout près, dit Vaughn. Je préfère observer depuis une position confortable. Ça produit des données plus nettes.

À cet instant, la voix de BL4D3 résonna dans son oreillette. Un code à quatre chiffres. Elle le tapa. Le pod émit un clic. L'ancrage magnétique se libéra — un son mécanique net, immédiat et docile.

Elle saisit les deux poignées et souleva.

La mallette se libéra. Lourde et dense, le système de confinement à l'intérieur produisait une légère vibration qu'elle sentait au creux de ses paumes.

— Ce n'est pas la bonne, dit-elle.

— Quoi ? lança Hale sèchement.

Elle se pencha et fit sauter le loquet de la mallette.

Vide. Une coque creuse équipée d'un système de confinement factice, conçu pour reproduire le poids et la signature vibratoire d'une charge active.

La voix de Vaughn était posée.

— La charge primaire SB-17 est mobile. Elle a été réacheminée il y a trente minutes. Elle est en route vers sa position de déploiement.

— Vous mentez, dit Stella.

— Je ne mens pas, dit-il. Je teste. La nuance est de taille.

Elle se tenait sous le faisceau lumineux, au-dessus de la mallette vide, les mains à plat sur le rebord, et s'obligea à réfléchir posément plutôt qu'à réagir.

— Où est-elle, Vaughn ?

— Vous avez déjà tout ce qu'il faut pour le déterminer. Vous reconstituez le tableau depuis des jours. La dernière pièce est déjà en votre possession. Vous ne l'avez tout simplement pas encore identifiée.

Les lumières se rallumèrent.

Elle cligna des yeux, aveuglée par la lumière soudaine. Hale lui saisit le coude.

— On bouge.

La voix de BL4D3 crépita dans son oreillette avant qu'ils n'atteignent la porte.

— Stella. Hale. Écoutez attentivement.

Sa voix avait cette tonalité particulière qu'elle prenait quand il traitait plusieurs processus en parallèle et que les résultats ne lui plaisaient pas.

— Je l'ai trouvée. Vaughn a réacheminé la charge primaire il y a trente minutes. Je piste la signature de déplacement.

— Où va-t-elle ? demanda-t-elle.

— Pas Union Station. Pas Metro Center. Je cerne encore la destination, mais je peux vous donner les paramètres de livraison. Lieu clos. Forte affluence. Intérieur climatisé avec renouvellement d'air limité. Et c'est prévu pour demain soir.

Stella pressa le pas dans le couloir, Hale à ses côtés, en direction de l'ascenseur.

— Quel type d'événement ? demanda-t-elle.

— Formel. Sur invitation, liste d'invités sélectionnés, sécurité aux portes. Ce dernier point est crucial : le coursier de Vaughn peut entrer sans attirer l'attention s'il dispose des bonnes accréditations.

Elle appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur et s'adossa au mur pour réfléchir.

Garcia. Trois semaines plus tôt, devant un café dans son bureau, il avait mentionné un événement à Washington. Le nom du journal figurait sur la

liste des co-organisateurs. Une soirée qu'elle avait notée puis oubliée, l'esprit accaparé par autre chose.

Le Gala de la National Press Foundation.

Événement annuel. Tenue de soirée exigée. Organisé dans un lieu privé du centre de Washington, capacité quatre cents personnes. Personnalités politiques, dirigeants de médias, correspondants de presse étrangers, hauts fonctionnaires. Le genre de salle où un attentat de masse équivaldrait à une décapitation simultanée de trois secteurs de la vie publique américaine.

Et le nom du journal sur la liste des co-organisateurs garantissait un accès accrédité à quiconque se présentait avec des papiers de la fondation.

— C'est le Gala de la National Press Foundation ?

Un battement de silence. Stella pouvait presque entendre les touches d'un clavier s'enfoncer, l'information se resserrant sur un écran jusqu'à une seule ligne.

— Oui, dit-il.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et ils s'engouffrèrent à l'intérieur.

Hale scruta son visage et y lut ce qu'il fallait.

— C'est quoi, ce Gala ?

— C'est demain soir. Quatre cents personnes dans un espace clos, sans renouvellement d'air. Politiciens, médias, presse étrangère. Mon journal fait partie des co-organisateurs. Mon rédacteur en chef, Garcia, en a parlé il y a des semaines. Le coursier de Vaughn peut entrer avec une accréditation de la fondation.

La voix de Vaughn résonna une dernière fois dans les haut-parleurs de la salle, assourdie par les portes de l'ascenseur qui se refermaient.

— Venez me trouver, Stella.

Les portes se refermèrent. L'ascenseur s'ébranla.

Hale resta un moment silencieux à ses côtés.

— On le trouve, dit-il. Et on met fin à tout ça.

Elle hocha la tête mais garda le silence jusqu'à ce que l'ascenseur atteigne le niveau de service et que les portes s'ouvrent sur le couloir désert. Par réflexe, elle vérifia les deux directions avant de parler, et même alors, elle se pencha vers Hale et baissa suffisamment la voix pour qu'aucun système de surveillance résiduel ne capte plus que des consonnes.

— Il faut qu'on accède à ce Gala. Et qu'on le trouve avant qu'il n'introduise la charge dans la ventilation du bâtiment.

Elle pensa à Garcia, debout en bout de table ce premier matin après l'attaque, exhortant ses reporters épuisés à redoubler d'efforts. Elle pensa à Malik, qui avait écrit sur Carolyn avec tant de soin que cela lui avait coûté une part de lui-même. Elle pensa aux autres reporters, aux rédacteurs, à tous ceux dans cette salle qui avaient consacré leur carrière à dire la vérité.

— Il a choisi ce lieu parce qu'il sait que mon journal y est associé. Ce n'est plus seulement un test. Il me montre exactement ce qu'il détruira si je ne l'arrête pas.

Elle se dirigea vers la sortie de service.

— Alors on l'arrête.

Chapitre vingt-quatre

À l'extérieur du bâtiment Helix East, l'air froid gifla le visage de Stella. Ils coururent sans un mot jusqu'à ce que le bâtiment soit à une cinquantaine de mètres derrière eux, puis bifurquèrent dans une ruelle de service entre deux immeubles commerciaux et s'arrêtèrent le temps de retirer leurs vestes d'agents de maintenance et de les jeter derrière une benne.

La voix de BL4D3 crépita dans son oreillette, tendue et précipitée.

— Je suis toujours en train de tracer les logs de réacheminement. Vaughn a fait transiter le colis par quatre sociétés écrans et un réseau de coursiers bidon. Le transfert final est masqué. Je n'ai pas encore la destination.

— On n'a pas le temps pour « pas encore », dit Stella.

— Je sais. J'y travaille.

Hale était déjà sur l'appli de VTC modifiée que Sam leur avait fournie, en train de commander une voiture via un compte fantôme. Une berline se gara à l'entrée de la ruelle en moins de quatre-vingt-dix secondes. Ils montèrent.

— Il nous faut Rowan, dit Hale en baissant la voix pour que le chauffeur ne l'entende pas.

Stella le regarda.

— Tu veux entrer dans une antenne du DHS alors qu'il y a un avis de recherche fédéral à mon nom.

— Je veux entrer dans le parking souterrain, en dessous. Nuance.

— Elle va te pourrir la vie.

— C'est déjà le cas. Mais elle détestait Vaughn avant même qu'on connaisse son nom. Il a grillé son équipe d'analyse des menaces l'année dernière. Il a récupéré leurs recherches, enterré leurs conclusions et fait muter deux d'entre eux à des postes à l'étranger qui n'ont mené nulle part. Elle rumine ça depuis douze mois.

Stella regarda par la vitre.

— Et elle a accès aux systèmes de surveillance du DHS.

— Oui.

Elle ne discuta pas davantage. Ils avaient dépassé le stade où elle pouvait se permettre de faire la fine bouche.

Ils retrouvèrent Rowan dans le parking souterrain de l'antenne du DHS sur K Street, au troisième sous-sol, dans une zone réservée aux véhicules de l'agence, déserte à cette heure. Rowan les attendait déjà, adossée à un pilier de béton, bras croisés, arborant une expression qui ne laissait aucun doute : elle faisait ça malgré de sérieuses réserves.

Elle fixa Hale.

— Vous avez soixante secondes.

Il se tourna vers Stella.

Stella fit un pas en avant.

— Vaughn a détourné l'EC-1. La cible n'est pas Union Station. C'est le gala de la National Press Foundation. Demain soir.

L'expression de Rowan resta impassible, mais quelque chose vacilla dans son regard.

— C'est un événement sous haute sécurité.

— C'est précisément pour ça qu'il l'a choisi. Lieu clos, ventilation contrôlée, liste d'invités triée sur le volet qui réunit journalistes, collaborateurs du Congrès, anciens membres du cabinet, directeurs de fondations et industriels de la défense dans une même salle hermétique. Pour une dispersion par aérosol, c'est quasi optimal.

— Mon journal co-organise l'événement, dit Stella. Ce qui veut dire que le coursier de Vaughn peut entrer avec une accréditation presse sans passer par le contrôle de la liste des invités.

Rowan les dévisagea l'un après l'autre.

— Quelles preuves avez-vous ?

Stella sortit son téléphone jetable sécurisé et ouvrit les logs de réacheminement que BL4D3 avait extraits du réseau de sociétés écrans de

Vaughn. Hale transféra les données sur la tablette sécurisée de Rowan via un protocole de transfert local configuré par BL4D3.

Rowan les parcourut. Sa mâchoire se contracta au fil de sa lecture.

— Il l'a vraiment fait, murmura-t-elle, presque pour elle-même.

Puis elle releva la tête, et la colère qui se lisait sur son visage était froide et ciblée — la colère de quelqu'un qui avait prévenu tout le monde et qu'on n'avait pas écouté.

— Vous avez localisé le colis ?

— Non, dit Stella. On a remonté la piste jusqu'à un système de coursiers mobiles. Vaughn fait transiter les transferts par un réseau qu'on n'a pas encore entièrement cartographié.

— Et il surveille mes déplacements grâce à une analyse psychométrique liée à mon profil Headway, ajouta Stella. Chaque fois que je me comporte de façon prévisible, il ajuste sa position.

— Ça explique la directive de ce matin, dit Rowan.

Hale se figea.

— Quelle directive ?

Rowan tapota l'écran de la tablette et la tourna vers eux. Une alerte interne du DHS, horodatée quatre heures plus tôt. L'en-tête indiquait un niveau d'habilitation supérieur au sien.

L'alerte classait Stella LaRosa comme agent compromis ayant des liens actifs avec une organisation terroriste intérieure, et ordonnait à tout le personnel de terrain de l'interpeller à vue.

— Ça ne vient pas de Vaughn, dit Rowan. Il n'a pas ce niveau d'autorité au DHS. Ça vient de quelqu'un au-dessus de lui. Quelqu'un qui a un accès opérationnel aux ordres de mission des forces fédérales.

Stella relut l'alerte. Le langage était précis, administrativement irréprochable — le genre de document qui circulait dans les systèmes fédéraux sans être remis en question parce que tout, dans sa mise en forme, criait sa légitimité.

— Vaughn a un commanditaire, dit-elle.

— Ou un partenaire, dit Hale. Quelqu'un au sein du gouvernement qui couvre les opérations d'Helix depuis le début.

Rowan hocha lentement la tête.

— Ça expliquerait pourquoi toutes les tentatives de signaler le SB-17 par les voies officielles ont fait chou blanc. Quelqu'un étouffait l'affaire en amont.

Le parking était silencieux, hormis le ronronnement sourd de la ventilation au-dessus d'eux, l'air circulant dans la structure de béton en longs cycles réguliers.

Stella planta son regard dans celui de Rowan.

— J'ai besoin de la dernière position connue de Vaughn. Pas ses adresses professionnelles. Sa position opérationnelle réelle.

Rowan garda le silence un instant.

Puis elle glissa la main dans la poche intérieure de son manteau et en sortit une petite puce de données, de la taille d'un ongle, dans un étui en plastique banal.

— C'était sur mon bureau ce matin. Déposé anonymement. Pas d'enveloppe, pas de mot. Juste la puce.

— Qu'est-ce qu'il y a dessus ? demanda Hale.

— Un fichier de coordonnées, dit Rowan. J'ai lancé un traçage partiel avant votre appel. Il relie une série de livraisons logistiques d'Helix — matériaux biologiques, équipements spécialisés — à une installation en dehors de la ville. Aucun nom commercial enregistré. Aucun employé dans les bases de données publiques. Les relevés de consommation électrique montrent une utilisation intensive et continue, compatible avec un laboratoire climatisé.

— Un labo clandestin, dit Hale.

— Situé dans un ancien complexe de recherche fédéral désaffecté, dans les bois de Virginie, dit Rowan. Un ancien site de développement d'armes chimiques datant de la guerre froide. Officiellement fermé en 1987. Les bâtiments sont toujours debout. Quelqu'un se branche sur le réseau électrique du comté via une société écran depuis quatorze mois.

Stella sentit la certitude s'ancrer en elle, comme chaque fois que des données éparses prenaient soudain la forme d'un schéma cohérent.

— C'est là qu'il est, dit-elle.

— C'est là que la véritable charge primaire de SB-17 est finalisée, dit Rowan. Au Gala, c'est le déploiement. Au complexe, c'est la source.

Un bruit leur parvint du niveau supérieur. Des pneus sur la rampe de béton, rapides, le crissement d'un virage serré pris à toute allure.

Tous les trois bougèrent au même instant, plongeant derrière un pilier de béton tandis qu'un SUV noir débouchait du virage supérieur, portières déjà ouvertes, deux agents jaillissant de l'habitacle, armes braquées.

— Ne bougez plus. CIA.

Rowan bougea la première. Elle recula vers le pilier où Stella s'était plaquée dans l'ombre, se plaçant sur le bord — sans masquer complètement Stella, mais attirant le regard des agents vers son visage, ses mains levées, sa voix.

— Baissez vos armes, dit-elle d'un ton sec et autoritaire, celui de quelqu'un qui s'attend à être obéie. Vous venez de compromettre une opération en cours. J'étais à trente secondes d'une localisation positive sur LaRosa.

L'agent de tête hésita.

Rowan ne lui laissa pas le temps de voir plus loin. Elle avança vers eux d'un pas mesuré, captant leur attention, les détournant du pilier derrière elle.

— De quelle division êtes-vous ? Qui a autorisé ce déploiement ? Vous venez de débarquer dans une opération classifiée sans coordination, et je veux vos supérieurs au téléphone dans les quarante-cinq secondes.

Par-dessus son épaule, sans tourner la tête, elle chuchota :

— Partez. Vers l'ouest. Ne courez pas.

Stella toucha le bras de Hale, et ils bougèrent — ni vite, ni lentement, se faufilant entre les voitures garées vers la rampe du fond, utilisant les véhicules comme couverture, restant assez bas pour que les toits masquent leurs silhouettes. L'attention des agents resta sur Rowan. Sa voix continua derrière eux, maîtrisée, tranchante, parfaitement convaincante — une femme dotée d'autorité, animée d'un grief, et bien décidée à ne lâcher ni l'un ni l'autre.

BL4D3 était déjà dans son oreillette.

— J'ai votre position. Deux autres agents aux sorties côté est. Prenez la rampe ouest jusqu'au niveau un.

Ils l'empruntèrent en silence, débouchèrent au premier niveau et se glissèrent entre les voitures vers la voie de sortie. Hale franchit la barrière de séparation d'un mouvement fluide. Stella suivit, atterrit souplement, et ils sortirent dans la rue à un rythme accordé au matin qui les entourait.

La ville était ordinaire. Circulation, piétons, un jeudi comme les autres.

Hale descendit du trottoir en plein sur la trajectoire d'un camion de livraison. Le conducteur freina brutalement et s'arrêta à deux mètres de lui.

Hale brandit sa plaque de la CIA.

— Urgence fédérale. Nous réquisitionnons le véhicule. Descendez, s'il vous plaît.

Le conducteur le dévisagea.

— Maintenant, s'il vous plaît, dit Hale. Vous le récupérerez dans l'heure.

Le conducteur descendit. Ils montèrent. Hale démarra avant même que la portière ne soit fermée, se fondant dans la circulation tandis que le conducteur restait planté dans la rue et que des agents apparaissaient à la sortie du parking, un demi-bloc plus loin.

Stella baissa les yeux vers la puce de données que Rowan lui avait glissée dans la main à la dernière seconde, juste avant leur fuite.

Elle la leva. Le boîtier en plastique était encore tiède d'avoir séjourné dans la poche de Rowan.

— BL4D3, dit-elle.

— Ici.

— J'ai une puce de coordonnées. Je dois te transmettre les données.

— Utilise le téléphone sécurisé, dit BL4D3. Il y a un port micro-lecteur sur le bord inférieur. Branche-la et je récupérerai le fichier directement.

Elle trouva le port, inséra la puce et attendit quatre secondes.

— Reçu, dit BL4D3. Traitement en cours. C'est un complexe en Virginie, sur la Route 7 après Leesburg. Ancien site du DOD. Les coordonnées le situent à environ dix-huit kilomètres dans les bois, en retrait de l'autoroute. Je récupère l'imagerie satellite.

Un silence.

— Stella. La signature énergétique de cette installation est considérable. C'est un laboratoire opérationnel. Il le fait tourner depuis plus d'un an.

— Il l'a construit pour SB-17, dit-elle.

— Il l'a construit pour tout ce qui viendra après SB-17, dit BL4D3. Ce n'est pas une installation à usage unique.

Hale gardait les yeux rivés sur la route et le rétroviseur, alternant entre les deux.

— Combien de temps pour y arriver ?

— Quarante-cinq minutes sans circulation, dit BL4D3. Je vous trace un itinéraire qui évite les réseaux de caméras.

Stella retira la puce du port et la serra dans sa main.

Vaughn avait passé des années à construire un modèle prédictif de ce qu'elle était. Il l'avait testé à San Francisco, lors de l'effraction du NBACC, dans les tunnels d'Union Station, au laboratoire Helix East — toujours une longueur d'avance, observant le schéma se dessiner exactement comme ses données l'avaient prédit.

Le schéma avait fait son temps.

— Trouve-nous un itinéraire propre, dit-elle.

— C'est en cours, dit BL4D3.

Ils en avaient fini de suivre le plan de Vaughn.

Maintenant, ils allaient frapper à sa porte.

Chapitre vingt-cinq

Les arbres se pressaient de part et d'autre de la route, vieux pins et feuillus penchés au-dessus de l'asphalte fissuré, jusqu'à ce que la canopée se referme au-dessus d'eux et que les phares deviennent la seule lumière au monde. Stella surveillait la lisière des arbres, gardait les mains détendues sur ses genoux et se répétait que le serrement dans sa poitrine était de l'adrénaline, pas les murs qui se refermaient.

Le camion de livraison rebondissait dans une longue série de nids-de-poule, la suspension accusant chaque fissure de l'asphalte négligé. Hale roulait lentement. Par ici, il n'y avait aucun autre véhicule, aucune lumière ambiante, et des phares visibles de loin représentaient un risque qu'ils ne pouvaient pas se permettre.

Après six kilomètres de route forestière, un panneau défraîchi indiquait un atelier de réparation automobile privé en retrait de la route. Hale s'engagea sur le parking sans un mot.

— Je vais faire diversion à l'intérieur, dit-il. Trouve-nous quelque chose avec une meilleure autonomie que ce camion et plus discret que cette BMW.

Stella regarda la BMW garée au fond du parking.

— En gros, il veut que je trouve une voiture de vieux.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu l'as sous-entendu.

Elle se glissa dehors côté passager avant qu'il n'ait fini de manœuvrer le camion vers la baie du garage.

Elle fit un rapide tour du parking. Deux pick-up, tous deux trop grands et trop voyants. Un fourgon, trop semblable à ce qu'ils conduisaient. Au fond du parking, à moitié cachée sous une bâche, une berline Volvo gris foncé, modèle récent, rien qui attire l'attention. Elle s'accroupit près de la portière conducteur, crocheta la serrure en moins de trente secondes, passa sous la colonne de direction et fit démarrer le moteur en encore moins de temps.

Elle sortit sur la route et attendit.

Hale apparut à la porte du garage quatre minutes plus tard, marchant du pas nonchalant de quelqu'un qui avait posé une question et obtenu une réponse décevante. Il repéra la Volvo, changea de cap et monta.

Il regarda la voiture.

— Ça ira, dit-il.

— Je sais, dit-elle, déjà en mouvement.

— Le GPS est actif, dit BL4D3 dans son oreille. L'écran du tableau de bord afficha un itinéraire évitant les routes principales et les carrefours équipés de caméras, traçant un chemin par les routes secondaires de Virginie vers les coordonnées de la puce.

Ils roulèrent en quasi-silence pendant trente minutes. Stella observait la route tout en passant en revue ce qu'elle savait du complexe devant eux. Ancien site du ministère de la Défense. Infrastructure de la guerre froide. Officiellement fermé depuis 1987, alimenté en électricité par le réseau du comté via une société écran depuis quatorze mois. Quoi que Vaughn ait construit à l'intérieur, il l'avait fait progressivement, discrètement, en utilisant la structure existante d'une installation que le gouvernement avait oublié d'effacer complètement.

Le GPS cligna en rouge et BL4D3 annonça :

— Huit cents mètres.

Stella leva le pied de l'accélérateur.

Les arbres s'éclaircirent devant eux, l'obscurité changeant de texture à mesure que la canopée dense cédait la place à un périmètre dégagé. Les phares trouvèrent d'abord une clôture grillagée, puis le complexe au-delà : des bâtiments bas en béton disposés en grappe lâche, aux toits plats, aux fenêtres sombres, le genre d'architecture conçue pour être fonctionnelle plutôt que visible. Les mauvaises herbes avaient envahi les fissures du pavage. Les quais de chargement étaient vides. Depuis la route, on n'y voyait rien de particulier.

Stella n'était pas dupe.

— Le réseau électrique est actif, dit BL4D3. Consommation importante. Ce qui tourne là-dedans tourne en permanence.

Elle quitta la route pour s'engager dans un bosquet de pins et coupa le moteur. Le silence qui suivit fut immédiat et total — juste le cliquetis du moteur qui refroidissait et le léger souffle du vent dans les hautes branches.

— À pied à partir d'ici, dit-elle.

Ils utilisèrent les arbres comme couvert, s'approchant de la clôture selon un angle qui maintenait le plus grand bâtiment entre eux et la seule fenêtre éclairée — un mince filet jaune filtrant par une fente dans les planches qui la condamnaient.

À la clôture, ils passèrent par-dessus sans ralentir, atterrissant en silence quasi total sur le sol tapissé de feuilles. Ils coururent en position basse, restant sous le niveau des fenêtres, traversant le terrain à découvert jusqu'à l'arrière du bâtiment principal.

Hale plaqua sa paume contre le mur de béton et la maintint là un instant.

— Chaud, dit-il. Climatisation. Systèmes en marche.

Stella examina la porte de service. La serrure était neuve, en acier brossé, sans trace de corrosion, le même modèle que celles des points d'accès du NBACC. Vaughn avait ses habitudes d'approvisionnement. Elle enregistra l'information.

— BL4D3, dit-elle à voix basse. Dans quoi on s'engage ?

Une pause, plus longue que d'habitude.

— Je n'ai aucune visibilité sur l'intérieur. Le réseau interne du bâtiment est isolé. Aucune signature sans fil, aucun système connecté que je puisse atteindre de l'extérieur.

Elle sortit le badge de Damon de sa veste.

— Alors on fait ça à l'ancienne.

Elle présenta le badge au lecteur.

Voyant vert. La porte cliqueta.

Hale leva son arme. Stella expira une fois par le nez et entra.

Le contraste fut immédiat et déstabilisant. De l'extérieur, le bâtiment était délabré, une architecture fédérale en ruine abandonnée à la forêt. À l'intérieur, les murs étaient propres, les sols recouverts de résine époxy, et l'éclairage au plafond moderne et vif dans ses boîtiers standardisés. Vaughn avait construit un laboratoire fonctionnel dans la coquille d'un laboratoire

condamné, utilisant la structure existante à la fois comme camouflage et comme fondation.

Ils avancèrent dans le couloir principal sans un mot. Chaque porte était équipée d'un lecteur de carte. Pas de fenêtres. Le couloir avait l'acoustique d'un espace conçu pour contenir le son, avec des murs traités d'un matériau qui absorbait plutôt qu'il ne réfléchissait.

La voix de BL4D3 se fit entendre, prudente.

— Je capte des émissions venant de plus loin dans le bâtiment. Signatures chimiques compatibles avec du stockage cryogénique. Et des bruits mécaniques. Quelque chose de gros qui tourne en permanence.

Au bout du couloir, une porte en acier munie d'une petite fenêtre d'observation renforcée était encastrée dans le mur. À côté, une plaque :
AUTORISATION NIVEAU 7. STOCKAGE BIOTECHNOLOGIQUE.

Stella regarda par la fenêtre.

La pièce au-delà était vaste, plus vaste que le couloir ne le laissait supposer, avec de hauts plafonds et des rayonnages allant du sol au plafond sur toute la longueur des deux murs. Les étagères contenaient des conteneurs cryogéniques, chacun de la taille d'un grand thermos, chacun logé dans son compartiment individuel avec des voyants verts le long du panneau. Des dizaines. Plus que des dizaines.

Elle s'écarta de la fenêtre.

Elle présenta le badge au lecteur. Voyant rouge. Accès refusé.

— Autorisation niveau 7, lut Hale sur la plaque. Damon était loin d'avoir ce niveau d'habilitation.

Stella examina le cadre de la porte. Au moins quinze centimètres d'alliage renforcé, mécanisme de verrouillage hydraulique, pas de charnières apparentes de ce côté.

Elle regarda Hale.

Il regarda le panneau du disjoncteur d'urgence fixé au mur près du chambranle, un boîtier en acier gris avec un scellé de sécurité sur le loquet.

— Là, dit-il.

— Tu raisonnes comme un criminel.

— J'ai eu un bon professeur, dit-il en se dirigeant déjà vers le panneau.

Elle s'attaqua au loquet avec le tournevis pendant que Hale se plaçait près de la poignée. Elle trouva la fente de déverrouillage manuel à l'intérieur du panneau et y inséra la lame du tournevis. Elle prit appui et tourna de toutes ses forces. L'intérieur du panneau cracha une pluie

d'étincelles, et l'éclairage du couloir vacilla. Hale tira sur la poignée de tout son poids. Le verrou hydraulique céda dans un sifflement de décompression, et la porte coulissa.

Ils entrèrent dans le froid.

La température chuta brutalement à l'intérieur de la salle de stockage, les systèmes cryogéniques maintenant une atmosphère bien en dessous de celle du reste du bâtiment. Le système de rayonnages qu'elle avait aperçu par la fenêtre paraissait plus imposant vu de l'intérieur. Les voyants lumineux s'alignaient sur toute la longueur des deux murs en lignes vertes continues.

Chaque récipient de confinement portait un code-barres et un code de projet imprimé en petits caractères nets.

Hale longea le rayonnage le plus proche, parcourant les étiquettes. Puis il s'arrêta.

— Stella, dit-il, et quelque chose dans sa voix la fit se retourner.

Elle vint se placer à côté de lui.

Les étiquettes étaient séquentielles. Pas par date ni par numéro de lot. Par itération.

SB-15. SB-16. SB-17. SB-17B. SB-18-Prototype Aéropulse. SB-18-Variante Microvecteur. En dessous, des variantes qu'elle ne reconnaissait pas, identifiées uniquement par des codes de projet suggérant un programme de développement en cours.

Elle compta rapidement. Plus de vingt désignations distinctes.

— Il ne construisait pas une arme.

Sa voix était sortie plus bas qu'elle ne l'avait voulu.

— Il construisait un programme d'armement.

Hale longea le deuxième rayonnage.

— Développement itératif. Chaque génération perfectionne le vecteur de diffusion ou la composition de l'agent. Il menait plusieurs axes de développement en parallèle.

— Comme dans l'industrie pharmaceutique, dit Stella. On teste des variantes jusqu'à trouver le produit optimal.

— Et ensuite tu vends le produit optimal. Au plus offrant.

La vérité lui apparut dans toute son ampleur. San Francisco n'avait pas été un acte terroriste. Il ne s'agissait même pas principalement des victimes. C'était une démonstration en conditions réelles, une preuve de concept pour des acheteurs qui avaient besoin de données de performance avant de

conclure une transaction. Le gala serait la prochaine démonstration : un lieu plus médiatisé, une liste de cibles plus significative politiquement, un argumentaire de vente plus convaincant.

Vaughn n'était pas mû par l'idéologie. Il dirigeait une entreprise.

Un bruit derrière eux. Un vrombissement mécanique sourd, venant du plafond, du mécanisme de la porte.

Stella se retourna.

Le volet en acier fixé au-dessus du chambranle descendait.

— Bouge, dit Hale.

Ils coururent. Le volet descendit à toute vitesse, plus vite qu'il n'aurait dû, actionné par un système automatisé que Vaughn avait conçu pour ce moment précis. Hale atteignit l'embrasure le premier et poussa Stella des deux mains à travers l'ouverture qui se rétrécissait. Elle passa en chute contrôlée, heurta le sol du couloir, roula et se releva sur les genoux.

Le volet claqua.

Elle était dehors. Pas Hale.

Elle se retourna et plaqua ses paumes contre l'acier. Solide. Pas le moindre jeu. Quinze centimètres d'alliage renforcé, maintenu en place par un système hydraulique motorisé.

— *Hale.*

Son visage apparut à la petite fenêtre d'observation, à hauteur de ses yeux. Il respirait fort après le sprint, mais son expression se transformait déjà, passant de l'urgence des trente dernières secondes à quelque chose de plus posé, plus réfléchi.

— Stella.

Il parlait à travers la vitre, sa voix étouffée mais distincte.

— Écoute-moi.

— Je peux forcer le système.

Elle se dirigeait déjà vers le panneau du disjoncteur.

— BL4D3, tu peux accéder au mécanisme du volet depuis l'extérieur du bâtiment ? Il doit y avoir une ligne électrique qui alimente ce système.

— J'y travaille, dit BL4D3. Le volet est sur un circuit isolé. Laisse-moi du temps.

— *Stella*, répéta Hale.

Elle le regarda.

— Si BL4D3 n'y arrive pas, tu pars. Tu le sais.

— Je ne te laisse pas dans une pièce pleine d'armes biologiques.

— La pièce est scellée. Les récipients de confinement sont intacts. Ce qu'il y a ici ne représente pas un danger immédiat pour moi. Vaughn a scellé la pièce pour t'empêcher de prendre les capsules, pas pour me tuer.

Il soutint son regard à travers la vitre.

— Mais si tu restes ici à t'acharner sur cette porte pendant qu'il transporte la vraie charge vers le gala, des gens vont mourir. Quatre cents personnes. Dont tous les journalistes présents dans ce bâtiment.

Elle appuya brièvement son front contre l'acier, à côté de la fenêtre, puis se redressa.

La voix de Vaughn s'éleva dans les haut-parleurs du couloir, posée, parfaitement maîtrisée.

— Stella, le modèle est presque complet. Tes réactions à chaque étape ont été exceptionnelles. Même ton chagrin est conforme aux prédictions.

L'expression de Hale se durcit.

— Ignore-le.

— Ton attachement aux variables que tu ne contrôles pas, poursuit Vaughn, a toujours été ta plus grande faiblesse exploitable. Observons la réponse finale.

Quelque chose bascula en Stella. Pas le déclic émotionnel qu'elle aurait attendu, pas la montée brûlante de rage. Quelque chose de plus froid et de plus résolu, comme un mécanisme qui s'enclenche.

Elle regarda Hale à travers la vitre.

Il soutint son regard et hocha brièvement la tête, un geste délibéré.

— BL4D3, tu peux le sortir de là ?

— J'y travaille, dit BL4D3. Le circuit du volet est isolé, mais le générateur de secours se raccorde au réseau principal à une jonction que je peux atteindre. Ça prendra du temps, mais c'est faisable.

— Combien de temps ?

— Trente minutes. Peut-être quarante.

Elle regarda Hale.

— Va, dit-il. Ce n'était pas une demande.

Stella recula d'un pas.

Hale posa sa paume à plat sur la vitre. Pas paniqué. Pas suppliant. Juste présent, comme il l'avait été à chaque heure depuis l'aéroport du Maryland.

— Tu sais ce que tu fais. Arrête Vaughn. BL4D3 me sortira de là. C'est le plan.

Elle se détourna avant de trouver une raison de ne pas le faire.

Chapitre vingt-six

Derrière elle, Hale frappa la vitre une fois de sa paume ouverte. Elle ne se retourna pas. Chaque seconde comptait désormais, et elle en avait fini de les perdre à des choses qu'elle ne pouvait pas changer.

La voix de BL4D3 résonna dans son oreillette, tendue par l'urgence.

— Stella. Je viens de perdre les constantes vitales de Hale sur les capteurs du bâtiment.

Elle continua d'avancer et franchit la porte de la cage d'escalier de secours au bout du couloir. Des alarmes hurlaient quelque part dans les profondeurs de l'installation, un signal à deux tons persistant indiquant que la fermeture du volet avait déclenché une séquence d'alerte automatisée.

— Il est vivant, dit-elle.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Parce que Vaughn a besoin qu'il respire.

Elle dévala les escaliers, une main sur la rampe, la voix basse et posée.

— Hale est une variable que Vaughn veut observer. Le tuer mettrait fin au modèle. Vaughn ne gaspille pas les données.

BL4D3 se tut un instant.

— D'accord. Alors on le sort après le gala.

— Après que j'aurai arrêté Vaughn, corrigea-t-elle.

Elle atteignit le rez-de-chaussée et poussa prudemment la porte de la cage d'escalier donnant sur un couloir, puis s'arrêta.

Deux agents de Helix se tenaient dos à elle, à six mètres dans le couloir, positionnés entre elle et la sortie du bâtiment. L'un portait une matraque électrique. L'autre avait un fusil tranquilisant, du type utilisé pour les

neutralisations non létales. Ils surveillaient l'extrémité opposée du couloir, pas la cage d'escalier.

Non léta. Vaughn voulait qu'on la ramène intacte.

C'était sa première erreur.

— Deux hostiles, dit BL4D3 dans son oreille. Tu les vois ?

— Oui.

Une radio grésilla à la ceinture de l'homme le plus proche.

— Cible séparée de l'atout. Confirmée seule. Bloquez les sorties. Passez à l'interception. Le colis doit être intact.

Les deux hommes commencèrent à se tourner vers la cage d'escalier.

Elle était déjà en mouvement.

Elle couvrit la distance rapidement et frappa le premier agent avant qu'il n'achève son tour. D'une main, elle dévia le fusil tranquilisant tout en utilisant l'élan de son corps pour lui tordre le bras en arrière et vers le haut jusqu'à ce que l'articulation cède. Le fusil se déchargea dans le cou de l'homme. Il s'effondra.

Le second agent eut une demi-seconde de temps de réaction, ce qui ne suffit pas. Elle arracha la matraque électrique de la ceinture du premier homme alors qu'il tombait et l'abattit en un arc serré sur la tempe du second agent. Il s'écroula lourdement et ne bougea plus.

Elle ne prit pas la peine de les vérifier. C'était le problème de Vaughn.

Elle arracha le badge d'accès du gilet de l'homme le plus proche, enjamba les deux corps et poussa la barre de sortie de la porte extérieure.

Air froid de la nuit. Terrain découvert. La lisière des arbres à quarante mètres.

Elle courut.

— Parle-moi, dit-elle, tandis que les bois se refermaient autour d'elle. Des branches craquaient sous ses pieds, le sol inégal et tapissé d'aiguilles de pin et de feuilles mortes.

— J'ai trouvé une sortie, dit BL4D3. Route coupe-feu abandonnée derrière le complexe. À huit cents mètres à l'est à travers les arbres. Elle rejoint la Route 29.

Elle ajusta son cap et continua d'avancer.

La Volvo apparut dans son champ de vision à travers les arbres alors qu'elle approchait du bord du périmètre dégagé du complexe, et elle vit immédiatement que la voiture était fichue. Pas disparue. Détruite. Elle était garée sur la route coupe-feu, vitres explosées, une lueur orange mourante à

l'intérieur là où un incendie s'était presque consumé. Une mince colonne de fumée s'élevait encore du joint du toit.

— Ils ont brûlé la voiture, dit-elle.

— Je vois ça, dit BL4D3. Tu dois bouger maintenant. Je détecte des signatures de drones. Trois unités équipées de projecteurs, en approche par le nord.

Elle vit le premier faisceau balayer les arbres à douze mètres derrière elle et se laissa tomber à plat dans un caniveau de drainage en béton longeant la route coupe-feu. Elle se pressa dans la courbe peu profonde du tuyau tandis que la lumière balayait au-dessus d'elle. Elle entendit le bourdonnement grave des moteurs de drone passer au-dessus, sans s'arrêter, suivant un schéma de recherche.

Les lumières continuèrent vers le sud.

— Dégagé, dit BL4D3. Ta signature thermique s'estompe sur leurs capteurs. Le caniveau t'a masquée.

Elle rampa hors de l'extrémité opposée vers un bosquet de broussailles denses, les paumes et les genoux couverts de boue, et se redressa.

— J'ai besoin d'un véhicule, dit-elle.

— Je simule une prise en charge de covoiturage sur la route de service à l'est de ta position, dit BL4D3. Traverse les arbres et tu atteindras une route entretenue dans environ trois cents mètres. Continue.

Elle courut.

Les arbres étaient épais, le sol inégal, et elle ne pouvait pas utiliser de lumière. Elle avança au son et à l'instinct, suivant la légère pente descendante qui lui indiquait qu'elle se dirigeait vers la route plutôt que vers les profondeurs de la forêt. Trois minutes plus tard, les arbres s'éclaircirent et elle déboucha sur une route de service étroite et pavée.

— Hale est vivant, dit-elle, pas vraiment à l'intention de BL4D3. C'était davantage pour ancrer cette certitude dans son esprit, plutôt qu'un espoir.

— La signature thermique à l'intérieur de la pièce scellée montre une personne, dit BL4D3. Vivante. Immobile. Elle pourrait être inconsciente à cause du stress, ou économiser son énergie. Dans tous les cas, les données correspondent à une personne vivante.

— Il économise son énergie. C'est ce qu'il ferait.

— Ouais, dit BL4D3. Probablement.

— On le sort après le gala, dit-elle.

— Après que tu auras arrêté Vaughn, dit BL4D3. Bien reçu.

Chapitre vingt-sept

La Tesla s'immobilisa au bord de la voie de service, phares éteints, sans conducteur visible derrière le pare-brise.

Stella ouvrit la portière arrière et monta.

L'habitacle était propre et chaud. Une tablette fixée à l'arrière de l'appui-tête avant brillait d'une interface allumée. La voiture redémarra en douceur, sans qu'elle ait à intervenir.

— Conduite à distance, dit BL4D3 dans son oreillette. Je l'ai empruntée. Le propriétaire dort à Arlington et ne s'apercevra de rien avant demain matin.

— Tu as emprunté une Tesla, dit-elle.

— Considère ça comme un service public. Comment tu tiens le coup ?

Elle appuya la tête contre le dossier pendant exactement deux secondes, puis se redressa.

— Briefe-moi.

— J'y travaille. Donne-moi soixante secondes.

Elle regarda la route sombre à travers le pare-brise tandis que la voiture se dirigeait vers l'autoroute, suivant un itinéraire que BL4D3 devait transmettre au véhicule en temps réel.

L'écran de la tablette se rafraîchit. Des fichiers s'affichèrent les uns après les autres, s'ouvrant plus vite qu'elle ne pouvait les lire.

Elle se pencha et lut l'en-tête du premier document.

GALA NPF. PERMIS DE MAINTENANCE CVC. RESPONSABLE :
DR M. VAUGHN.

Elle fixa le document.

— Il a déposé un permis, dit-elle.

— Signé il y a deux semaines, dit BL4D3. Via une filiale d'Helix enregistrée comme prestataire CVC agréé auprès du Département des affaires des consommateurs de D.C. Tout est en règle sur le papier. Le permis autorise l'accès à l'infrastructure de ventilation du site pendant le créneau d'installation de l'après-midi.

— Il a installé un vecteur de diffusion secondaire directement sur le site du gala, dit-elle.

— Déclenchement programmé à 18 h 00, dit BL4D3. Pile au moment où le programme démarre et où les portes se verrouillent.

Elle passa au fichier suivant. Un schéma technique du système de traitement d'air du site, avec des annotations dans un style qu'elle reconnaissait pour l'avoir vu dans les documents du NBACC.

— Personne ne vérifie les techniciens CVC.

— Personne, confirma-t-il. C'est comme ça que l'équipe entre, modifie le mécanisme de diffusion et ressort avant le début du programme.

Elle examina le schéma encore un instant, puis se redressa.

— J'entre en me faisant passer pour l'un d'eux, dit-elle.

BL4D3 émit un son peiné.

— Tu es sur toutes les listes de surveillance du district. Ton visage figure dans le briefing fédéral de ce matin.

— C'est pour ça que j'entre seule. Pas de renfort. Pas de communications radio qui pourraient être interceptées. Insertion propre pendant le créneau d'accès de l'après-midi, avant que le dispositif de sécurité ne passe en mode événementiel.

— Hale n'accepterait jamais ça.

— Hale n'est pas là.

Les mots sortirent d'une voix neutre, non pas parce qu'elle ne les ressentait pas, mais parce qu'elle avait besoin qu'ils le soient en cet instant.

BL4D3 resta silencieux un instant.

— Où en est la capsule ? demanda-t-elle.

Nouveaux cliquetis de clavier.

— En mouvement. Elle est transportée vers le gala dans un véhicule de traiteur VIP parti d'un entrepôt logistique d'Helix. Arrivée estimée sur site : 16 h 50.

— Deux heures avant le déclenchement, dit-elle. Qui la transporte ?

Une pause plus longue qu'elle ne l'aurait voulu.

— Stella, dit BL4D3 d'une voix grave. Tu dois te préparer à ce qui suit.
L'écran de la tablette se rafraîchit.

Un nom apparut en haut d'un manifeste logistique : R. GRIFFIN.
LIAISON SFPD. TRANSFERT DE COLIS SPÉCIAL.

Elle le fixa assez longtemps pour être certaine de ne pas se tromper.

— Non, dit-elle.

— Il ne sait pas ce qu'il transporte, dit BL4D3 précipitamment. J'ai remonté la chaîne de communication. Vaughn a contacté le SFPD via un intermédiaire et leur a dit qu'un colis sensible contenant des renseignements sur l'attentat de la conférence de San Francisco était détenu à D.C. Griffin a été chargé de le récupérer et de le sécuriser. Il pense récupérer des preuves liées à l'affaire de Carolyn.

Stella pressa le dos de sa main contre sa bouche un instant.

— Il utilise Rob pour livrer l'arme.

— Et Griffin ne comprendra rien avant qu'il ne soit trop tard.

Elle repensa à l'appel anonyme. Au parking près de Ghirardelli Square. Aux rendez-vous à des heures bizarres. Aux textos qui lui avaient paru suspects depuis le début. Tout ça, chaque signal d'alarme qu'elle s'était reproché d'avoir ignoré en se forçant à lui faire confiance, et l'explication était là : Vaughn avait manipulé Griffin à son insu, l'utilisant à la fois comme levier et comme vecteur de livraison, le ciblant probablement dès qu'il avait découvert qu'elle sortait avec lui.

— Vaughn veut que je regarde Rob mourir. Ou il veut que je sorte de mes habitudes en essayant de le sauver.

— Les deux lui conviennent, dit BL4D3. Les deux résultats génèrent des données.

Elle sentit la rage la traverser, froide et pure, et elle la laissa faire.

— Il y a autre chose, dit BL4D3.

L'écran de la tablette afficha un plan de salle. Disposition protocolaire, tables rondes, estrade surélevée à l'avant, places VIP signalées par des indicateurs rouges.

— Le gala a une lauréate cette année, dit BL4D3. Le prix du journalisme d'investigation de la NPF.

— Oh non, dit Stella. Je me souviens en avoir entendu parler. J'avais complètement oublié.

Elle trouva le nom sur le plan de salle avant qu'il ne le prononce.

STELLA LAROSA. SIÈGE 1, TABLE A. PREMIER RANG, CÔTÉ ESTRADA.

À côté de son siège : R. GRIFFIN.

Une table plus loin : J. GARCIA.

Elle laissa l'information faire son chemin.

— Il nous a tous placés dans la même salle. Il a conçu un plan de table qui met Rob, Garcia et moi au premier rang. Il veut que je regarde tout ça arriver depuis une place d'honneur.

— Il veut que tu sois là. Aux premières loges. Dans la salle qu'il s'apprête à remplir de SB-17. Comme victime ou comme témoin. Peu lui importe.

— Et si je n'y vais pas ? demanda-t-elle.

— Il s'adapte. Il a déjà prouvé qu'il pouvait accélérer le calendrier quand tu dévies du scénario prévu. Il modifiera le mode de diffusion et trouvera un autre vecteur. La capsule entrera quand même dans ce bâtiment.

Elle regarda le plan de table. Son nom, en lettres noires bien nettes, à la meilleure place de la salle, entourée de tous ceux que Vaughn savait qu'elle n'abandonnerait jamais.

Carolyn était déjà morte à cause de cette opération.

Elle ne laisserait personne d'autre mourir.

— Voici ce qu'on fait. J'entre pendant le créneau d'accès CVC de l'après-midi. Uniforme de maintenance, accréditations en règle. Je localise et neutralise le vecteur secondaire avant que l'équipe d'installation ne le mette en place. Ensuite, j'intercepte Griffin avant qu'il n'atteigne la salle avec la capsule.

— Je peux te fabriquer des accréditations. Le prestataire CVC sur le permis, c'est Meridian Climate Systems, une filiale de Helix. Je peux ajouter un technicien à leur effectif. Quelle taille fais-tu ?

— Taille 38. Pointure 40.

— J'aurai ce qu'il faut à un point de collecte sur ton trajet.

— Rien de pastel, dit-elle.

Un son bref lui parvint dans l'oreillette, peut-être un rire.

— Compris. Bleu marine ou gris.

— Noir.

Elle regarda les lumières de l'autoroute apparaître peu à peu à travers le pare-brise tandis que la Tesla l'emportait vers le nord, vers la ville.

— BL4D3, dit-elle.

— Je t'écoute.

— Quand ce sera fini, tu fais sortir Hale.

— J'y travaille déjà. Le générateur de secours de l'installation est relié au réseau du comté par une jonction à laquelle je peux accéder. J'aurai isolé le circuit de verrouillage d'ici deux heures. Il sera dehors avant que tu n'arrives sur place.

— Bien.

Elle se détourna de la tablette et fixa la route.

Vaughn avait passé des années à la décortiquer, à cataloguer ses réactions, à élaborer un modèle prédictif qui lui indiquait exactement comment elle réagirait face à chaque variable qu'il pouvait introduire. Il avait utilisé ce modèle pour bâtir une opération autour d'elle, pour anticiper chaque mouvement, pour placer les gens auxquels elle tenait aux endroits précis où elle devrait choisir entre eux et la mission.

Il pensait la connaître.

Il connaissait une version d'elle qui n'existait plus.

Les lumières de la ville se firent plus vives devant elle.

Elle allait entrer dans son gala, neutraliser son arme, intercepter son coursier et mettre fin à son opération.

Pas parce que son modèle lui disait qu'elle le ferait. Parce qu'elle l'avait décidé.

La Tesla l'emporta, et elle ne se retourna pas.

Chapitre vingt-huit

Stella descendit de la Tesla et déboucha dans l'air glacial de l'après-midi, à l'arrière du bâtiment de la National Press Foundation, un édifice Beaux-Arts reconverti sur Massachusetts Avenue qui accueillait depuis quarante ans les réceptions les plus complaisantes de Washington.

L'entrée de service était un chaos organisé, et le chaos était exactement ce qu'il lui fallait.

Le quai de chargement grouillait de sous-traitants allant dans tous les sens : des électriciens tirant d'épais faisceaux de câbles à travers des portes calées ouvertes, des fleuristes poussant des chariots chargés de roses blanches et de verdure, des traiteurs criant des instructions par-dessus le vrombissement d'un générateur portable, et des techniciens CVC disparaissant dans des couloirs techniques sans que personne ne leur demande où ils allaient. Personne ne prêtait attention à une combinaison grise de plus dans la foule. Jamais.

Elle s'était habillée pour passer inaperçue. Combinaison Helix Meridian Climate Systems, ample, le logo sur la poitrine gauche correspondant à la documentation du permis. Bottes à embout d'acier. Un lourd sac à outils en bandoulière. Cheveux plaqués et enfouis sous une casquette de baseball grise enfoncée bas sur le front. Pas de bijoux, pas de maquillage, rien qui puisse marquer les esprits.

Elle avait l'air de quelqu'un debout depuis l'aube et qui n'aspirait qu'à rentrer chez elle.

— Trente minutes avant que la liste officielle des sous-traitants ne soit mise à jour, dit BL4D3 dans son oreillette. Après ça, ton badge disparaît du

système, et le moindre scan te grille.

— Trente, ça suffit.

Elle se glissa derrière un groupe de trois techniciens qui approchaient du portail d'entrée du personnel, calant son pas sur le leur, les yeux rivés au sol juste devant ses pieds. Le point de contrôle du DHS, devant, comptait deux agents : l'un vérifiait les badges avec une tablette, l'autre passait un détecteur sur les sacs à outils.

Elle contrôla sa respiration.

Quand ce fut son tour, elle tendit le badge cloné. Le scanner émit un bip vert.

Le premier agent consulta sa tablette.

— Nom ?

— Riley Madsen, dit Stella. Ton plat, ennuyé, légèrement impatient. Sous-traitante SysOps pour Meridian Climate.

Il fixa la tablette un peu plus longtemps qu'elle ne l'aurait voulu.

Puis il recula, et le second agent s'avança, désignant son sac à outils d'un signe de tête.

— Posez-le.

Elle ouvrit la fermeture éclair et posa le sac sur la table pliante. Les outils s'entrechoquèrent : clés à molette de deux tailles, un capteur de pression de conduit, un débitmètre, un testeur de tension, des colliers de serrage dans un sachet transparent.

— C'est quoi, ça ?

L'agent brandit le capteur de pression, le tournant entre ses mains.

— Manomètre, dit-elle. Pour le calibrage du débit d'air.

Il scruta son visage. Elle se voûta légèrement, laissant l'impatience transparaître dans son expression — le regard de quelqu'un qui avait expliqué ce matériel à la sécurité lors de quatre événements différents cette semaine et qui en avait ras-le-bol.

— Je suis debout depuis deux heures du mat'. Si vous voulez calibrer les centrales de traitement d'air vous-mêmes, je peux rentrer chez moi.

L'agent eut un ricanement et lui rendit le capteur. Son collègue lui fit signe de passer.

Elle ne respira vraiment qu'une fois à trois mètres dans le couloir de service, là où l'odeur de désinfectant et de fioul remplaçait le froid du dehors, et où les néons bourdonnaient à une fréquence qui lui vrillait les nerfs.

— Premier checkpoint passé, murmura-t-elle en remuant à peine les lèvres.

— La salle de contrôle CVC est au sous-sol deux, dit BL4D3. Le dispositif de déclenchement est intégré dans le groupe de conduits nord, à la jonction principale. Intervention manuelle obligatoire. Tu devras sectionner physiquement le relais d'activation.

— Griffin ?

— L'arrivée du camion traiteur a été avancée. Il est attendu à 16 h 20 maintenant. Il croit toujours transférer un colis de preuves sensibles à un contact de la task force fédérale sur place.

Sa mâchoire se crispa. Vaughn avait minuté l'itinéraire de Griffin à la seconde près. Il avait bâti tout le dispositif de livraison autour de gens qui faisaient confiance à leurs instructions parce qu'elles transitaient par des canaux officiels.

Elle tourna à l'angle et s'arrêta net.

Deux agents du DHS en tenue tactique complète se tenaient au milieu du couloir, l'un tenant un scanner, l'autre observant le défilé de sous-traitants avec cette immobilité caractéristique de celui qui cherche un visage précis.

— BL4D3, souffla-t-elle. Deux DHS en tenue tactique dans le couloir de service principal. Ce n'était pas prévu dans le dispositif de sécurité.

Un silence.

— Ils n'étaient pas là ce matin. Vaughn les a ajoutés après l'incident au complexe. Il resserre le dispositif.

Elle avait déjà dépassé le point de non-retour. Faire demi-tour, c'était se signaler autrement.

Elle continua d'avancer, d'un pas tranquille.

Le premier agent leva son scanner.

— Badge.

Elle le lui tendit sans s'arrêter, comme les sous-traitants gèrent les contrôles de routine — comme si l'interruption était vaguement agaçante plutôt que terrifiante.

Voyant vert.

Il la dévisagea. Elle soutint son regard, expression neutre, dans l'attente.

— CVC ?

— Ouais, dit-elle.

Il jeta un dernier coup d'œil au badge, puis le lui rendit et s'écarta.

Elle ne modifia pas son allure jusqu'au coin suivant. Là, elle s'arrêta près d'un panneau d'accès de ventilation et se plaqua dos au mur, passant la main le long de la jointure comme pour l'inspecter.

— BL4D3, murmura-t-elle.

— Je sais. Ce n'est pas bon.

— Définis « pas bon ».

— J'ai intercepté une communication interne d'Helix il y a deux minutes. Vaughn a avancé l'heure de déclenchement du système CVC.

Elle plaqua sa paume contre le panneau et garda une voix neutre.

— À quand ?

— Seize heures, dit BL4D3. Seize heures pile.

Elle calcula. Quatre-vingt-dix minutes.

— Pourquoi l'a-t-il avancé ?

— Deux possibilités, dit BL4D3. Soit il a détecté une interférence au complexe et il accélère pour garder une longueur d'avance sur toi. Soit la modélisation de foule a changé, et il veut que le déploiement coïncide avec le pic d'affluence, avant le début officiel du programme.

Un bref silence.

— Quoi qu'il en soit, l'audit de reconnaissance faciale a aussi été avancé. Les scans de badges se synchronisent avec la confirmation biométrique dans une quinzaine de minutes. Une fois la synchronisation lancée...

— Mon badge ne correspond pas à mon visage.

— Et ton visage figure dans le briefing fédéral de ce matin. Tu auras environ quatre-vingt-dix secondes avant que tous les agents du bâtiment convergent.

Elle accusa le coup.

— Opérateurs Helix sur place. Combien et où ?

— Six badges actifs, tous passés par l'entrée invités dans l'heure. Ils se font passer pour de la sécurité privée. Armés.

Vaughn avait placé six de ses hommes dans le bâtiment, positionnés entre elle et le dispositif de neutralisation, entre elle et Griffin, entre elle et la sortie.

Quatre-vingt-dix minutes. Six opérateurs. Un audit biométrique dans quinze.

— Dis-moi par quoi je commence.

— Salle de contrôle CVC. Sous-sol deux. Le mécanisme de libération est à la jonction nord des conduits. Deux techniciens du DHS sont postés là jusqu'au verrouillage. Tu dois couper le relais de neutralisation avant l'activation à distance de Vaughn.

— Et ensuite Griffin.

— Et ensuite Griffin, confirma-t-il. Le camion du traiteur sera au quai de chargement à 16 h 20. Il ne saura pas ce qu'il transporte.

Elle se redressa, recala le sac à outils sur son épaule et se tourna vers l'ascenseur marqué RÉSERVÉ AU PERSONNEL.

Quatre-vingt-dix minutes pour neutraliser un système de dispersion d'arme biologique, intercepter un coursier qui ne savait rien et sortir d'un bâtiment que Vaughn avait truffé de ses hommes armés.

Elle appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

Le compte à rebours était déjà lancé.

Chapitre vingt-neuf

Stella poussa les portes de la salle de bal des deux mains.
La lumière la frappa en premier. Puis le son.

Des lustres en cristal projetaient une lumière chaude sur une salle qui avait été transformée dans les heures qui avaient suivi son passage dans les couloirs de service. Les sols en marbre reflétaient la lueur. Des smokings noirs et des robes de soie en soie se déplaçaient entre des tables rondes drapées de lin blanc. Des flûtes de champagne captaient la lumière. Le murmure bas et soutenu de quatre cents personnes en train de réseauter, de se féliciter, de négocier, remplissait l'espace de cette fréquence ambiante particulière d'une salle qui se croyait importante, et qui avait largement raison.

Elle s'était changée dans un placard de fournitures au sous-sol deux, troquant la combinaison contre la robe de soirée noire qu'elle avait trouvée au fond du sac de sport que BL4D3 lui avait laissé. La robe était parfaite : élégante, ajustée et conçue pour être mémorable dans exactement cette salle. Elle avait laissé les bottes à embout d'acier à côté d'un chariot de nettoyage et trouvé une paire de talons bas dans le sac. Ses cheveux étaient détachés. Elle avait l'air d'appartenir simultanément à toutes les tables.

Restant près du périmètre, elle se déplaça lentement, balayant la salle de la manière systématique qu'elle avait appris à faire passer pour une observation décontractée.

Elle trouva d'abord les attributions de tables près de l'avant. Table A, Siège 1. Son carton de nom. À côté, le carton de Rob Griffin. Une table plus loin, Jack Garcia, inconscient de tout cela.

Le siège de Rob était vide.

Stella expira lentement. Si Rob n'était pas encore arrivé, la capsule n'avait pas été livrée. Il restait encore du temps.

Elle continua à se déplacer le long du périmètre, restant entre les tables et les murs drapés, lisant la salle comme elle avait appris à lire chaque salle dont il pourrait falloir s'échapper en urgence. Portes de service. Issues de secours. Lignes de vue depuis la scène.

Puis elle trouva Vaughn.

Il se tenait près du pupitre sur l'estrade surélevée à l'avant de la salle, tenant une flûte de champagne et parlant avec deux hommes qu'elle ne reconnaissait pas, tous deux ayant l'allure de personnes qui prenaient de grandes décisions sur la vie d'autres personnes depuis des positions de confort considérable. Vaughn avait la cinquantaine, grand, avec le genre de condition physique qui venait d'une discipline structurée plutôt que de la vanité. Des cheveux poivre et sel peignés en arrière depuis une ligne de cheveux légèrement dégarnie. Un smoking qui allait comme vont les choses chères quand elles ont été faites spécifiquement pour la personne qui les porte. Son expression était détendue, attentive — l'expression d'un hôte gracieux lors d'un dîner.

Stella étudia la façon dont ses yeux se déplaçaient dans la salle par brefs intervalles systématiques. Ne restant jamais sur un seul point. Vérifiant. Effectuant une surveillance sur son propre événement.

— Six opérateurs Helix confirmés à l'intérieur, dit BL4D3 dans son oreille. Je suis leurs positions sur le flux de caméras internes du lieu. Deux près de l'entrée de service est. Un à chacune des deux sorties principales. Deux en rotation dans la salle en vêtements d'invités.

Elle balaya jusqu'à ce qu'elle les trouve. BL4D3 avait raison sur le profil : trop immobiles, trop délibérés, les mains positionnées juste un peu mal pour des invités à un gala. Ils ressemblaient à de la sécurité, assez proches pour passer, pas tout à fait des Services secrets, mais positionnés pour être confondus avec eux.

Vaughn s'avança vers le pupitre.

Des applaudissements éclatèrent dans la salle, la réponse réflexe d'une foule qui avait été conditionnée à applaudir quand une personne atteignait un microphone lors d'un événement comme celui-ci.

— Mes amis, dit-il. Sa voix portait la chaleur d'un homme qui avait passé un temps considérable à apprendre à paraître sincère. Merci d'être ici

ce soir.

Le regard de Stella se déplaça au-dessus de lui.

Dans les conduits décoratifs au-dessus de la scène, visible seulement si vous connaissiez l'architecture de traitement de l'air du lieu, un boîtier de libération modifié avait été installé dans la structure existante pendant la fenêtre d'accès de l'après-midi. Il correspondait à la finition et au profil de la métallerie environnante. Quiconque levait les yeux verrait des détails ornementaux. Elle voyait un mécanisme de livraison, positionné directement au-dessus du point de circulation d'air primaire pour la moitié est de la salle.

Vaughn l'avait placé parfaitement. Quand la libération se déclencherait, l'aérosol se distribuerait à travers le système d'air de retour en quatre minutes. Le profil de ventilation de soirée scellé de la salle empêcherait la dilution.

— J'ai besoin d'un accès au-dessus de la scène, dit-elle, bougeant à peine les lèvres.

— Je travaille encore sur le verrou de la porte d'accès à la passerelle, dit BL4D3. Donne-moi deux minutes.

Sur l'estrade, Vaughn continua.

— Ce soir concerne le partenariat. Le progrès. La protection de ce qui compte le plus.

Des hochements de tête polis de plusieurs tables, destinés à signaler que les personnes qui hochaient la tête prêtaient attention.

Stella dériva vers la gauche, restant dans le flux des invités se déplaçant entre les tables pendant la période pré-programme. Un serveur lui offrit un verre de champagne. Elle le prit et continua à se déplacer, utilisant le verre comme accessoire, ne prenant aucune gorgée.

Elle atteignit les lourds rideaux de velours sur l'aile gauche de la scène et passa derrière eux.

— Les opérateurs Helix se repositionnent, dit BL4D3. La paire est se déplace vers l'ouest. Quelque chose l'a déclenché. Ça pourrait être que la caméra a capté ton visage, ou qu'ils ont un observateur humain sur le sol.

— Combien de temps avant qu'ils atteignent ma position ?

— Deux minutes. Peut-être moins.

Elle trouva l'échelle de service montée au mur à l'intérieur de l'aile, boulonnée dans la maçonnerie, des barreaux étroits montant dans l'obscurité au-dessus de l'infrastructure de la scène. Elle regarda la robe et prit une

décision rapide. Elle la remonta jusqu'à ses hanches, enleva les deux talons d'un coup de pied et les poussa sous la base du rideau avec son pied.

Elle attrapa le premier barreau et monta.

L'échelle était raide et le métal était froid, et ses pieds nus trouvaient moins de prise que des bottes ne l'auraient fait, mais elle se déplaça avec une vitesse contrôlée, ne se précipitant pas au-delà de ce que la prise et l'équilibre permettaient. Le bruit de la salle de bal s'estompa tandis qu'elle grimpait, remplacé par le bourdonnement mécanique des systèmes du bâtiment fonctionnant au-dessus du plafond.

Atteignant la passerelle, elle se laissa tomber presque à plat, se déplaçant à quatre pattes le long de l'étroit passage vers la position de la scène au-dessus du pupitre de Vaughn. La passerelle était en grille métallique. Ses genoux l'enregistrèrent immédiatement, mais elle ignore complètement la sensation.

La voix amplifiée de Vaughn s'éleva à travers la structure.

— Nous vivons des temps incertains. La question n'est pas de savoir si nous ferons face à des défis. La question est de savoir si nous avons le courage de les affronter.

Elle atteignit le boîtier de libération. Le panneau était monté affleurant et déverrouillé de l'extérieur, conçu pour un entretien rapide. Elle l'ouvrit.

À l'intérieur, un seul relais d'activation, un petit interrupteur électronique câblé dans le circuit de contrôle HVAC du bâtiment, connecté par deux fils au mécanisme de dispersion modifié installé dans le conduit au-dessus. Un fil portait le signal de déclenchement. L'autre était une ligne de confirmation de sécurité. Elle devait couper les deux.

Elle plongea la main dans la poche de la robe où elle avait transféré les pinces coupantes du sac à outils.

— Stella. La voix de BL4D3 était aiguë et basse. Au moins un opérateur à la base de l'échelle. Il regarde vers le haut.

Elle ne répondit pas, positionnant les pinces sur le fil de déclenchement.

— Ils ont repéré l'échelle, dit BL4D3. Quelqu'un commence à grimper.

Elle coupa le premier fil. Sectionné net. Puis elle ajusta sa main et coupa le second. Le relais s'éteignit, le petit voyant lumineux en façade avec lui.

Elle referma le panneau.

En contrebas, le bruit de quelqu'un sur les barreaux de l'échelle, qui montait vite.

Elle longeait déjà la passerelle en sens inverse, courbée, cap sur le point d'accès éloigné qu'elle avait repéré sur le schéma du lieu lors de son travail en sous-sol. Une deuxième échelle, côté jardin, qui descendait vers l'aile opposée.

Derrière elle, le premier opérateur atteignit la passerelle.

Chapitre trente

L'air changea.

Pas de façon spectaculaire. Pas d'un seul coup. Juste assez de variation de pression pour que Stella la perçoive sous ses pieds nus posés sur le caillebotis de la passerelle — le système de ventilation se recalibrerait maintenant que le relais avait été sectionné.

En dessous d'elle, des applaudissements déferlèrent dans la salle de bal.

La voix de Vaughn s'éleva à travers la structure, suave et assurée.

— Et c'est précisément pour cela que des partenariats comme ceux-ci comptent plus que jamais.

Stella resta à plat ventre sur la passerelle, comptant les secondes, à l'écoute du système qui se stabilisait dans sa nouvelle configuration.

— BL4D3, murmura-t-elle. Parle-moi.

Une demi-seconde de grésillement.

— Déclenchement manuel désactivé. Relais sectionné. Neutralisation complète confirmée.

Elle pressa brièvement son front contre le caillebotis froid et laissa le soulagement la traverser en une seule vague contrôlée. Puis elle le repoussa et revint au présent. Elle progressa de côté le long de la passerelle jusqu'à apercevoir la scène en contrebas par un interstice entre les conduits.

Un homme près de la table d'honneur avait plaqué une main sur son oreillette et fronçait les sourcils, le regard rivé au sol. L'un des agents Helix près du mur est s'était raidi, les yeux levés vers le plafond. Un autre parlait à voix basse et pressante dans le micro de son col, les lèvres remuant à peine.

Sur le grand écran au fond de la salle de bal, le visage de Vaughn s'affichait en assez gros plan pour y lire chaque micro-expression. Elle l'observa. Observa le moment précis où l'information lui parvint par le canal qu'utilisait son équipe. Son sourire ne disparut pas. Il vacilla. Un seul photogramme d'interruption, une nanoseconde de flottement dans la performance, avant que la façade professionnelle ne se reconstitue.

Il savait.

Il leva lentement la tête, balayant les coulisses du regard, puis le plafond, puis les conduits au-dessus de la scène — un examen trop méthodique pour passer pour un coup d'œil désinvolte.

Il savait exactement où regarder.

— Mesdames et messieurs, dit Vaughn dans le microphone — sa voix avait retrouvé sa chaleur sans rupture perceptible —, nous allons marquer une brève pause le temps de régler un petit problème technique.

Le quatuor s'interrompt au milieu d'une phrase musicale. Une vague de murmures parcourut la salle. Les invités échangèrent des regards empreints de cette patience légère et ostensible propre aux gens qui s'attendent à ce que les désagréments se règlent vite lors d'événements facturés aussi cher le couvert.

— Vas-y, dit BL4D3 dans son oreille. L'agent dans les coulisses a reçu un appel de redirection. Tu as une fenêtre. Quelques secondes seulement.

Stella était déjà en mouvement. Elle progressait à quatre pattes le long de la passerelle vers l'échelle du fond, celle côté jardin qui descendait dans la coulisse opposée.

— Helix se démène, dit BL4D3. Ils ont perdu le vecteur principal. Vaughn rappelle son équipe vers l'intérieur pour contenir la situation avant que quiconque dans la foule ne commence à poser de vraies questions.

En contrebas, Vaughn reprit la parole, sa voix sur un registre différent désormais — toujours agréable, mais teintée d'autorité.

— Veuillez rester assis. Notre équipe de sécurité va intervenir dans un instant.

C'était le signe révélateur. Pas la pause technique, pas la musique interrompue. Le mot « sécurité », prononcé par un homme sans aucun rôle officiel dans la sécurité de cet événement, qui dirigeait une équipe répondant à ses ordres instantanément, dans un silence coordonné. Quiconque observait la scène en sachant reconnaître un déploiement tactique organisé aurait compris ce qui se passait. Vaughn venait d'exposer

le mécanisme à tous ceux qui, dans la salle, y prêtaient suffisamment attention.

Stella atteignit l'échelle du fond et descendit — ses pieds trouvaient les barreaux à tâtons, elle se déplaçait vite et sans bruit. En bas, elle se laissa tomber sur le sol de la coulisse, s'accroupit et récupéra ses talons là où elle les avait laissés. Elle les enfila en deux mouvements rapides et rajusta sa robe.

Elle écarta le rideau de quelques centimètres et observa la salle de bal.

Vaughn était au pupitre, le microphone toujours en main, le corps tourné vers la salle, mais le regard balayant l'espace avec la précision systématique d'une grille de recherche. Elle suivit ses yeux qui passaient du mur est aux portes de service, aux tables du fond, puis, dans un dernier balayage, à la coulisse côté jardin.

Il la cherchait. Il l'avait localisée à une dizaine de mètres près.

Leurs regards se croisèrent.

La distance était de douze mètres. Le pan de rideau entre eux offrait à peine une protection suffisante. Mais le contact visuel fut absolu, et elle le ressentit comme on ressent une porte qui claque : un impact soudain, final, physique. La reconnaissance passa sur son visage, froide et précise, et dessous, quelque chose de plus brut. Pas de la surprise. De la rage. La fureur spécifique d'un homme qui avait bâti toute son opération autour de la capacité à prédire une personne et qui venait de regarder cette personne démanteler dix-huit mois de travail en quatre-vingt-dix minutes.

Stella soutint son regard pendant exactement une seconde.

Puis elle laissa retomber le rideau et bougea.

Elle sortit de la coulisse pour rejoindre le périmètre de la salle de bal, talons silencieux sur le marbre, posture composée. Autour d'elle, la salle avait basculé dans ce malaise diffus propre aux événements interrompus sans explication. Les invités se tournaient les uns vers les autres, têtes penchées sur les téléphones, voix qui baissaient puis remontaient. Un groupe près du bar avait commencé à se diriger vers les tables, hésitant entre s'asseoir et rester debout. Ce mouvement ambiant, ces gens qui se repositionnaient, lui offraient exactement la couverture dont elle avait besoin.

Elle se fonda dans le mouvement, allant avec lui plutôt que contre lui — une femme de plus en robe noire qui regagnait sa place, une place qu'elle n'avait aucune intention d'atteindre.

— Stella, dit BL4D3 dans son oreille, plus sec maintenant. Nouveau problème.

Son estomac se noua.

— Le camion du traiteur vient d'entrer dans l'enceinte, dit-il.

Rob.

Il était en retard. Très en retard.

Elle changea immédiatement de direction et obliqua vers la sortie du couloir de service côté nord de la salle de bal. Elle accéléra le pas sans pour autant adopter une allure qui attirerait l'attention.

De l'autre côté de la salle, deux agents Helix avaient repéré son changement de direction. Ils se mirent en mouvement sur une trajectoire d'interception, se faufilant parmi les invités debout avec la même fausse désinvolture qu'elle.

— BL4D3, j'ai besoin d'une diversion, et j'ai besoin que le bureau de sécurité près du quai nord soit déverrouillé.

— Je m'en occupe. Le bureau est à deux portes de l'entrée du quai. Je suis dans le panneau d'accès du bâtiment. Dix secondes.

Elle atteignit la porte du couloir de service à une allure à peine inférieure à la course et la laissa se refermer derrière elle.

Le couloir était vide. Elle se mit à courir à toute allure, talons claquant sur le béton — le bruit n'avait plus d'importance, seule la vitesse comptait.

— La diversion est lancée, dit BL4D3. J'ai déclenché le panneau incendie au sous-sol un. Ça ne les retiendra pas longtemps, mais ça redirige les agents de sécurité légitimes vers la cage d'escalier est.

— Le bureau de sécurité ?

— Déverrouillé. Vas-y.

Elle courut.

Chapitre trente et un

Stella était assise dans le bureau de sécurité plongé dans l'obscurité et regardait sur l'écran le camion de traiteur s'engager dans le quai nord, ses phares traçant deux faisceaux pâles dans la pénombre de la zone de chargement.

Sur un deuxième écran, les deux agents qui auraient dû être assis dans cette pièce franchissaient rapidement une porte menant au réseau de tunnels souterrains, armes dégainées, leurs lampes torches balayant l'obscurité.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? demanda-t-elle. — Que je t'avais repérée dans les tunnels de service. J'ai verrouillé la porte derrière eux. Ils sont coincés pour au moins douze minutes.

— Bien.

Elle avait verrouillé le bureau de sécurité de l'intérieur en entrant, mais savoir où se trouvaient les agents lui permettait de se concentrer entièrement sur les images du quai. Elle se pencha vers l'écran.

Quelque chose clochait.

Elle ne pouvait pas le nommer immédiatement, et c'était précisément ce qui l'inquiétait. Le camion était entré lentement, trop lentement, avançant avec l'allure mesurée d'un conducteur qui observait au lieu de se garer. Le créneau de livraison avait déjà été modifié deux fois. Maintenant, quelque chose n'allait pas dans le rythme, d'une manière qu'elle ressentait avant de pouvoir l'articuler.

L'homme qui avait fait signe au camion d'avancer n'était pas un docker. Elle le savait comme on le sait quand on a passé assez de temps à observer des gens faire leur vrai métier : les micro-décisions sonnaient faux. Un vrai

superviseur de quai se serait immédiatement dirigé vers le côté conducteur, aurait guidé le camion vers une baie précise et aurait commencé la paperasse avant même que le moteur ne s'arrête. Cet homme était resté immobile et avait attendu que le camion vienne à lui, les mains détendues le long du corps, portant une veste noire dont la coupe et le poids trahissaient quelque chose en dessous.

— BL4D3, l'homme qui a fait signe au camion. — Je le vois, dit BL4D3. Il n'est pas sur le registre du personnel. Le badge est cloné.

— Opérateur Helix. — Oui.

Sur l'écran, la portière conducteur s'ouvrit et un homme descendit de la cabine.

Stella le reconnut avant même qu'il n'ait terminé son mouvement. Le port de ses épaules. La façon dont il marqua une pause au bas du marchepied et balaya la zone de chargement d'un seul coup d'œil exercé, repérant les sorties, le personnel, les angles de tir. La façon dont sa main resta près de sa veste tandis qu'il se tournait vers le superviseur du quai.

Rob.

Même avec cet angle de caméra en plongée, même avec cette image granuleuse, même après tout ce qui s'était passé, elle le reconnut instantanément.

À l'écran, le superviseur du quai s'avança et dit quelque chose. Son attitude sonnait faux, impatiente et agressive d'une manière qui n'avait rien à voir avec une livraison en retard. La posture de Rob changea immédiatement, son poids se redistribuant comme chaque fois que son entraînement prenait le dessus et supplantait tout le reste.

Deux autres hommes entrèrent dans le cadre depuis le bord gauche de l'écran, convergeant vers la position de Rob en tenaille, trop coordonnés pour que ce soit fortuit.

Il n'y avait aucune raison pour que deux hommes supplémentaires convergent vers une livraison de traiteur.

La main de Stella se porta vers la console.

— C'est un piège ! BL4D3, je dois... — Il ne peut pas t'entendre, dit BL4D3. Je n'ai aucun moyen de le joindre.

Sur l'écran, Rob pivota vers le camion, le plaçant dans son dos, et sa main droite se porta vers sa veste dans le geste qu'elle lui avait vu faire au stand de tir une douzaine de fois. Elle pria pour qu'il soit armé, que sa main n'ait pas bougé à vide, par pur réflexe.

Les indicateurs d'alarme au-dessus des portes du quai se mirent à clignoter. Lumières rouges stroboscopiques à intervalles de deux secondes. Pas une séquence de verrouillage complet. Une alerte périmétrique, conçue pour perturber et désorienter.

Les hommes à l'écran portèrent la main à l'intérieur de leurs vestes.

Coups de feu.

L'image de la caméra tressauta lorsque quelque chose percuta le boîtier. Le cadre bascula de côté, capturant une traînée de béton et d'ombre, puis plusieurs éclairs de tir illuminèrent le quai de flashes blancs saccadés avant que le flux ne se dissolve en interférences ondulantes.

Des gens se dispersèrent aux bords du cadre. Quelqu'un plongea derrière une palette.

Elle n'arrivait pas à repérer Rob dans le chaos.

— BL4D3, dit-elle, la voix toujours posée, une maîtrise qui la surprit elle-même. Parle-moi. — Je bascule sur un autre flux, dit-il. Attends.

Les autres caméras auxquelles elle avait accès montraient l'approche externe du quai, un couloir de service vide et le hall des ascenseurs. Rien depuis l'intérieur de la zone de chargement.

Puis l'image du quai devint entièrement noire. Pas d'interférence. Une coupure nette, le signal coupé à la source.

— Quelqu'un a coupé les caméras du quai, dit BL4D3. Coupure brutale. Interrupteur manuel, pas un plantage système.

Elle fixa le rectangle noir où Rob se trouvait trente secondes plus tôt.

— Est-il vivant ? — Je ne sais pas. J'ai perdu le visuel.

Elle encaissa pendant exactement trois secondes. Puis elle repoussa sa chaise et se leva.

Vaughn avait amené Rob ici délibérément. Il avait construit toute une chaîne logistique pour placer Griffin dans cette zone de chargement à ce moment précis, et Vaughn ne gaspillait pas de ressources opérationnelles pour des exécutions qu'il pouvait accomplir à distance. Si Rob était mort, cela ne rapportait rien à Vaughn, sinon la perte d'un moyen de pression. Si Rob était vivant, il était exactement ce qu'elle soupçonnait déjà.

Un appât.

— Il est vivant. — Tu ne peux pas savoir ça, dit BL4D3.

— Je connais Vaughn. Rob vaut plus pour lui vivant. Il a besoin que je vienne le chercher.

Elle accrocha le badge de service cloné autour de son cou et vérifia que l'arme qu'elle avait prise au deuxième opérateur Helix au complexe était prête.

— Si tu me perds... dit-elle. — Je ne te perdrai pas, dit BL4D3.

— Tu pourrais.

Une pause. Puis, doucement :

— Alors je révèle tout. Chaque fichier, chaque serveur, chaque élément de preuve que nous avons rassemblé. Je m'assure que ça atteigne chaque journaliste, chaque service de renseignement étranger et chaque bureau du Congrès sur la planète avant que Vaughn ne puisse le contenir.

— Bien. Fais-le de toute façon. N'attends pas.

Elle franchit la porte.

Chapitre Trente-Deux

La cage d'escalier sentait le moisi et le détergent industriel, cette combinaison propre aux vieux bâtiments récemment entretenus. Stella gravit les marches deux par deux, ses pas maîtrisés et silencieux, puis émergea au niveau du gala par une porte de service dissimulée derrière un panneau décoratif, près de l'entrée de la salle de bal.

Elle se fondit dans le va-et-vient du personnel autour du couloir de service et balaya la salle du regard pour la première fois.

Le gala battait encore son plein. Les serveurs circulaient entre les tables avec une efficacité rodée, le quatuor avait repris en fond sonore, et le brouhaha de quatre cents personnes qui mangeaient, discutaient et jouaient le jeu de leur monde professionnel emplissait l'espace d'une normalité obscène, compte tenu de ce qui se tramait en coulisses.

Elle repéra Vaughn en douze secondes.

Il n'était pas au pupitre. Il se tenait à l'extrémité est de la salle de bal, près d'un groupe de tables hautes rondes réservées au réseautage d'avant-dîner, en conversation avec une femme en robe argentée dont l'attitude trahissait l'importance et un léger ennui. Vaughn tenait une flûte de champagne d'une main et ponctuait ses propos de l'autre, mesuré et expressif, dans le rôle parfait de l'hôte attentionné.

Trop détendu. Parfaitement joué.

Les hommes qui gagnaient avaient cette allure. Ceux qui perdaient, c'était autre chose.

Ce qui signifiait que les événements au quai s'étaient déroulés exactement comme Vaughn l'avait voulu.

Son oreillette grésilla.

— Stella, j'ai du mouvement au sous-sol deux.

— Où exactement ?

— Vieux couloir de service à partir de l'aile technique. Branche nord. Il y a un panneau d'accès biométrique sur une porte qui ne figure dans aucun document d'infrastructure du bâtiment. Ce n'est pas le bâtiment qui l'a installé. Quelqu'un l'a ajouté.

— Une deuxième tentative ou un point d'accès pour introduire le SB-17 dans le système de ventilation ?

— Peut-être. Les images de surveillance montrent deux personnes entrant par la porte extérieure quelques minutes avant, et une seule ressortant.

— Tu peux identifier qui c'était ?

— Négatif. La caméra était trop éloignée.

— Quand a-t-il été utilisé pour la dernière fois ?

— Il y a onze minutes. Le badge qui l'a ouvert est enregistré sous une identité fictive qui remonte trois niveaux avant de se perdre dans une filiale d'Helix.

— Ce couloir ne mène à aucune sortie. Ni zone de chargement, ni local technique, ni salle des machines. D'après tous les plans auxquels j'ai accès, il aboutit à une section scellée des fondations d'origine.

— Un espace de confinement, dit-elle.

— Une pièce sans issue, à part par où on entre.

Sa mâchoire se crispa.

— Un verrou biométrique peut servir à empêcher les gens d'entrer. Ou à garder quelqu'un à l'intérieur.

— Bingo. Mais qui ?

Elle se détourna de la salle de bal sans modifier son allure, regagna la porte de service par laquelle elle était entrée, se faufilant entre les tables et le personnel sans croiser le regard de personne.

— Je pense que c'est peut-être un piège, dit BL4D3. Vaughn veut que tu y ailles. C'est pourquoi tu ne devrais pas.

— Il connaît aussi mon talon d'Achille. Il l'a toujours connu.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? La voix de BL4D3 était pressante. Quoi que tu fasses, n'y va pas.

— Je n'ai pas le choix.

Elle savait ce qu'il y avait dans cette pièce. Ou plutôt, qui s'y trouvait. Toute l'opération, depuis le moment où Vaughn avait organisé la livraison du traiteur autour de Griffin, menait ici. Rob était dans ce couloir. C'était la variable que Vaughn avait placée au centre de l'échiquier, précisément parce que son modèle lui disait que Stella viendrait la chercher.

Une fois de plus, le modèle avait vu juste. Elle était prévisible. Elle devait bien lui accorder ça. Parce qu'elle devait aller chercher Rob. Ça la tuait que le modèle la manipule si facilement. Mais elle comptait bien le déjouer. D'une manière ou d'une autre.

— Rob Griffin est à l'intérieur.

— Stella... BL4D3 hésita.

— Quoi ?

— Il sait que tu choisiras Rob plutôt que la vie de tous ces gens ?

Stella grimaça, même si personne ne pouvait la voir.

C'était une question rhétorique.

— Je pense que tu devrais changer de cap. Trouve le SB-17.

— Je t'ai dit que Vaughn connaissait mon talon d'Achille. Que je suis prévisible.

BL4D3 ne répondit pas.

Le couloir de service avala aussitôt le son du gala. La musique devint une vibration dans les murs, ressentie plus qu'entendue, puis elle aussi s'estompa tandis que Stella s'enfonçait dans les entrailles techniques du bâtiment. Les plafonniers n'étaient ici que de simples luminaires utilitaires espacés à de longs intervalles, et le sol était en béton recouvert d'une peinture industrielle grise qui s'écaillait sur les bords.

— Combien de temps avant qu'il sache que je me dirige vers le couloir ? demanda-t-elle tandis qu'une vague de culpabilité la submergeait.

— Incertain, répondit BL4D3 d'un ton égal, comme si Stella ne venait pas de condamner des dizaines de personnes à mort. Sa grille de surveillance thermique dans la salle de bal signalera ton absence, mais il devra vérifier par un autre réseau de capteurs avant d'agir. Si les opérateurs qu'il a redirigés vers la cage d'escalier est sont toujours en position, il manque d'yeux en ce moment.

— Il a avancé son discours. Tu avais dit dix minutes.

— Oui. Au début de la dernière mise à jour.

— Il accélère parce que quelque chose a changé au quai. Il a obtenu ce dont il avait besoin de Rob, et maintenant il avance le calendrier pour

fermer la fenêtre avant que je puisse intervenir.

— Ce qui veut dire que tu es sur la même horloge que son programme.

— Alors fais-moi passer ce verrou. Je suis peut-être prévisible, mais rien n'est joué.

Elle atteignit l'intersection et tourna vers le nord, suivant l'itinéraire que BL4D3 lui transmettait par l'oreillette. Le couloir se rétrécit. Le plafond s'abaissa progressivement. L'éclairage se fit plus rare, les intervalles entre les luminaires plus longs, jusqu'à ce qu'elle avance dans une quasi-obscurité qu'elle ne traversait qu'à la faible lueur des indicateurs de sortie de secours fixés au ras du sol.

Au bout du couloir, exactement là où BL4D3 avait dit qu'elle serait, une porte en acier s'encastrait dans le mur, équipée d'un panneau d'accès biométrique à hauteur d'épaule dont la surface pulsait faiblement d'un bleu pâle dans l'obscurité.

Pas de lecteur de badge. Pas de clavier. Géométrie palmaire et confirmation rétinienne.

Elle s'arrêta près de la porte et se plaqua dos au mur.

— Tu peux craquer ça ? demanda-t-elle.

— Je suis dans le système de gestion du bâtiment depuis deux heures. Le panneau communique avec un contrôleur d'accès central sur le même réseau. Je peux injecter une fausse autorisation.

Un silence.

— Vingt secondes.

Elle sortit l'arme, un Glock 17 qu'elle avait prise au deuxième opérateur Helix dans le complexe de Virginie, vérifia la chambre au toucher et la garda le long de sa cuisse, canon vers le bas.

Au-dessus d'elle, dans les profondeurs du bâtiment, le son étouffé d'applaudissements traversa la structure. Le public du gala réagissait à quelque chose. Vaughn au podium, sans doute, qui entamait le spectacle final prévu pour la soirée.

Quatre cents personnes qui ne se doutaient de rien. Qui ignoraient qu'une femme de San Francisco venait de sacrifier leurs vies pour celle de l'homme qu'elle aimait.

— Dix secondes, dit BL4D3.

Elle se positionna du côté des charnières et adopta une posture qui mettrait le battant entre elle et quiconque se trouvait de l'autre côté.

— Stella. Quoi qu'il y ait là-dedans, sois prête.

— Je suis prête, dit-elle.

Le panneau émit un déclic. La lueur bleue vira au vert. Le verrou se libéra dans un souffle, et la porte pivota vers elle.

Elle franchit le seuil.

Chapitre trente-trois

Stella franchit la porte d'acier sans ralentir, arme levée, et pénétra dans un air froid et recyclé, chargé d'une légère odeur chimique d'ozone et de désinfectant. Le couloir qui s'ouvrait devant elle était étroit et brut, aux murs de béton nu parcourus de conduits apparents le long du plafond, des traces d'eau striant les sections inférieures là où quelque chose avait suinté à travers les fondations sans que personne n'y ait jamais remédié.

Cet espace ne faisait pas partie de l'infrastructure du lieu.

Vaughn avait construit cet espace lui-même, l'avait intégré à la structure existante, raison pour laquelle il n'apparaissait sur aucun schéma ni aucun permis de construire. Il n'existait que pour une seule raison.

— La boucle vidéo tient. Quatre minutes avant que le système de surveillance ne détecte l'anomalie.

— Compris.

Elle avança le long du couloir, le dos légèrement tourné vers le mur, arme basse et prête, ses pas silencieux sur le béton. Au bout, de la lumière filtrait à travers des panneaux de verre renforcé encastrés dans une cloison, chaude et clinique à la fois, le genre de lumière conçue pour éclairer un espace plutôt que pour le rendre accueillant.

Elle distingua ce qu'il y avait derrière le verre avant même de l'atteindre.

Rob était assis sur une chaise en acier, poignets liés dans le dos par des serre-câbles, un mince filet de sang séché courant de sa tempe à sa mâchoire. Sa veste avait été retirée et jetée au sol à sa gauche. Sa tête était baissée, mais elle voyait sa poitrine se soulever et s'abaisser.

Vivant. Respirant. Présent.

Le soulagement la traversa d'un seul coup, brutal, et elle le réprima aussitôt, parce que la porte au bout du couloir la séparait encore de lui, et le soulagement était une distraction qu'elle ne pouvait pas se permettre dans les trois minutes à venir.

Elle se plaqua contre le mur à côté de la cloison vitrée et scruta l'intérieur visible à travers les panneaux. Une pièce. Une chaise. Aucun autre occupant en vue. Les angles étaient limités, mais l'espace semblait assez petit pour qu'elle puisse en couvrir la majeure partie.

— BL4D3. Quoi d'autre là-dedans ?

— Une signature thermique à l'intérieur. Masse moyenne. Position assise. Compatible avec Griffin. Aucune autre signature dans l'espace immédiat.

Elle gagna la porte. Non verrouillée. Le déclic du loquet résonna doucement dans le silence du couloir.

Elle entra vite, balaya les angles d'un seul mouvement qui confirma ce que BL4D3 lui avait dit. Une pièce. Une personne.

— Rob, dit-elle en s'approchant de lui.

Il releva immédiatement la tête, le réflexe de quelqu'un qui s'était forcé à rester alerte malgré la situation. La confusion passa d'abord sur son visage, puis la reconnaissance, puis quelque chose de plus complexe qu'elle n'avait pas le temps de déchiffrer.

— Stella. C'est quoi ce bordel ?

Sa voix était basse et maîtrisée, mais une tension perçait dessous.

— Ça fait deux jours que j'essaie de te joindre. Où étais-tu ?

— Je t'expliquerai tout plus tard, dit-elle, déjà derrière la chaise, examinant les serre-câbles.

Modèle standard des forces de l'ordre, verrouillé et doublé. Il lui fallait une lame. Elle glissa la main dans la couture intérieure du corsage de sa robe de soirée, où elle avait ménagé une poche peu profonde avant de quitter la Tesla, et en sortit le couteau pliant compact qu'elle avait pris dans le sac à outils de l'uniforme de technicien CVC. Elle inséra la lame dans la boucle du serre-câble le plus proche de son poignet droit, appuya et le trancha net, puis répéta l'opération sur la gauche.

Rob roula des épaules dès que ses mains furent libres, puis se leva.

— Tu peux bouger ? demanda-t-elle.

— Je peux tirer, dit-il. Si j'avais une arme.

Elle regarda la table de l'autre côté de la pièce, une surface pliante sur laquelle se trouvaient une bouteille d'eau, un téléphone qu'elle ne reconnaissait pas, et un Glock 22 qu'elle identifia immédiatement comme l'arme de service de Rob. Ils l'avaient retirée de son étui et laissée bien en vue. Délibéré. Tout dans cette pièce était délibéré.

Elle traversa la pièce jusqu'à la table, prit l'arme et la lui tendit, crosse en avant.

Il la prit et vérifia la chambre et le chargeur d'un geste exercé.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit au quai ? demanda-t-elle.

— Rien. Un type m'a fait signe d'entrer. Deux autres ont surgi sur les côtés avant que j'aie fait trois pas. Ils me tenaient en joue avant que je puisse dégainer. Pas un mot. Ils m'ont amené ici.

Il la regarda.

— Ils ne cherchaient pas à me tuer. Ils me rabattaient.

— Oui. Tu servais d'appât.

Quelque chose passa dans son regard.

— Pour toi.

— Pour moi, confirma-t-elle.

La voix de BL4D3 intervint.

— Stella. Vaughn vient de lancer la séquence du discours. Il est au podium.

Elle leva les yeux. Un moniteur fixé au plafond qu'elle n'avait pas remarqué en entrant s'alluma. L'image était nette et stable – pas un flux de caméra de surveillance, mais une retransmission directe de la scène à l'étage, positionnée de sorte que quiconque assis dans cette pièce aurait une vue dégagée sur le spectacle de la salle de bal.

Vaughn se tenait au podium dans un smoking qui semblait avoir été taillé sur lui. Son sourire était chaleureux et composé, et totalement vide de sens. Il affichait cette aisance que seules les personnes véritablement dangereuses possèdent face à une foule.

Il ne regardait pas le public.

Il fixait directement la caméra positionnée au-dessus de la scène.

Il regardait cette pièce.

— Il a calculé son timing pour le moment où tu me trouverais, dit Rob.

— Oui. Il voulait que je regarde. Il a eu raison sur presque tout jusqu'ici. L'astuce, c'est de trouver quel coup il n'a pas encore anticipé.

Rob haussa un sourcil.

— J'essaie encore de trouver comment être imprévisible, dit-elle avec un rire ironique. C'est bien plus difficile que je ne le pensais.

Elle ramassa la veste de Rob par terre et la lui tendit, puis se retourna vers le moniteur.

Vaughn prit la parole.

— Mesdames et messieurs, si je puis avoir votre attention un instant. Ce soir, il est question d'innovation. D'avenir. De choix difficiles faits au service du progrès.

Applaudissements. La salle à l'étage était conquise.

— C'est qui ? demanda Rob en fixant l'écran.

— L'homme derrière l'attaque de San Francisco. Et celui qui veut recommencer ici ce soir. J'ai neutralisé le vecteur de diffusion principal il y a vingt minutes. Mais il a un plan B. Il ne lâchera pas aussi facilement.

— Stella.

La voix de BL4D3 avait pris le ton qu'il réservait aux mauvaises nouvelles.

— Il ouvre une capsule. Nexus CVC, sous-sol un. Même chemin que celui que tu as signalé, jonction différente. Il a dévié quand tu as neutralisé la première.

Elle comprit instantanément. Elle avait anticipé un seul vecteur de secours. Vaughn en avait prévu deux. Évidemment. Tout dans cette opération était itératif, stratifié, conçu pour résister à toute interférence.

— Il a redirigé le circuit de distribution.

Rob la regarda vivement.

— Distribution de quoi ?

— Silver Bullet.

Le nom fit mouche. Elle le vit établir les connexions avec ce qu'il avait entendu, des rapports qui avaient circulé dans le département depuis San Francisco, des briefings classifiés auxquels son grade lui aurait donné accès.

— C'est ce qui a tué ces gens, dit-il.

— Oui. Et c'est ce qui se répandra dans le système de ventilation du bâtiment dans environ deux minutes si je n'atteins pas le nexus.

Sur l'écran, Vaughn leva légèrement sa flûte de champagne et sourit à une remarque d'un invité au premier rang.

— BL4D3, le nexus CVC. Sous-sol un. Où exactement ?

— Couloir mécanique nord, jonction douze. Derrière un panneau marqué Systèmes Environnementaux. La capsule est déjà en place. Il lui faut quelqu'un au panneau pour déclencher manuellement la séquence de libération finale. Son opérateur est déjà en position.

— Alors je dois y être avant qu'il ne la déclenche.

Elle regarda Rob.

— Escalier de secours deux. BL4D3 va neutraliser les caméras pendant trente secondes. Après, tu te débrouilles seul et tu appelles tous tes contacts fédéraux. FBI, DHS, quiconque acceptera de t'écouter. Dis-leur que Silver Bullet est actif ici et que Vaughn est sur place.

— Je ne te laisse pas, dit-il.

— Rob.

Elle posa la main sur son bras pendant exactement une seconde.

— J'ai besoin de quelqu'un à l'extérieur de ce bâtiment qui sache ce qui s'est passé ici. Si je ne sors pas, tu es le seul qui puisse faire en sorte que tout cela n'ait pas été vain.

Il la regarda. Elle le vit peser le pour et le contre : l'instinct de rester, ancré par l'entraînement, contre la conscience, tout aussi ancrée, que les situations tactiques exigeaient parfois de diviser les forces.

— Trente secondes sans caméras, dit-il.

— Dès que tu franchis la porte de l'escalier, confirma BL4D3 dans son oreillette.

Rob lui serra brièvement le bras, ne dit rien, et partit. Stella se tourna vers le couloir qui s'enfonçait dans les sous-sols du bâtiment.

Sur l'écran au-dessus, la voix de Vaughn se fit presque intime, celle d'un homme confiant quelque chose d'important à une salle de gens qu'il jugeait utiles.

— Il y a des menaces que nous ne nommons pas, dit-il. Des armes dont nous n'admettons pas l'existence. Et il y a des moments où ceux qui comprennent l'avenir doivent prendre des décisions auxquelles le reste du monde n'est pas prêt.

Des applaudissements polis montèrent des tables qui ne comprenaient pas ce qu'elles applaudissaient.

Stella s'élança.

Le couloir bifurqua et elle prit la branche de gauche vers le niveau mécanique, ses pas silencieux sur le béton, arme levée. Derrière elle, le son

de l'écran s'estompa avec la distance, la voix de Vaughn se réduisant à un murmure indistinct, puis au silence.

— Quatre-vingt-dix secondes avant la libération, dit BL4D3. L'opérateur est à la jonction douze. Il est là depuis quatre minutes. Il attend un signal codé de Vaughn.

— Que Vaughn enverra dès qu'il aura terminé son discours.

— Oui. Il y arrive.

— Tu peux intercepter le signal ?

— Je peux le retarder de trente à quarante secondes, dit BL4D3. Ça ne l'arrêtera pas. Mais ça te laisse le temps d'atteindre l'opérateur avant que le signal ne passe.

— Fais-le au moment où il l'envoie. Pas avant. Je veux qu'il croie que c'est passé.

— Compris.

Des alertes précises se mirent à retentir dans les systèmes du bâtiment, pas des alarmes d'évacuation, mais les signaux plus brefs et plus ciblés des systèmes de sécurité communiquant entre eux. Des capteurs détectant des mouvements dans des zones censées être vides.

— Il sait que tu bouges, dit BL4D3.

— Tant mieux, dit-elle.

Et elle courut.

Le couloir mécanique nord s'ouvrit devant elle, plus large que la section des fondations, éclairé par des rampes lumineuses utilitaires. Elle repéra la jonction douze grâce aux numéros au pochoir sur les panneaux de conduits au-dessus de chaque embranchement, et elle repéra l'opérateur de Vaughn à sa posture devant le panneau EC-12-N, dos au couloir, les deux mains sur le panneau, en attente.

Elle était à quatre mètres quand il l'entendit.

Il se retourna vivement, une main filant vers l'arme à sa hanche.

Elle fut plus rapide.

Elle franchit la distance en deux foulées, bloqua son bras armé de l'avant-bras alors qu'il dégainait, déviant le canon sur le côté, et utilisa son élan pour le plaquer contre le panneau de conduit de tout son poids. L'arme lui échappa. Elle lui enfonça le coude dans la mâchoire, et il s'effondra.

Elle le rattrapa avant qu'il ne touche le sol, contrôla la chute, et le déposa sans bruit.

Elle se tourna vers le panneau.

Au-dessus d'elle, filtrée par plusieurs étages de béton et d'acier, la voix amplifiée de Vaughn lui parvint comme une vibration indistincte, des mots impossibles à distinguer, mais une cadence qu'elle reconnaissait. Il approchait de la conclusion.

Elle ouvrit le panneau. La capsule était exactement là où BL4D3 l'avait indiqué, fixée à la jonction primaire avec une connexion pressurisée au conduit et une petite unité d'activation câblée à un récepteur. Elle localisa la connexion entre la capsule et le système de conduits, suivit la ligne pressurisée jusqu'à son raccord, et y appliqua la clé à valve de son sac d'outils. Deux tours complets. Le joint céda, et elle dégagea la connexion.

Le voyant de la capsule passa du vert à l'ambre.

Déconnectée. Inerte.

— Stella, dit BL4D3. Il a envoyé le signal.

— Je sais. Il est passé ?

— Non. Mais il va s'en rendre compte dans une quinzaine de secondes, quand rien ne se produira dans la salle de bal.

Elle se redressa et contempla la capsule, inerte dans son support. Le véritable SB-17, la charge primaire. Ce que Vaughn avait acheminé depuis un complexe en Virginie, via une chaîne logistique fictive, jusque dans les sous-sols d'un bâtiment rempli de gens qu'elle connaissait.

Elle pensa à Carolyn.

Elle referma le panneau.

— BL4D3, où est-il ?

Une pause.

— Il a quitté le podium il y a trente secondes. Il se dirige vers le couloir de service est.

Elle ramassa son arme.

— Dis-moi où il va.

— D'après sa trajectoire et les points d'accès à sa disposition, répondit BL4D3 d'un ton mesuré, il se dirige vers la sortie de service qui mène au parking privé du bâtiment.

Elle était déjà en mouvement.

— Il fuit.

— Oui, répondit BL4D3.

Elle courut plus vite.

Chapitre trente-quatre

À l'instant où Stella franchit la porte de service de la salle de bal, Vaughn le sut.

Son sourire ne se brisa pas. Sa posture ne changea pas. Mais ses yeux la trouvèrent de l'autre côté de la salle au même instant où elle le trouva, et ce qui passa entre eux ne fut pas de la surprise. Ce fut le recalibrage froid d'un homme dont le modèle venait de produire une variable inattendue.

Il fit un petit geste de deux doigts, presque invisible.

Les opérateurs Helix se mirent en mouvement.

Stella bifurqua à gauche avant que le premier n'arrive à portée d'interception, ramassant sa robe et sautant par-dessus une table basse tandis que des flûtes à champagne basculaient et se brisaient sur le marbre. Le fracas déclencha la panique qui couvait depuis que les alarmes avaient commencé à émettre leurs bips préliminaires, prête à exploser au moindre bruit. Les invités reculèrent de leurs tables. Quelqu'un hurla. La salle de bal sombra dans le chaos particulier de quatre cents personnes n'ayant nulle part où aller, toutes essayant d'y aller en même temps.

Vaughn profita de la vague pour se déplacer. Elle le suivit du coin de l'œil, silhouette maîtrisée fendant la foule à contre-courant, se dirigeant vers une porte latérale au bord de la scène qui se fondait dans les lambris décoratifs.

— BL4D3, dit-elle en percutant de l'épaule un agent de sécurité qui s'approchait trop et en se mettant à courir.

— Sur lui. Il se dirige vers un ascenseur privé. Accès réservé au personnel. Un étage plus bas.

Elle atteignit le couloir de service à pleine vitesse, trouva la batterie d'ascenseurs et arriva devant les portes fermées dont l'affichage indiquait *S1* — et descendait toujours.

— Escaliers, dit-elle.

— En bas, confirma BL4D3. Il ne fuit pas. Il t'attire quelque part.

Elle enregistra l'information et la classa sans ralentir. Escaliers derrière une porte coupe-feu, éclairage d'urgence rouge pulsant en alternance avec la séquence d'alarme du bâtiment. Elle dévala les marches en longues foulées rapides, la main sur la rampe à chaque tournant.

Sous-sol trois.

La cage d'escalier déboucha sur un vaste espace brut qui ne ressemblait en rien aux étages de réception moquettés au-dessus. Colonnes d'acier nu, conduits apparents courant en faisceaux organisés au plafond, vibration sourde et constante de gros systèmes mécaniques. Le nexus de climatisation qui desservait tout le bâtiment occupait le centre de l'espace — une configuration de conduits, de ventilateurs et de tableaux de commande évoquant l'intérieur d'un sous-marin.

Vaughn se tenait au milieu, les mains jointes dans le dos, face à elle.

Il attendait.

— Vous avez réussi à gâcher ce qui aurait dû être une soirée parfaitement agréable, dit-il.

Son ton était celui qu'il prenait au podium. Posé, conversationnel, le ton d'un homme convaincu que la situation restait entièrement sous son contrôle.

Stella garda le Glock braqué sur sa poitrine.

— C'est fini, Vaughn. Éloignez-vous des tableaux de commande.

Il sourit.

— Si vous me tirez dessus, rien ne changera. Le système est déjà lancé. La seule chose qui puisse l'arrêter, c'est ceci.

Il plongeait la main dans la poche de sa veste et en sortit une petite télécommande noire : compacte, un seul bouton, le genre d'appareil conçu pour une fonction unique. Il la leva pour qu'elle puisse bien la voir.

— Signal d'interruption. De ma conception. Et je suis le seul à connaître le code.

Son regard glissa vers les tableaux de commande derrière lui sans quitter entièrement son visage. Les voyants d'état sur le panneau clignotaient en ambre — un cran en dessous du mode actif. Le cycle était armé. Pas encore lancé, mais prêt.

— Inversion du flux d'air, dit-il en suivant son regard. Trente secondes d'exposition à pleine circulation. Largement suffisant.

— Votre mécanisme de diffusion a déjà échoué. J'ai déconnecté la capsule à la jonction douze.

— Oui, dit-il. Vous êtes remarquablement tenace. Sachez que c'est un compliment sincère.

Il inclina légèrement la tête.

— Mais la jonction douze n'était que le vecteur tertiaire. La voie de distribution principale passe directement par ce nexus. Il vous aurait fallu bien plus de temps pour toutes les trouver.

Elle garda son arme stable et sa respiration contrôlée.

— Silver Bullet ne s'annonce pas, poursuivit Vaughn, sa voix prenant ce ton qu'il avait face à un public. Précise. Théâtrale. Calibrée pour l'impact.

— C'est tout l'intérêt. Pas d'explosion. Pas de résidu visible. Juste la peur, qui se répand dans l'air comme tout ce qui voyage par l'air. On la respire parce qu'on ignore qu'il faudrait retenir son souffle.

— Vous avez assassiné des gens à San Francisco, dit-elle. Vous avez appelé ça une démonstration.

— J'ai appelé ça ce que c'était. Ces gens sont morts pour que cette technologie soit comprise à sa juste mesure. Tragique, oui. Nécessaire, également.

— Vous avez utilisé Rob comme appât.

La colère était là, sourde, sous-jacente, mais elle garda sa voix neutre.

— Efficacement, dit-il. Bien que j'admette que votre temps de réaction a dépassé la projection médiane du modèle de six minutes environ. Voilà un point de données intéressant.

Son oreillette crépita. La voix de BL4D3, tendue par l'urgence.

— Il a raison. Le système du nexus est sur minuterie. Je vois le compte à rebours dans l'architecture de contrôle. La télécommande est le seul moyen d'interruption — elle est câblée directement à la séquence d'arrêt du système.

— Confirmé, dit-elle à voix basse.

Puis, plus bas encore :

— Blue.

— Reçu. En attente.

Le regard de Vaughn se posa sur son oreille.

— Ah. Votre collaborateur invisible. Je me demandais comment vous aviez réussi à brouiller les caméras.

Il bougea.

Vite, plus vite qu'elle ne l'avait anticipé compte tenu de son âge et de sa posture — un mouvement explosif, entraîné, qui combla la distance entre eux avant qu'elle ne puisse ajuster sa visée. Sa main frappa son poignet d'un coup descendant précis visant le faisceau de nerfs radiaux, la même technique enseignée dans les formations au désarmement. L'impact envoya une décharge de douleur dans son avant-bras et sa prise se relâcha malgré elle. Le Glock heurta le béton et glissa. La télécommande s'envola de l'autre main de Vaughn sous la force de l'assaut et cliqueta sur le sol, s'immobilisant à deux mètres de la base des tableaux de commande.

Elle recula et retrouva son équilibre, mettant soixante centimètres entre eux.

Vaughn jeta un coup d'œil à la télécommande. Elle aussi.

Il était plus proche.

— Vous perdez, dit-il en s'avançant vers la télécommande, presque avec douceur. Vous avez été extraordinaire, vraiment. Mais le modèle intègre l'extraordinaire. C'est la variable que je trouve la plus stimulante.

Il s'avança vers elle, assez près pour qu'elle voie le vide total derrière ses yeux — l'absence de toute humanité.

— Vous autres journalistes, vous croyez toujours que l'histoire se termine avec la révélation, dit-il. Ce n'est pas le cas. Elle se termine avec le levier. La révélation sans levier n'est que du bruit. Et j'ai un levier sur chaque personne dans cette salle de bal là-haut, plus six gouvernements.

Stella regarda la télécommande sur le sol entre eux.

Puis elle regarda le sol.

Puis elle sourit.

Il le vit. Son expression se modifia imperceptiblement, la première véritable incertitude qu'elle avait vue sur son visage depuis qu'elle était entrée dans ce bâtiment.

— Vous avez raison, dit-elle. Tout se joue effectivement sur l'avantage.

Elle fut plus rapide. Elle franchit la distance en deux pas et abattit son talon sur la télécommande de toutes ses forces, l'enfonçant dans le sol en

béton.

Le boîtier se fissura au premier impact, se fendit au deuxième, et le circuit interne se détacha de la batterie avec un claquement sec au troisième.

Vaughn fixa les fragments.

— Blue, dit-elle clairement.

Les écrans des consoles de contrôle derrière Vaughn s'allumèrent simultanément. Pas de données de statut. Pas de schémas de ventilation. Des documents, des registres financiers, des journaux d'opérations, des autorisations de transfert, et les données des tests psychologiques des dossiers comportementaux LaRosa-02 — le tout défilant en temps réel sur chaque moniteur du sous-sol. Dans le coin supérieur d'un écran, un flux en direct montrait le sous-sol, Vaughn et Stella debout au centre, les consoles de contrôle derrière eux, les fragments éparpillés de la télécommande sur le sol.

Et dans la salle de bal au-dessus, le même flux défilait sur chaque écran. Elle le savait : BL4D3 lui avait dit quarante minutes plus tôt qu'il avait un accès complet au système audiovisuel du lieu. Ils s'étaient mis d'accord sur le signal : un mot suffisamment anodin pour que Vaughn ne le reconnaisse pas comme un déclencheur, répété deux fois — une fois pour confirmer que le plan était toujours actif, une fois pour l'exécuter. La couleur bleue.

Vaughn regarda les écrans. Puis elle. Puis la petite caméra intégrée dans la monture des lunettes qu'elle portait depuis son entrée dans le bâtiment.

— Depuis combien de temps ? demanda-t-il.

— Depuis que je suis entrée. Tout. Chaque mot. Chaque moniteur. En direct.

— À qui ?

— À tous ceux que BL4D3 a pu joindre dans le temps dont nous disposons. Autant dire beaucoup de monde.

Le bruit les atteignit avant les gens. Des bottes dans la cage d'escalier, la percussion organisée d'une entrée tactique. Les portes à l'extrémité du sous-sol s'ouvrirent, et des agents entrèrent en formation coordonnée, armes levées, progressant avec les mouvements précis de gens briefés qui exécutaient un plan.

Rowan Briggs entra derrière la première équipe d'intervention, toujours en tenue de travail, un badge d'identification fédérale autour du cou, le visage empreint de la satisfaction particulière de quelqu'un qui attendait depuis longtemps de se trouver exactement dans cette pièce.

Vaughn regarda les agents se diriger vers lui. Son calme calculateur était toujours là, mais quelque chose avait changé en profondeur. Elle le voyait passer en revue ses options et en trouver moins qu'à l'accoutumée.

Il regarda Stella une dernière fois.

— Silver Bullet ne se termine pas avec moi, dit-il.

— Je sais.

Il expira, et pendant un bref instant, quelque chose qui ressemblait presque à de l'admiration traversa son visage — le respect professionnel d'un homme qui avait construit son modèle autour d'elle et l'avait vue le briser.

— Non, dit-il. Ça se termine avec le prochain à appuyer sur la gâchette.

Puis les agents l'atteignirent, et l'instant prit fin. Elle les regarda l'emmener, mains menottées, escorté vers la sortie avec l'efficacité impersonnelle d'une arrestation fédérale. Sa posture resta droite. Il ne se retourna pas.

Stella resta seule dans la salle technique, les écrans diffusant toujours leur flux en direct autour d'elle, tandis que le bruit du système de ventilation du bâtiment reprenait son fonctionnement normal au-dessus de sa tête.

L'arme était exposée.

L'homme était en garde à vue.

Et elle pensait déjà à qui avait signé l'autorisation au-dessus de lui.

Chapitre trente-cinq

Le bâtiment exhalait de la fumée, du désinfectant, et cet air particulier chargé d'adrénaline d'une crise qui avait dépassé son paroxysme sans s'être encore tout à fait dissipée.

Stella se tenait devant l'entrée de service, dans une veste tactique empruntée qui lui descendait à mi-cuisse, sa robe de soirée noire dépassant en dessous. Le sang séché sur sa manche avait viré au brun. Les gyrophares rouges et bleus balayaient le trottoir de leurs éclats désynchronisés, et la rue était bloquée dans les deux sens par des véhicules qu'elle ne cherchait même pas à identifier.

L'un d'eux, pourtant, avait retenu son attention. Le SUV banalisé qui emmenait Vaughn. Il venait de tourner au coin de la rue et de disparaître. Elle fixa un instant l'endroit où il s'était trouvé.

Ça n'avait pas le goût d'une victoire. Plutôt celui de la fin d'un premier chapitre, dans une histoire bien plus longue.

— Stella.

Elle se retourna au son de la voix de Rob.

Il venait vers elle depuis le quai nord, un secouriste sur les talons — à distance respectueuse, celle d'un homme qui s'était déjà vu refuser des soins une première fois et guettait une seconde occasion. Sur sa mâchoire gauche, un hématome virait du rouge au violet, et il ménageait son côté droit d'une façon qu'il s'efforçait de dissimuler. Il avait l'allure d'un homme qui venait de traverser une épreuve et tenait encore debout grâce à l'adrénaline.

Elle alla vers lui. Il l'attira contre lui, un bras autour de ses épaules, et elle s'y abandonna le temps qu'il fallait, ni plus ni moins.

— Ça va ? murmura-t-il dans ses cheveux.

— J'y arrive. Et toi ?

— Demande-moi demain. Ce soir, je suis juste content que tu respires.

Ils se séparèrent. Il scruta son visage comme il le faisait toujours quand il cherchait ce qu'elle ne disait pas.

— Il m'a utilisé, dit Rob.

Ce n'était pas une question.

— Oui, je sais.

Il hocha la tête une seule fois, un mouvement lent et délibéré — celui d'un homme qui range une information dans un coin de sa tête pour la traiter plus tard, quand il en aura le temps.

— Je savais que quelque chose clochait au quai. Le timing n'était pas bon. Les types qui m'ont réceptionné ont pris le colis, et ensuite d'autres se sont intéressés à moi. De trop près. Ils n'ont jamais cherché à me neutraliser. Juste à me déplacer.

— Il avait besoin de toi dans cette pièce, dit-elle. Et que je sache que tu y étais.

— Pour que tu viennes, dit Rob.

— Pour que je vienne, confirma-t-elle.

Sa mâchoire se crispa.

— Je n'aime pas qu'il t'ait assez bien cernée pour orchestrer ça, dit-il.

— Moi non plus, dit-elle. Il a passé deux jours à me décortiquer à Berlin. Dix-huit mois à établir des prédictions. Il avait un dossier plus complet sur moi que la plupart des gens qui me connaissent depuis des années.

Rob la regarda un moment.

— Mais il s'est trompé à la fin.

— Il se basait sur une version obsolète de moi, dit-elle.

— J'espère que tu te rends compte que ce n'est pas facile à entendre, dit-il.

Elle faillit sourire.

Une voix leur parvint de quelques pas en arrière, posée et reconnaissable entre mille — un accent du Sud des États-Unis.

— Eh bien, dit Jason Hale. C'était un sacré gala.

Stella se retourna.

Il se tenait là, les mains dans les poches de sa veste, avec l'expression d'un homme arrivé exactement quand il l'avait prévu — après la partie

dangereuse, avant la paperasse. Son costume était impeccable. Il avait l'air, c'était exaspérant, d'avoir dormi récemment.

Malgré tout, un vrai soulagement la traversa en le voyant. Elle le laissa paraître.

— Tu es en retard.

— Je suis pile à l'heure, dit-il. J'étais dans la cage d'escalier du complexe de Virginie, à attendre ta détonation. BL4D3 a ouvert le volet à 19 h 43. De la belle ingénierie, au passage. Rappelle-moi de le lui dire.

Le regard de Rob passa de l'un à l'autre.

— C'est qui ?

Hale tendit la main.

— Jason Hale. CIA.

Rob regarda la main, puis Stella, puis Hale. Il la serra avec la poigne mesurée d'un homme qui jauge son interlocuteur.

— Inspecteur Rob Griffin. Police de San Francisco.

— Je sais, dit Hale. J'ai un dossier sur vous.

— Évidemment, dit Rob.

Le ton de Hale changea, se fit plus direct — le numéro décontracté s'effaçant pour laisser place à la version de lui qu'elle avait vue au garde-meuble, au bunker, dans ces moments où les enjeux balayaient tout le superflu.

— Vaughn n'était pas un électron libre. C'était un maillon d'une structure plus vaste. Helix est déjà en mode gestion de crise. Officiellement, ils publient un communiqué exprimant leur stupeur et leur volonté de coopérer. En coulisses, des serveurs sont effacés et des actifs transitent par des sociétés-écrans que nous pistons depuis deux heures.

— Quelqu'un au-dessus de lui a autorisé Silver Bullet, dit Stella. Quelqu'un qui a autorité sur les missions de la Sécurité intérieure. Ce sont eux qui ont émis l'alerte me désignant comme menace intérieure.

— Oui, dit Hale.

— Et ils ne figurent pas sur la liste des arrestations de ce soir, répondit-elle.

— Pas encore, répondit-il.

Rob dit doucement :

— Ce qui signifie qu'ils sont toujours opérationnels.

— Ce qui signifie que l'enquête n'a que deux heures d'existence, dit Hale. Laisse-lui le temps.

Un agent du FBI, visiblement gradé, s'approcha depuis le périmètre, bloc-notes à la main. Il regardait Stella avec l'expression de quelqu'un qui avait une montagne de formulaires à remplir à cause d'elle et comptait bien s'y mettre.

Hale leva une main — un seul geste, mais qui suffit à stopper net l'agent.

— Ils feront leurs dépositions complètes. Après examen médical.

L'agent examina les accréditations de Hale, en prit note, et recula.

Rob expira.

— Tu es vraiment de la CIA, ou c'est une couverture extrêmement élaborée ?

— Malheureusement, c'est bien la CIA, dit Hale. Rien que la paperasse est un crime de guerre.

Stella le regarda.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Concrètement.

Il resta silencieux un instant, ce qui était en soi une réponse.

— Vaughn sera interrogé et aura la possibilité de coopérer. Qu'il saisisse cette occasion dépendra des cartes qu'il pense encore avoir en main et de la justesse de son évaluation de sa situation actuelle. Il coopérera peut-être. Ou pas.

— Et Silver Bullet ? dit-elle.

Hale la regarda fixement.

— Les capsules que nous avons documentées sont sous garde fédérale. Le complexe de Virginie est sécurisé ce soir. Les données que vous avez capturées et diffusées sont entre suffisamment de mains pour que toute tentative de suppression génère elle-même une exposition.

— Mais le programme, dit-elle. L'acheteur. Ceux au-dessus de Vaughn qui ont financé tout ça.

— L'enquête, dit-il prudemment, a deux heures.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la plus précise que j'aie pour l'instant. Et vous savez ce que ça signifie aussi bien que moi.

Elle le savait. Cela signifiait que la réponse n'était pas rassurante, et qu'il préférerait être honnête plutôt que de lui dire ce qu'elle voulait entendre.

Rob les regarda tour à tour.

— Je n'aime pas la tournure de cette conversation.

— Non, dit Stella. Moi non plus.

— Mais tu vas continuer à tirer sur le fil, dit Rob.

— Oui, dit-elle.

Il resta silencieux un instant. Elle le regarda prendre la décision qu'elle voyait déjà prendre forme.

— Alors je suis avec toi, dit-il. Quoi qu'il arrive.

Elle soutint son regard. Il y avait tant de choses entre eux qui restaient à dire, les textos froids et le dos qu'il lui avait tourné et le parking près de Ghirardelli Square et tout le reste, mais ce n'était pas le moment. Ce qui comptait maintenant, c'était qu'il était là, à côté d'elle, et qu'il avait choisi d'y être.

— Il faut y aller, dit Hale. Avant que la scène ne soit nettoyée d'une façon qui complique la suite.

Stella jeta un dernier regard au bâtiment. Le verre brisé dans la baie de chargement, visible de là où elle se trouvait. L'éclairage d'urgence qui continuait de clignoter. Les invités du gala visibles à travers les fenêtres du hall, regroupés, désorientés, attendant des informations qui, elle le savait, ne seraient pas entièrement exactes quand elles leur parviendraient.

Vaughn était parti.

La diffusion était lancée.

L'existence de l'arme était désormais publique, ce qui signifiait que l'étouffer nécessitait plus qu'une directive classifiée.

Et celui qui avait chapeauté Vaughn et signé l'autorisation de Silver Bullet était quelque part dans cette ville ce soir, regardant les mêmes alertes info, prenant des décisions sur la suite.

Elle redressa les épaules.

— Allons-y, dit-elle.

Ils s'éloignèrent tous les trois, loin des lumières et du bruit et de la machinerie officielle qui commençait tout juste à se mettre en branle face à ce vers quoi elle avait travaillé toute la semaine. Pas d'applaudissements. Pas de déclaration aux caméras. Juste l'air froid de la nuit et la certitude que l'histoire dans laquelle elle entrait était plus vaste que celle dont elle venait de sortir.

Pas une victoire.

Pas encore.

Mais un commencement.

Chapitre trente-six

Le poste de commandement avait réquisitionné une salle de bal d'hôtel vacante de l'autre côté de la rue, le genre d'espace capable de se transformer en quarante minutes, passant d'un éclairage aux lustres et de serviettes en lin à quelque chose qui ressemblait à l'intérieur d'un centre d'opérations d'urgence fédéral. Cloisons temporaires, tables pliantes chargées d'équipement, café qui brûlait dans des urnes industrielles au fond. Des hommes et des femmes, mêlant costumes et tenues tactiques, se déplaçaient dans l'espace avec cette efficacité sèche et particulière propre aux gens qui savaient déjà comment la version officielle de cette soirée allait être présentée et qui travaillaient à rebours de cette conclusion.

Stella n'avait rien à faire ici. Elle le sentit dès qu'elle franchit la porte, et elle le sentit dans la façon dont certains regards glissaient sur elle avant de passer leur chemin — l'indifférence étudiée de gens à qui on avait signalé sa présence et dit de la laisser tranquille.

Garcia se trouvait près du mur du fond, assis à l'une des tables pliantes, un gobelet de café en carton devant lui et son téléphone à la main — l'air d'un homme qui avait passé les quatre dernières heures à entendre des choses qu'il ne pouvait pas encore publier. Quand il la vit, il se leva.

Lorsqu'elle s'approcha, il la prit brièvement dans ses bras — l'étreinte de quelqu'un qui s'était sincèrement inquiété et se sentait assez soulagé pour mettre de côté son sang-froid professionnel pendant cinq secondes.

— Tu aurais pu m'en dire plus, dit-il en reculant.

— Non... je ne pouvais pas, dit-elle. Honnêtement, Jack. Je ne pouvais pas.

Il scruta son visage puis hocha la tête, acceptant avec le pragmatisme résigné d'un rédacteur en chef qui avait déjà envoyé des journalistes dans des situations qu'il ne comprenait pas entièrement, et qui saisissait la logique opérationnelle même quand elle ne lui plaisait pas.

Garcia parcourut la salle du regard — l'opération fédérale qui se mettait en place selon sa propre logique et ses propres priorités.

— Ils vont contrôler le récit.

— En partie, dit-elle. Pas tout. Ce qui est sorti ce soir via la diffusion de BL4D3 circule déjà bien au-delà de ce que quiconque pourrait récupérer. Les documents, les registres financiers, les journaux opérationnels. C'est dans trop de mains.

— Et Vaughn ?

— En détention fédérale. La suite dépend de facteurs qui dépassent mon niveau d'habilitation.

Garcia la fixa du regard.

— Et Silver Bullet ? Le programme d'armement ?

Elle soutint son regard.

— C'est la prochaine histoire à sortir. Et j'aurai besoin du soutien du journal.

Il resta silencieux un moment. Puis :

— Tu l'as. Tout ce qu'il te faut.

Elle hocha la tête. Cela comptait plus qu'elle n'était capable de l'exprimer sur le moment.

Jason Hale se tenait près d'une rangée de moniteurs de l'autre côté de la salle, sans veste, manches retroussées — l'air d'un homme qui s'était incrusté dans une opération fédérale et avait laissé tout le monde conclure qu'il avait toujours été là. Quand il aperçut Stella, il s'éloigna des écrans et traversa la salle vers elle.

Garcia lui jeta un coup d'œil.

— Un ami à toi ?

— C'est compliqué, dit-elle.

— Je te laisse.

Il reprit son gobelet de café, le considéra, puis le reposa.

— Essaie de dormir un peu. On a une édition à boucler.

Il s'éloigna vers la sortie, marqua une pause pour consulter son téléphone — il écrivait déjà le premier paragraphe dans sa tête. Elle le voyait à son visage, à sa posture.

Hale s'arrêta devant elle.

— Tu disparaissais ? demanda-t-il.

— Je ne m'attarde pas dans les postes de commandement, dit-elle.

Il sourit comme s'il s'y était attendu.

— Rob est en débriefing. Questions de juridiction et d'autorisation médicale. Ça va prendre un moment.

— Je sais, dit-elle.

Il désigna un coin plus calme près de la cloison. Elle le suivit.

— Vaughn est en route vers une installation classifiée, dit-il en gardant la voix basse pour couvrir le bruit ambiant. Pas encore officiellement confirmé. Ça dépend de sa volonté de coopérer, et de la justesse de son évaluation de ce qu'on a vraiment contre lui.

— La diffusion, dit-elle.

— La diffusion seule suffit, dit-il. Les données que tu as mises en circulation ce soir, les transferts financiers, les dossiers de modélisation psychologique, les journaux opérationnels de SB-17... Helix ne peut pas survivre à ça. Leur conseil d'administration est déjà en session d'urgence. Leurs contrats gouvernementaux sont en cours de révision depuis deux heures.

Un léger sourire étira ses lèvres.

— Tu leur as coûté pas mal d'argent ce soir.

— Tant mieux, dit-elle.

Il l'observa un moment.

— Tu es aussi devenue plus qu'un simple désagrément.

Elle ne chercha pas à le contredire.

— Les gens au-dessus de Vaughn, ceux qui ont autorisé Silver Bullet et utilisé leurs accès fédéraux pour te faire classer comme menace intérieure, ils observent ce qui s'est passé ce soir et réfléchissent à leur prochain coup. Tu es passée de variable à gérer à problème à éliminer.

— On dirait que c'est ton problème, ça. Pas une raison pour que j'arrête.

— C'est les deux, dit-il. C'est pour ça que je te propose quelque chose.

Elle croisa les bras.

— Je ne rejoindrai pas la CIA.

Il éclata d'un rire sincère.

— Je ne te le demanderais jamais. Tu serais absolument ingérable.

— Charmant.

Il soutint son regard, l'humour désinvolte cédant la place à quelque chose de plus direct.

— Je te propose des alertes en amont. Des canaux discrets. Quand ton nom circule dans des salles où tu n'as pas accès, tu l'apprends avant que ça ne devienne opérationnel.

— Donc tu veux que je sois utile et vivante. Ces objectifs te servent.

— Ils te servent aussi. C'est pour ça que je ne prétends pas le contraire.

— Je ne suis pas ton agent, dit-elle.

— Je sais, dit Hale. C'est précisément pour ça que j'ai cette conversation au lieu d'émettre une directive.

Elle laissa ces mots faire leur chemin.

— Une condition. Si tu entends mon nom dans une pièce où je ne devrais pas être mentionnée, tu me préviens avant de donner suite à ce qu'ils préparent. Pas après. Avant.

— D'accord.

— Je ne livre pas mes sources. Je ne garde pas d'informations sous silence parce que ça gêne ton opération. Et je n'accepte pas qu'on me dicte ce que j'écris.

— Je ne te demande rien de tout ça. Je te demande de rester en vie assez longtemps pour finir ce que tu as commencé.

Stella le regarda un instant. Hale l'avait sortie d'un terminal d'aéroport alors qu'il aurait pu laisser la TSA s'occuper d'elle. Il était retourné dans le complexe de Virginie par une trappe dont rien ne garantissait que BL4D3 pourrait l'ouvrir. Il s'était retrouvé avec elle dans un parking sombre du Maryland et lui avait dit la vérité, alors qu'un mensonge commode aurait été plus simple.

Elle tendit la main, et il la serra.

Il sortit une carte de la poche de sa veste et la fit glisser sur la table pliante entre eux. Aucun nom dessus. Juste un numéro. Simple, facile à mémoriser, introuvable.

— Brûle-la si tu veux, dit-il.

Elle la ramassa et la regarda.

— Je la garde.

— Stella, dit-il avant qu'elle ne se retourne.

Elle s'arrêta.

— Pour ce que ça vaut, tu as tenu le coup dans des conditions qui auraient fait craquer la plupart des gens avec qui j'ai travaillé. Ce que tu as

fait ce soir — entrer seule dans ce bâtiment, neutraliser deux vecteurs, faire sortir Griffin, diffuser les preuves — tout ça comptait.

Elle se tourna légèrement et le regarda.

— Je sais, dit-elle. C'est pour ça que ça a coûté si cher.

Elle sortit dans le petit matin.

La rue était froide, la ville amorçant son premier glissement gris-bleu vers l'aube. Un peu plus loin, elle aperçut Malik debout sur le trottoir, carnet de reporter ouvert, en conversation avec une femme qu'elle reconnut comme une responsable des relations presse du FBI. Il travaillait l'histoire comme elle le lui avait appris.

Elle héla un taxi avant que quiconque à l'intérieur du poste de commandement ne trouve une raison de la rappeler.

Quelque part dans cette ville, ceux qui avaient été au-dessus de Vaughn dans la hiérarchie et avaient signé les autorisations pour une arme qui avait tué trente-six personnes à San Francisco lisaient les mêmes alertes qu'elle avait déclenchées, appelaient leurs propres avocats, leurs propres contacts, leurs propres nettoyeurs. La machine à étouffer l'affaire tournait déjà.

Tant mieux, parce qu'elle avait une longueur d'avance sur l'histoire.

Elle monta dans le taxi et indiqua au chauffeur quel aéroport.

Chapitre trente-sept

Stella n'avait pas dormi.

Ni dans le vol de nuit. Ni pendant le trajet en taxi depuis l'aéroport de San Francisco à travers les rues grises des premières lueurs. Ni dans l'ascenseur jusqu'à son appartement, où elle était restée sous la douche jusqu'à épuisement de l'eau chaude, puis sous l'eau froide pendant encore deux minutes parce qu'elle n'était pas prête à ce que la journée commence vraiment.

À présent, elle se tenait sur le balcon, enveloppée dans une couverture pas tout à fait assez épaisse pour l'heure, regardant San Francisco s'éveiller en contrebas. Le bruit de la circulation et une sirène de temps à autre montaient de la rue. Le ciel au-dessus des collines d'Oakland était d'un or pâle à l'horizon, cette couleur des dernières minutes avant que le soleil ne franchisse la crête et ne change tout.

Rob vint se placer derrière elle. Il avait pris le vol de nuit sur une autre compagnie et avait réussi, allez savoir comment, à arriver avant elle, l'attendant dans le hall de l'immeuble. Jamais elle n'avait été aussi heureuse de le voir.

Il lui tendit une tasse de café chaud. Jusqu'ici, il ne l'avait pas pressée de parler. Et elle savait qu'il n'insisterait pas. Il comprenait — comme seul peut le comprendre quelqu'un qui a passé des années à côtoyer la mort et les catastrophes dans son métier — que parfois on a besoin de la présence d'un autre sans avoir à donner le change. Il lui avait offert cela depuis leur retour, et elle le reconnaissait pour ce que c'était.

— Tu devais rencontrer quelqu'un.

Ce n'était pas une accusation. Juste un constat, lancé entre eux.

— Oui, dit Rob.

— Avant le gala. Avant que Vaughn ne te contacte au sujet du dossier.

— Oui.

Elle garda les yeux sur la ville.

— Les Affaires internes.

Il resta silencieux un moment.

— Les Affaires internes et un agent de liaison du ministère de la Justice. Canal officieux. Rien d'officiel.

Elle se tourna alors pour le regarder, resserrant la couverture autour de ses épaules.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que quelque chose clochait, dit-il. J'avais commencé à le voir dans les marges de l'enquête sur San Francisco. Des preuves mises sous scellés trop vite sur certains éléments. Des sous-traitants privés qui débarquaient sur des scènes où ils n'avaient rien à faire. Helix qui apparaissait dans des affaires sans lien apparent entre elles.

Il la regarda fixement.

— Je ne savais rien de Silver Bullet. Ni le nom, ni l'ampleur. Mais je savais que quelqu'un étouffait quelque chose d'important, et que la pression venait de plus haut que mon niveau.

— Et tu ne me l'as pas dit.

— Je ne pouvais pas. Parce que dès que je t'aurais dit quoi que ce soit, tu aurais fait exactement ce que tu as fait.

Elle sentit un coin de sa bouche se relever.

— Foncer droit dessus.

— Oui. Et je n'étais pas prêt à te mettre au milieu de quelque chose dont je ne cernais pas encore les contours. Je pensais que si je montais le dossier discrètement par les voies officielles d'abord, ce serait plus sûr.

— Au lieu de ça, quelqu'un t'a grillé. Ton agent de liaison était compromis ou retourné, ou bien Vaughn avait accès à tes communications. Ils ont utilisé ton enquête contre toi. Ils t'ont dit qu'il y avait une source au gala avec des preuves sur l'attentat de San Francisco, quelque chose qui confirmerait tout ce que tu avais monté. Et quand tu t'es présenté pour la récupérer, Helix t'attendait.

Rob hocha lentement la tête.

— Ils m'ont escorté à l'intérieur, ont pris mon arme et m'ont mis dans cette pièce, dit-il. Ils n'ont pas essayé de me tuer. Ils avaient besoin que je sois vivant et en position.

— Parce que tu étais leur moyen de m'atteindre.

— Parce que tu viendrais me chercher. Et ils avaient besoin de toi dans ce bâtiment.

Le ciel au-dessus des collines s'éclaircissait à présent, l'or à l'horizon gagnant en intensité.

— L'appelant anonyme, dit Stella. Ghirardelli Square. Le parking.

— Vaughn, dit Rob. Ou quelqu'un qui travaillait pour lui. Pour alimenter la désinformation. Pour te faire douter de moi, te déstabiliser et te faire agir l'esprit divisé.

Elle digéra l'information. Les heures qu'elle avait passées à se remettre en question pour avoir fait confiance à son instinct au sujet de Rob, la distance froide qu'elle avait créée entre eux en essayant de se protéger de quelque chose qui avait été conçu pour ressembler à une trahison.

— Ça a marché.

— Un temps, dit-il. Tu es toujours là.

Elle le regarda.

— À l'avenir, dit-elle, il y a quelque chose que tu dois comprendre à mon sujet, quelque chose que j'ai besoin que tu croies vraiment, pas que tu te contentes d'admettre. Je n'ai pas survécu à tout ce que j'ai traversé en étant tenue à l'écart des informations. Je survis en voyant clair. Chaque fois que tu filtres ce que je sais pour me protéger, tu me privas de mon outil le plus précieux.

— Je le comprends maintenant. Je crois que je le savais déjà, mais je m'étais convaincu que les circonstances justifiaient une exception.

— Ce n'est pas le cas, dit-elle. Rien ne le justifie.

Il soutint son regard.

— Je sais. Je suis désolé.

Le soleil franchit les collines d'Oakland.

La lumière balaya la baie d'un long trait horizontal, accrochant la surface de l'eau et les étages supérieurs des immeubles le long du front de mer, et pendant un instant, la ville avait l'air de ce qu'elle avait l'air dans les premières images d'un commencement plutôt que dans les suites d'une fin.

— Alors, dit Rob, où ça nous mène ?

Stella contempla la ville qu'elle avait passé des années à couvrir, la ville où Carolyn était morte sur le sol d'un centre de conférences, où l'enquête qui l'avait menée au Maryland, en Virginie et retour avait débuté dans une salle de rédaction trois étages au-dessus d'un parking.

— Je n'ai pas terminé, dit-elle.

— Je m'en doutais.

— Ce qui vient ensuite ne sera pas sans danger, dit-elle. Vaughn n'était qu'un maillon dans quelque chose de plus grand. Les gens au-dessus de lui qui ont autorisé Silver Bullet sont toujours en activité. Le programme comptait plus de vingt variantes en développement dans ce complexe de Virginie. Quelqu'un comptait les vendre.

— Et tu vas découvrir qui, dit-il.

— Oui. Et je vais l'écrire.

Il resta silencieux un moment.

— Alors j'arrête d'essayer de te retenir, dit-il, et je cherche comment me rendre utile pour la suite.

Elle le regarda. Il restait tant de choses entre eux à régler un jour ou l'autre : la distance qu'il avait instaurée, ces mois de fardeau qu'il avait portés seul sans rien lui dire, le prix que chacun avait payé à force de vouloir protéger l'autre de soi-même. Rien de tout cela n'était résolu. Mais c'était désormais visible, et les problèmes visibles pouvaient se résoudre.

— Je n'ai pas besoin qu'on me protège, dit-elle. J'ai besoin d'honnêteté.

— Tu l'as, dit-il.

Son téléphone vibra contre la rambarde où elle l'avait posé.

Elle regarda l'écran. Message chiffré. Expéditeur non identifié.

Elle l'ouvrit.

Silver Bullet n'a jamais été conçu pour être unique. Ce que vous avez stoppé n'était que la première version. Le programme a des successeurs. Ce n'est pas terminé.

Elle le lut deux fois. Puis elle ferma le message et posa le téléphone à l'envers sur la rambarde.

Rob l'observa.

— Mauvaises nouvelles ?

— Une confirmation. De ce que je savais déjà.

Il regarda le téléphone, puis la regarda elle. Il ne lui demanda pas d'en dire davantage. Il savait qu'elle lui parlerait quand elle serait prête, et pas avant.

Le soleil s'était maintenant complètement levé, et la ville passait de l'ombre des premières lueurs à la lumière ordinaire et vive d'un mercredi matin. Quelque part en contrebas, les gens partaient travailler. Ils prenaient le bus, se servaient du café, ouvraient leurs ordinateurs portables sans rien savoir de ce qui s'était passé dans une salle de bal de Massachusetts Avenue la nuit précédente, sans connaître le nom de Silver Bullet, ni celui de Merrick Vaughn, ni celui de Carolyn Martin — qui avait tout su avant les autres et l'avait payé de sa vie.

Stella allait changer cela.

Elle se redressa. L'histoire n'était pas terminée. Elle venait à peine de commencer. Mais elle avait les données, les collaborateurs, le dossier publié qui circulait déjà hors de portée de quiconque voudrait le supprimer. Elle avait BL4D3, le numéro de Hale, et un rédacteur en chef qui venait de lui promettre tout ce dont elle aurait besoin.

Et elle avait aussi, sans pouvoir vraiment se l'expliquer, le sentiment que Carolyn l'observait avec l'expression qu'elle avait eue à Paris, devant cette bouteille de Bordeaux partagée — impatiente, amusée, certaine que Stella y arriverait.

Elle prit sa tasse de café et l'enveloppa de ses deux mains.

— J'ai un article à écrire.

Rob hocha la tête.

— Je sais. Je vais refaire du café.

Elle le regarda, et pour la première fois depuis des jours, quelque chose se dénoua dans sa poitrine — assez pour qu'elle le sente vraiment.

— Oui. Fais ça.

La ville s'étalait à leurs pieds, dorée, indifférente, pleine de gens qui méritaient de connaître la vérité.

Elle s'assurerait qu'ils la connaissent.

FIN

Du même auteur : L.T. Ryan

Cliquez sur le nom d'une série ou sur un titre pour plus d'informations

[La série Jack Noble](#)

[The Recruit \(gratuit\)](#)

[The First Deception \(Préquelle 1\)](#)

[Noble Beginnings](#)

[A Deadly Distance](#)

[Ripple Effect \(Bear Logan\)](#)

[Thin Line](#)

[Noble Intentions](#)

[When Dead in Greece](#)

[Noble Retribution](#)

[Noble Betrayal](#)

[Never Go Home](#)

[Beyond Betrayal \(Clarissa Abbot\)](#)

[Noble Judgment](#)

[Never Cry Mercy](#)

[Deadline](#)

[End Game](#)

[Noble Ultimatum](#)

[Noble Legend](#)

[Noble Revenge](#)

[Never Look Back](#)

[The Devil's Bargain](#)

[Noble Reckoning](#)

[La série Bear Logan](#)

[Ripple Effect](#)

[Blowback](#)

[Take Down](#)

[Deep State](#)

[La série Bear & Mandy Logan](#)

[Close to Home](#)

[Under the Surface](#)

[The Last Stop](#)

[Over the Edge](#)

[Between the Lies](#)

[Caught in the Web](#)

[The Marked Daughter](#)

[Beneath the Frozen Sky](#)

[What the Fog Hides](#)

[La série Rachel Hatch](#)

[Drift](#)

[Downburst](#)

[Fever Burn](#)

[Smoke Signal](#)

[Firewalk](#)

[Whitewater](#)

[Aftershock](#)

[Whirlwind](#)

[Tsunami](#)

[Fastrope](#)

[Sidewinder](#)

[Redaction](#)

[Mirage](#)

[Faultline](#)

[Switchback](#)

[Pathfinder](#)

[La série Mitch Tanner](#)

[The Depth of Darkness](#)

[Into The Darkness](#)

[Deliver Us From Darkness](#)

[La série Cassie Quinn](#)

[Path of Bones](#)

[Whisper of Bones](#)

[Symphony of Bones](#)

Etched in Shadow

Concealed in Shadow

Betrayed in Shadow

Born from Ashes

Return to Ashes

Risen from Ashes

Into the Light

La série Blake Brier

Unmasked

Unleashed

Uncharted

Point de mire

Traînée de condensation

Détachement

Zone libre

La proie

Série Dalton Savage

Terres sauvages

Terre brûlée

Ciel glacé

Le tueur du givre

Lune pourpre

Tourbillon de poussière

Saison sauvage

Série Maddie Castle

The Handler

Tracking Justice

Hunting Grounds

Vanished Trails

Smoldering Lies

Field of Bones

Beneath the Grove

Disappearing Act

Silent Witness

Série Affliction Z

Affliction Z: Patient Zero

Affliction Z: Abandoned Hope

Affliction Z: Descended in Blood

Affliction Z : Fractured

Affliction Z: Severed

Affliction Z: Dead Reckoning

Série Alex Hayes

Trial By Fire (Préquelle)

Fractured Verdict

11th Hour Witness

Buried Testimony

The Bishop's Recusal

The Silent Gavel

Improper Influence

Série Stella LaRosa

Black Rose

Red Ink

Black Gold

White Lies

Silver Bullet

Série Avril Dahl

Cold Reckoning

Cold Legacy

Cold Mercy

Série Savannah Shadows

Echoes of Guilt

The Silence Before

Dead Air

Série Danny Cortez

Dead Man's List

Shadow Directive

Widow Protocol

Série Jane Cannon

Blind Trust

Collateral

Série Gwen Kane

Victim or Villain

Hunted or Hunter

À propos des auteurs

L.T. RYAN est un auteur à succès du *Wall Street Journal* et d'*USA Today*, célèbre pour ses thrillers palpitants qui tiennent les lecteurs en haleine. Maître des récits portés par des personnages forts, Ryan est l'auteur de la série *Jack Noble*, de la série *Rachel Hatch*, et de bien d'autres encore. Alliant action, suspense et profondeur émotionnelle, ses livres ont captivé des millions de fans à travers le monde.

Qu'il s'agisse du monde obscur des agents secrets ou de la quête incessante de justice, les histoires de Ryan mettent en scène des personnages inoubliables et des intrigues haletantes qui séduisent les fans de Lee Child, Robert Ludlum et Michael Connelly.

Lorsqu'il n'écrit pas, Ryan aime développer de nouvelles idées avec ses coauteurs, diriger une maison d'édition florissante et échanger avec ses lecteurs. Découvrez la prochaine histoire qui vous tiendra éveillé tard dans la nuit.

Restez en contact avec L.T. Ryan

Inscrivez-vous à sa newsletter pour recevoir les dernières nouvelles et du contenu gratuit →

<https://ltryan.com/jack-noble-newsletter-signup-1>

Rejoignez le groupe privé de lecteurs → <https://www.facebook.com/groups/1727449564174357>

Instagram → @ltryanauthor

Visitez le site web → <https://ltryan.com>

* * *

KRISTI BELCAMINO est une auteure à succès d'*USA Today*, finaliste des prix Agatha, Anthony, Barry et Macavity, et une mamma italienne qui prépare de délicieux biscotti.

Ses livres mettent en scène des femmes fortes, combatives et indépendantes qui affrontent le mal absolu afin de rendre justice à ceux qui ne peuvent le faire eux-mêmes.

Dans sa vie d'avant, en tant que reporter judiciaire primée pour des journaux californiens, elle a survolé Big Sur dans un jet FA-18 avec les Blue Angels, piloté une Dodge Viper à Laguna Seca, assisté à des barbecues à la morgue et conversé avec des tueurs en série.

Au cours de sa décennie à couvrir les affaires criminelles, Belcamino a couvert de nombreuses affaires très médiatisées, notamment le meurtre de Laci Peterson et la disparition de Chandra Levy. Elle est apparue dans *Inside Edition* et dans des émissions de télévision locales. Elle écrit désormais de la fiction et travaille à temps partiel comme journaliste à la rubrique police pour le *Pioneer Press* de St. Paul.

Ses articles ont paru dans des publications de premier plan telles que *Salon*, le *Miami Herald*, le *San Jose Mercury News* et le *Chicago Tribune*.

Instagram → [Instagram.com/kristibelcaminobooks](https://www.instagram.com/kristibelcaminobooks)

Facebook → [facebook.com/kristibelcaminobooks](https://www.facebook.com/kristibelcaminobooks)